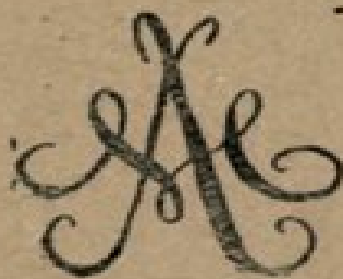


LOUIS-FRÉDÉRIC ROUQUETTE

Notre-Dame-des-Voluptés

sans - nombre



325622
— 3 —
23. 36.

PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, Rue Huyghens, 22

Notre-Dame-des-Voluptés-sans-nombre

Louis-Frédéric Rouquette



Albin Michel, Paris, 1919

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE Le cœur s'éveille

Pages

<u>CHAPITRE</u>	I. — En ménage
<u>CHAPITRE</u>	II. — Perdigal et C ^{ie}
<u>CHAPITRE</u>	III. — Bohème
<u>CHAPITRE</u>	IV. — Fils du soleil et de la vigne
<u>CHAPITRE</u>	V. — Musiques sacrées
<u>CHAPITRE</u>	VI. — Le Sacré-Cœur de Montmartre
<u>CHAPITRE</u>	VII. — La chair ardente

DEUXIÈME PARTIE Le cœur vibre et s'épanouit

<u>CHAPITRE</u>	I. — Des roses
<u>CHAPITRE</u>	II. — Éducation de femme
<u>CHAPITRE</u>	III. — Résolutions
<u>CHAPITRE</u>	IV. — Prémices d'amours
<u>CHAPITRE</u>	V. — Les noces pourprées
<u>CHAPITRE</u>	VI. — L'amour se cache
<u>CHAPITRE</u>	VII. — Les vents d'automne

TROISIÈME PARTIE

Le cœur vole et chante

- [CHAPITRE](#) I. — Les conceptions de Pierre
- [CHAPITRE](#) II. — Perdigal chez Gabriel
- [CHAPITRE](#) III. — Du spasme
- [CHAPITRE](#) IV. — Madame de Sévigné-Mourrette
- [CHAPITRE](#) V. — En wagon
- [CHAPITRE](#) VI. — Côte d'azur
- [CHAPITRE](#) VII. — Un jour qu'il pleuvait
- [CHAPITRE](#) VIII. — Nuit de Noël
- [CHAPITRE](#) IX. — Ce que devenait Perdigal

QUATRIÈME PARTIE

Le cœur saigne et souffre

- [CHAPITRE](#) I. — Peintures d'art
- [CHAPITRE](#) II. — Un caractère
- [CHAPITRE](#) III. — L'équivoque désir
- [CHAPITRE](#) IV. — Avril
- [CHAPITRE](#) V. — Sur la grève
- [CHAPITRE](#) VI. — Folie
- [CHAPITRE](#) VII. — Pressentiments de femme
- [CHAPITRE](#) VIII. — L'Idole
- [CHAPITRE](#) IX. — Le Grand-Prêtre
- [CHAPITRE](#) X. — La bête
- [CHAPITRE](#) XI. — L'enfant
- [CHAPITRE](#) XII. — Tout passe... tout casse

CINQUIÈME PARTIE

Le cœur s'effeuille

- CHAPITRE I. — Perdigal bourgeois et Gabriel artiste
- CHAPITRE II. — Célébrité
- CHAPITRE III. — L'équivoque caresse
- CHAPITRE IV. — Le cœur flétri. — La chair satisfaite
- CHAPITRE V. — Pèlerinage d'amour
- CHAPITRE VI. — Douces causeries
- CHAPITRE VII. — La bête est morte

PREMIÈRE PARTIE

LE CŒUR S'ÉVEILLE

CHAPITRE PREMIER

En ménage.

— Garce !

— Cochon !!

— Saleté !!!

Une potiche, où grimaçaient des magots difformes, zébra l'air, et la glace, encadrée d'éventails et de cartes, se fendit d'un large rire.

Une autre suivit, qui se brisa sur le mur.

Mais une gifle claqua et des pleurs jaillirent ponctués de :

— Cochon... cochon... cochon...

Puis un répit et des larmes silencieuses.

L'homme, Pierre Oustalet, en bras de chemise, se promenait exaspéré, à travers la chambre-atelier, donnant des coups de pied dans les meubles.

Assise sur le lit, très bas, la tête dans ses mains, mordillant son mouchoir, la femme pleurnicha :

— J’ficherais le camp...

— Porte ça à ta chère femme de mère.

Et la joue restée neutre reçut un atout magistral.

Elle étrangla de fureur, avec des petits cris :

— Le mi... le mi...sérable !

— Catin et compagnie, grommelait Pierre, tout en bourrant, de coups de poing cette fois, une ébauche de glaise.

Le coup fit vaciller la selle haute qui s’écroula, entraînant une cuvette et un pot à eau qui se brisèrent.

— V’là l’ >raccomodeur ! chanta une voix joyeuse.

Et, la porte ouverte, un petit homme entra, la pipe aux dents, le feutre en auréole.

Sur le seuil, il s’arrêta, interdit, voyant le désastre.

— Bon ! je tombe à pic, fit-il.

Et, ramassant un morceau de cuvette et un débris de potiche il dit, interrogateur :

— Ça se décolle, le collage ?

— C’est elle, reprit Pierre.

— Pas vrai, c’est lui, glapit la femme.

— Ben quoi ! c’est tous les deux alors ?

Les larmes féminines redoublèrent, ce qui attendrit Perdugal, l’homme à la pipe.

— Nom de Dieu, ces bougresses-là, quand ça pleure, ça me remue.

Et prenant le mouchoir, il essuya les yeux de la jeune femme.

— Allons, la gosseline, clos tes mirettes... là... gentiment.

Déjà consolée, elle reprenait injurieuse :

— Cet idiot...

— Ah ! ferme, interrompit Pierre, les poings serrés, ou tu reçois.

— Du calme, voyons, du calme, conseilla Perdigal.

Ensuite il ajouta :

— Je juge sans appel. Explique.

Oustalet exposa avec de grands gestes :

— Cette saleté-là...

Ce début éloquent et persuasif fit trépigner la jeune femme sur le lit, dont les ressorts crièrent. Mais, non émotionné, l'artiste continua :

— Ça traîne sur tous les canapés de ces bougres de l'Institut, et ça a le toupet de venir, ensuite, me poser ma Vierge, le ventre encore chaud des caresses de ses amants !

— Et après ? jeta cyniquement le modèle, rendu plus téméraire par une tierce présence.

— Après, vermine, tu m'apportes leurs restes, s'exclama le sculpteur, furieux.

— T'as qu'à me donner assez de pognon, j'ferai pas...

— Tu feras pas, tu feras pas, je m'en fous de ce que tu peux faire, mais tes béguins, m...

— Flûte...

Le chapelet allait, à nouveau, s'égrener de doux propos, lorsque Perdigal, philosophe, jugea qu'il était temps d'intervenir.

Et sans prendre garde à leurs récriminations, il dit :

— La cause est entendue ; les deux parties sont condamnées à me suivre, et à boire, jusqu'à plus soif, le ci-devant pactole dont m'arrose ma gracieuse ville natale, pour faire croître mon talent.

Il ôta son large feutre avec respect et exhiba deux papiers bleus, à l'estampille de la Banque de France :

— Ci, deux fois cinquante...

— Égale cent, firent ensemble le modèle et l'artiste.

— Quelle belle chose que la mathématique, conclut Perdigal radieux.

Les deux amants subjugués ne disaient plus mot, côte à côte :

— Or donc, continua Perdigal, nous allons sacrifier ladite somme, en l'honneur de la magnanimité rothschildienne de la cité, trois fois noble, qui me vit naître. Et nous la fêlerons en la personne d'un mien cousin, musicien talentueux et méritoire, qui arrive pour conquérir et la gloire et Paris.

Nous boirons aussi à vos réconciliations prochaines...

— On n'est pas fâché, fit le modèle, avec un de ces revirements dont les femmes seules ont le secret.

La sagacité philosophique de Perdigal en fut stupéfaite :

— Non, vrai ! s'écria-t-il.

— Pas, mon gros ? reprit-elle insinuante.

— J' te crois de bois, dit le sculpteur, refaisant sa lavallière devant la glace meurtrie.

— Alors tout est pour le mieux...

Perdigal, d'un coup de poing renfonça son feutre, puis, rallumant sa pipe, il dit, avec une bouffée de tabac :

— En route, mauvaise troupe !

Et se tenant par le bras, la femme au milieu, ils sortirent tous trois, en chantonnant et riant aux éclats.

CHAPITRE II

Perdigo et Cie.

Gabriel Lauriol, dont Perdigo avait résolu de fêter la venue, était un tout jeune homme de 22 ans, aux gestes doux de petite fille.

Des manières d'instinctive aristocratie le rendaient élégant, recherché, et sa chevelure blonde le faisait ressembler aux chérubins de Botticelli.

Il avait poussé, arbuste sauvage, dans une innocence solitaire, et le mysticisme des premières années de sa jeunesse l'avait suivi dans son adolescence qui gardait les croyances immaculées d'une piété religieusement filiale.

Son âme s'était éveillée doucement, sous les tendresses maternelles d'une femme qu'il avait toujours vue belle, même au jour, douloureusement triste, où l'éclat terni de ses paupières brunes ne souriait plus sous un voile invisible de mort.

Dans sa frêle compréhension d'enfant craintif, il s'était, davantage, retiré en lui-même, afin de mieux conserver l'image du souvenir.

Plus tard il voulut des caresses pareilles et, ne les trouvant pas, il les avait recherchées sous la forme irréaliste des rythmes et des harmonies.

Il se croyait sans passion et il avait mis toute sa volupté dans son art, sans se préoccuper autrement de la lente mais irrésistible poussée de sa jeunesse méconnue.

Capitaine d'infanterie, son père venait de mourir, des suites d'une malheureuse chute de cheval, le laissant inexpérimenté et libre dans la vie qu'il ne connaissait pas.

C'est ainsi, l'âme fraîchement endeuillée, qu'à la tête d'une fortune assez considérable, il avait résolu de conquérir Paris.

Ayant reçu les bénédictions de son oncle Népomucène Perdigal, juge au tribunal de Montpellier, et subi les bons conseils de sa vieille tante Anaïs Camboulive, il était venu se placer sous l'aile protectrice et quasi fraternelle de son cousin, de cinq ans plus âgé que lui, alors élève de Cormon, à l'école des Beaux-Arts.

Arrivé de la veille, Perdigal l'avait pris en remorque, « se chargeant, avait-il ajouté, de lui « dépuceler » Paris en huit jours ».

Et l'initiation avait, aussitôt, commencé, par d'interminables pérégrinations, qui avaient toujours pour but une brasserie « célèbre » ou quelques tavernes à filles où son cousin était avantageusement connu.

La tête virant de tant de choses vues, Gabriel marchait étourdi, enivré de bruit et de mouvement.

Ce jour, très las, il s'était refusé à suivre Perdigal, qui était sorti déclarant qu'il allait chercher des copains afin de rigoler davantage, en vertu du vieux proverbe qui dit : plus on est de fous, plus on rit.

Seul, dans sa chambre d'hôtel, relevant un rideau de guipure, il regardait le mur lépreux de la cour, où se taillaient géométriquement des fenêtres régulières.

Et le coin du ciel, d'un azur anémié, qu'il apercevait à travers les hautes cheminées de tôle, lui faisait regretter le beau ciel du Midi, éternellement bleu.

Des rires interrompirent sa rêverie et, en trombe, entrèrent Oustalet et sa maîtresse, précédés de Perdigal, et suivis de deux ou trois autres couples, cueillis en chemin.

D'une voix de Barnum qui exhibe des phénomènes, Perdigal fit les présentations :

— À tout « saigneur » tout honneur : Henri du Cau de la Salle, vieille noblesse cévenole, le record des étudiants en médecine, passera « incessamment » son premier troisième, en un mot, affable, bon, aimable, se laisse taper de cent sous du 1^{er} au 5.

Henri du Cau de la Salle, ainsi nommé, salua gravement. Déjà Perdigal reprenait :

— Pierre Oustalet, sculpteur émérite, refusé au Salon, du talent plein les poches, le plus grand avenir et Madame, dite Mourrette, pose le nu... et les lapins. En ménage.

Pierre tendit la main à Gabriel, tandis que Mourrette susurrant un « monsieur » presque timide.

Nasillard, Perdigal continuait :

— L'architecte Kahut-Joseph comme Prud'homme — homme du Nord... de l'Espagne. A laissé son manteau entre les mains de Putiphar et son cœur chez M^{lle} Louchon, que voici.

D'un geste large de commissaire-priseur, il termina :

— Le reste, Jeune Plèbe, esthète non encore initié.

La « Jeune Plèbe » était représentée par un jeune garçon très pâle, frisé, méridional aussi, d'Alais^[1] ou de Quissac, aux petits yeux atones, papillotants de vice ; il fumait silencieusement une pipe très grande.

— Et à vous tous, dit encore le peintre, nobles dames et gentils hobereaux, mon cousin et ami Gabriel Lauriol, « poète », musicien et bethovenesque.

Des hurlements accueillirent cette péroraison, et Pierre Oustalet en conclut « qu'il faisait soif ».

De la Lorraine au d'Harcourt, on grimpa sur la Butte, et du « Rat-Mort » aux Halles, on arrosa, tant et tant, de copieuses libations l'arrivée de Gabriel, que les deux billets fondirent ; si bien que, sauf le musicien, la troupe était, à l'aube, singulièrement en retraite.

Des défections s'étaient produites, Henri du Cau de la Salle était parti « faire l'anatomie » d'une princesse de passage.

Jeune-Plèbe avait l'ivresse triste et pleurait. Louchon disait à Kahut, qui n'écoutait pas, que la vie était belle, tandis qu'Oustalet rugissait des alexandrins à Perdigal qui déclarait que Jean-Paul Laurens était un âne.

Seuls — non ivres — Mourrette et Gabriel cheminaient pas à pas.

Sérieuse, le modèle l'interrogeait sur sa vie, sur ses ambitions, disant aussi ses espoirs ; une douce intimité grandissait entre eux.

Elle ponctuait ses phrases, câlines et enveloppantes, de regards si persuasifs, que Gabriel lui prit gentiment le bras. Comme ils passaient devant la Madeleine, dont un bedeau chauve ouvrait les portes, et qu'en arabesques les « copains » s'engageaient dans la rue Royale, vers la Concorde, Mourrette héla un taxi propice. Elle y fit monter Lauriol et jeta une adresse au cocher interrogateur.

Et comme Gabriel rougissant risquait un timide « où allons-nous ? »

Mourrette lui mit un long baiser sur les lèvres, puis répondit gravement :

— Chez ma mère...

1. [↑] Aujourd'hui Alès (*Note de Wikisource*).

CHAPITRE III

Bohème.

Comme le jour déclinait, Perdigal se réveilla et lança un énorme juron en se retrouvant dans l'atelier d'Oustalet.

— Nom de Dieu, de nom de Dieu, répétait-il, et le gosse !

Et retrouvant sa pipe sur un escabeau, il la bourra en grondant :

— C'est-il salaud de boire comme ça, tout de même.

De la peau d'ours, sur laquelle le sculpteur était vautre, un grognement monta.

D'un coup de poing Perdigal ouvrit les volets, une lumière apâlissante pénétra dans l'atelier qui présentait le plus grand désordre.

En effet, au matin, la bande, réduite à sa plus simple expression, était venue s'échouer là, afin de « faire du thé », c'est-à-dire absorber un alcool de vin que les parents d'Oustalet, braves paysans du Midi, récoltaient eux-mêmes, pour la plus grande joie de Perdigal et de ses amis.

Le peintre tira quelques bouffées silencieuses, puis s'étira avec un long bâillement. Il avait passé « la nuit » sur une chaise longue.

En se retournant il aperçut celui qu'il dénommait Jeune Plèbe, qui dormait du sommeil des justes, dans un fauteuil d'osier, parmi des coussins à ramages, la tête — très pâle — inclinée sur de la glaise.

Sur le lit, Kahut et Louchon ; celle-ci, les seins dehors, en chemise dont les rubans roses étaient déchirés, dormait la bouche ouverte et les cheveux dénoués, les jambes hors du lit, pendantes.

Son petit poing fermé, s'appuyait sur le nez de Kahut qui ronflait.

— Nom de Dieu ! et le gosse... répétait Perdigal. À quel tonnerre du diable s'est-il fourré !

Il souffla la flamme bleuâtre de la lampe à alcool qui mourait avec des crépitements.

L'idée de faire une « bonne blague » lui traversa l'esprit.

Ne trouvant pas le pot à eau — immolé en la colère de la veille — il prit les linges dont se servait Oustalet pour conserver ses ébauches humides. Ensuite, délicatement, il releva la chemise de Louchon. Un ventre minuscule et rosé, soulevé par une respiration régulière, apparut ; il le caressa d'un sourire et laissa choir les linges.

Un cri fusa, tandis que lui s'étranglait avec un gros rire.

Louchon effarée se souleva, repoussant Kahut, qui roula sur le sculpteur, lequel eut un grognement prolongé, la tête enfouie dans les poils d'ours.

Perdigal délirait.

Louchon furieuse saisit alors sur ses jambes ruisselantes le linge, et le lui envoya par la figure avec une incongruité.

Le peintre sut l'éviter, mais Jeune Plèbe le reçut, en plein, sur sa face d'archange.

Il se dressa, avec une telle mine ahurie, que Louchon, elle-même, partit d'un long éclat de rire.

Kahut était debout, en chemise, grotesque, riant aussi sans savoir pourquoi l'on riait.

Sur la peau d'ours, Oustalet était assis, et se frottait les yeux avec les pouces. Dans son ivresse persistante, la langue épaisse, il murmura :

— Mourrette !...

— Tiens, tiens, se dit Perdigal, remarquant, alors seulement, l'absence du modèle...

Une idée subite jaillit dans son cerveau :

— La nom de Dieu de garce, elle aura levé le petit.

À ce moment, avec une sage précaution, la porte s'ouvrit, lente et muette, et Mourrette se silhouetta, se glissant, rapide et inaperçue — fors de Perdigal — dans l'atelier.

— Mourrette, bissa son amant.

— Ben quoi ! qu'est-ce qu'il y a ! dit la jeune femme qui, preste, accrochait sa toque de velours à une patère.

— Mourrette, reedit le sculpteur.

— Elle est là, Mourrette, après, qu'est-ce que c'est ? ajouta-t-elle en le secouant.

— J'ai soif ! fit Oustalet, faisant claquer sa langue contre son palais.

Cette réponse produisit l'effet que l'*Officiel*, — si elle eût été dite à la Chambre, — aurait enregistré avec entre parenthèses : Hilarité prolongée.

Perdigal, perspicace, en profita pour interroger Mourrette, et les yeux dans les yeux de la jeune femme :

— Qu'as-tu fait du même ? dit-il.

— Quel même ? soutint la femme, effrontée...

— Fais pas la poire, je vous ai vus flancher, assura le peintre qui mentait.

Et comme Mourrette se troublait, il la rassura :

— Il n'en sait rien, dit-il en montrant le sculpteur, il était saoul.

— Et toi, rien ! ajouta le modèle...

— N'empêche, fit encore Perdigal, si tu les prends en nourrice, faudra te faire inscrire dans un bureau de placement.

— Placement pour famille, alors, fit Mourrette.

— Tant que tu voudras, mais pas de blagues, c'est sacré, c'est « ma famille », reprit Perdigal.

Et le souvenir de Lescaut lui revenant, il chanta, très faux et très fort :

Je suis le gardien de l'honneur
De la famille.

Des huées couvrirent sa voix, tandis que Mourrette lui disait à l'oreille :

— Et puis, zut !

Imperturbable, il reprit à tue-tête, les dominant tous :

De la famille...

Gais de cette gaieté insoucieuse qui fait claire la jeunesse, Kahut, Louchon, Oustalet — qui cependant déclarait qu'il avait mal aux cheveux — tous enfin, riaient, chantaient, jouaient, comme des enfants, lorsque Louchon, pratique, constata qu'il était bien l'heure de dîner, puisque l'on avait déjà fait sauter le déjeuner.

On trouva que la raison parlait par sa bouche, mais les mains retombant sur les goussets, constatèrent une maigreur effrayante.

Ils en furent stupéfaits.

D'une voix éraillée, pareil à ces hercules de places publiques, Oustalet pria :

— Allons, m'dam's zé m'sieurs, un petit encouragement... sur le tapis...

Tous comprirent et les gros sous, dernières épaves, tombèrent sur le plancher.

— Bien le merci, sieurs zé dames, continua le sculpteur et, comptant, il déclara la recette :

— Trois soixante-quinze.

— Recevez, caisse, ajouta Kahut qui croyait avoir de l'esprit.

Louchon et Mourrette furent délégués aux vivres, et chacun fit le menu :

— Poulet, rosbeef, bouchées à la reine, jambonneau d'York, râble de lièvre, écrevisses en buisson, timbales milanaïses et vins de premiers crus...

Et tous cherchaient dans leur mémoire, les souvenirs d'anciennes saturnales.

— Nous invitons Gargantua et Rabelais, gueula Perdigal, tiens, c'est un douze-pieds ; je le vendrai à l'Académie, ajouta-t-il pratique.

Les deux femmes revinrent apportant des mets d'une frugalité toute lacédémonienne, mais comme Kahut disait qu'il avait du tabac, tous se déclarèrent satisfaits.

Un petit coup discret heurta la porte.

— Il n'y a personne, hurlèrent-ils d'une seule voix, formidable.

Malgré ce, avec des timidités de demoiselle, Gabriel entra, un peu rougissant, très frais pourtant, mais les yeux bistres, très cerclés.

Faisant cette dernière constatation, Perdigal dit à Mourrette assise auprès de lui :

— Tu vas bien !

La jeune femme répondit, moqueuse :

— Pas mal, merci, et toi ?

Gabriel s'approcha d'elle, ils se serrèrent la main, sans broncher, en se disant : Monsieur et Madame.

CHAPITRE IV

Fils du soleil et de la vigne.

Ils formaient entre eux, ces quatre ou cinq « déracinés » (pour parler le langage cher à M. Maurice Barrès), une sorte de petite colonie, « un cénacle », puisqu'ils étaient tous artistes, perdu dans le gouffre de la grande ville, mangeuse d'hommes.

Dans cette lutte quotidienne pour la vie, ils se sentaient moins seuls d'être réunis, et, fraternellement, ils allaient — par des chemins différents ! — au même but : la Fortune, qui était, pour eux, essentiellement, la conséquence de la Gloire.

Ils se trouvaient ensemble, presque tous les jours, heureux de vivre dans l'insouciance du lendemain, se confiant leurs rêves et chantant leurs désirs dans la langue familière et puissante de leur Languedoc, si cher.

Ils étaient tous fils du soleil et de la vigne, et leur âme latine, toute fleurie de poésie, gardait sous le ciel monotone de Paris, la touchante évocation des garrigues ensoleillées et pierreuses, où les troupeaux s'en vont tintillants de clochettes, parmi les cytises, les lavandes et les thyms qui odorent fort.

Rêveurs comme des pâtres, ils avaient gardé dans leurs yeux, la vision persistante de la grande mer, qu'on aperçoit là-bas, au travers des arbres, scintillante de rares émaux et perdue dans un ciel pareil.

Mais, seul, Gabriel en avait la nostalgie, très grande. S'il était, peut-être, plus artiste que les autres, il avait des sensations plus vives mais aussi des douleurs plus aiguës, dans les raffinements recherchés par ses nerfs, plus vibrants que ceux d'une femme.

Après la nuit où Mourrette l'avait presque pris malgré lui, il s'était laissé conduire sur cette route qu'il ne connaissait pas et qui paraissait si belle à sa

jeunesse inaccoutumée.

Et son cœur s'ouvrait, par pétales, comme une fleur qui a trop sommeillé ; et dans son calice il portait des communions, dont Mourrette, peu habituée, avait de longs étonnements.

De ses doigts d'initiatrice, elle se plaisait à déflorer cette virginité nouvelle et, pour lui, elle avait des baisers qui sonnaient clairs, joyeux carillons qui fêtaient le Noël d'amour, où venaient éclore, dans la crèche de leur cœur, les roses des voluptés épanouies.

Avec une douce indifférence il laissait aller son âme neuve aux caresses de Mourrette, bonne fille, dans les fantaisies de son féminin caprice.

Il s'était laissé prendre par ses yeux où il retrouvait des profondeurs de vagues.

Il lui donnait des trésors de poésies, que la chère enfant ne comprenait pas toujours :

— J'aime mieux des baisers, disait-elle.

Alors ils avaient des jeux de petits chats qui se terminaient par des étreintes folles, presque goulues.

Nus, tous deux, d'une beauté divine, il aimait rester, de longs moments, la tête posée entre les seins de son amante qui caressait, d'une main légère ses boucles blondes de chérubin, et des frissons couraient sur leur jeune chair.

Puis Mourrette gourmande se faisait plus câline, elle avait des demandes pareilles à des ronronnements.

Elle était si chatte, Mourrette !

Il s'était fait un intérieur, à son image, de calme et de béatitude, qui contrastait singulièrement avec l'atelier d'Oustalet, tout étincelant d'armes barbares et d'amoureux trophées.

Gabriel, lui, aimait courir les quais, fureteur, recherchant l'âme de la race éparse dans les poussières amoncelées des siècles.

Sa fortune lui permettait des folies et c'était chez lui tout un paradis de martyrs et de saintes, des primitifs aux longues mains mystiques ; si bien que Mourrette, impressionnée, lui disait, avec une enfantine crainte :

— C'est drôle, chez toi, l'on croirait aimer chez le Bon Dieu !

Une fois même qu'il lui jouait des musiques sacrées de Mozart ou de César Franck, avec des accompagnements d'orgue, la pauvre petite éclata tout à coup en sanglots.

« ... parce que, cela lui rappelait, disait-elle, sa première communion. »

Et Perdigal qui assistait, ému aussi, à cette scène bougonnait et grognait :

« ... que cet animal lui donnait des envies d'aller se confesser. »

CHAPITRE V

Musiques sacrées.

Tous les jours n'étaient pas ripaille et folle orgie. Comme, après les plus beaux festins, une lassitude vous prend, il y avait dans « le cénacle » des instants de relâchements.

Heures de silences ! Apaisements complices où des chimères galopaient en croupe de leur imagination méridionale, prompte à tous les découragements, comme à tous les enthousiasmes. Effet de l'exagération de leur tempérament.

Un ciel gris, plus monotone, une souffrance entrevue, un doute d'eux-mêmes, et tous étaient plongés « dans le royaume des saintes mélasses », suivant l'expression de Perdigal dont la verve alors restait tarie.

Mais il suffisait d'un rayon de soleil pour leur mettre de la joie au cœur, ranimer les espoirs éteints et illuminer leur jeunesse d'espérance et d'amour.

L'exubérant Perdigal, avec des contorsions d'acrobate, s'enivrait de son rire et de sa parole et disait alors que : c'était 14 Juillet.

Et Dieu sait s'il y avait des 14 Juillet dans le calendrier de Perdigal !

Par contre, ils avaient quelquefois des conversations et des théories auprès desquelles celles des jardins d'Académos — ancêtres des pâles académies — n'étaient que libertinage et doux parler.

Et l'on eût eu peine à croire, tant était grande l'élévation de leur pensée, que ce fussent les mêmes qui se livraient parfois à de puériles plaisanteries, avec des débordements de galopins.

L'atmosphère de vie spéciale que s'était créée Gabriel Lauriol les excitait à ces rêveries, et, lorsqu'il les réunissait chez lui, ils n'y parlaient qu'avec

des chuchotements, comme s'il y eût un mort dans la maison, ou que l'on fût dans une église.

Poussés par la même envie de recueillement, ou peut-être tout par hasard, un soir de janvier morose, ils s'étaient rencontrés tous chez Gabriel.

Perdigal, qui s'abstenait aux jours maussades, était lui-même venu.

« À la condition, avait-il déclaré, qu'on ne lui fiche pas la mélancolie. »

Pour le satisfaire, ou prédisposé, son cousin lui joua des marches héroïques, ces marches où le souffle de l'inspiration vibre comme un vent de tempête.

Chevauchée glorieuse des chevaliers des légendes, qui passaient, farouches et fiers, la large épée au poing, casqués de bronze, étincelants de pierreries, sur de lourds chevaux de bataille.

Ils allaient, demi-dieux ou héros, conquérir les princesses lointaines...

Et Gabriel rendait si bien la pensée de Wagner, qu'ils croyaient tous être transportés dans la féerie d'une forêt profonde, où les Walkyries les attendaient.

Ah ! ces têtes chaudes du midi !

Ils les voyaient. Elles étaient là, radieuses superbes, les reines et les héroïnes : Brunehilde, Frika, Ortrude, Erda, Kundry, et les autres encore, avec Siegfried et Lohengrin.

— Nom de Dieu, que c'est beau ! interrompait seulement Perdigal.

Mourrette restait, comme apeurée, penchée contre Oustalet, accroupi les pieds sur la peluche d'un coussin, les mains nouées sur les tibias.

Contre le mur, les mains aux poches, Du Cau de la Salle regardait très loin dans un rêve.

Sur un divan, vautre, les poings dans sa barbe, Kahut ne pensait à rien, avec, à ses pieds, Louchon qui s'ennuyait et jouait inconsciemment avec les franges du tapis.

De ses ambitions secrètes réapparues, Jeune-Plèbe était plus pâle. Il en oubliait son vice et ne songeait plus à rallumer sa pipe morte.

Maintenant, caressant les touches comme une chair voluptueuse, Gabriel laissait mourir ses harmonies dans le cantique d'amour de Tristan et Yseult.

Ils communiquèrent en cette minute de joie pareillement ressentie, puis tous s'enfièvreèrent dans leur rêve de gloire.

Dans les conversations devenues générales et les dires les plus fous, le rêve de Pierre parut plus étrange.

— Je voudrais, disait-il, une science pareille pour mon art, une inspiration torturée, fantastique, folle, terrible, agrippant mes méninges de ses griffes d'acier. Et, fût-ce au prix de la douleur, je voudrais un enfantement prodigieux.

Une forme qui résume toutes les voluptés, tous les spasmes. Je la voudrais telle que sa vue fasse frissonner d'une jouissance indicible et qui porte en ses flancs de la joie ? comme cette musique nous apporte des songes magnanimes.

Je la voudrais Vierge, mais non immaculée, émaciée par des règles monastiques ; une Vierge propice à toutes les conceptions, pour une religion de beauté païenne, dont nous serions les prêtres dévoués.

Je l'appellerais : NOTRE-DAME-DES-VOLUPTÉS-SANS-NOMBRE !

Il marchait fiévreusement dans la chambre, les dominant de son verbe d'apôtre, et tous, avec étonnement, l'écoutaient.

Il continuait avec de grands gestes, scandant ses mots :

— Mais il me faudrait des richesses incommensurables, car je la voudrais merveilleuse et unique. Ce serait en quelque sorte l'Édifice d'amour, l'Idole nouvelle devant qui se prosterneraient les générations à venir.

— *Tu es Petrus et in hanc petram edificabo ecclesiam meam...* prophétisa Du Cau de la Salle qui avait été élève chez les Jésuites.

Le charme était rompu et tous de rire...

Maintenant, ils disaient leur pensée avec des enfantillages, tout en prenant, à petits coups, du kummel dans des coquilles fragiles de bohème, où étaient gravés des scarabées aux élytres d'or.

CHAPITRE VI

Le Sacré-Cœur de Montmartre.

Perdigal habitait depuis huit jours Montmartre, mais il parlait déjà de déménager, car le Sacré-Cœur « le dégoûtait ».

Sa vue seule le mettait dans des colères folles.

En effet, ce monument du laid se dressait devant lui, dans toute sa hideur, et ses coupoles monstrueuses se découpaient, implacables, sur le ciel, comme une immense pièce montée de pâtisserie.

— Et dire qu'ils ont fichu des millions là-dedans, déplorait Kahut que ce gaspillage désolait.

— Que voulez-vous, conciliait Gabriel toujours épris de tendresses passées, les anciens maîtres, qui bâtissaient des Notre-Dame et des cathédrales de dentelles, pour une immortalité, avaient, avec le souci de leur art, cette force mystérieuse qui leur faisait accomplir des miracles : la Foi.

— ...l'Espérance et la Charité, continua son cousin moqueur.

Mais Gabriel ajoutait, sans y prendre garde :

— Il fallait des âmes pieusement dévotes pour élaborer des Sainte-Chapelle, ciselées comme des châsses. En effet, ne sont-ce pas des reliquaires où reposent éternellement des poussières sacrées ?

Mais aujourd'hui que la foi est morte — les beaux parleurs l'ont tuée, monsieur Perdigal — aujourd'hui qu'elle est disparue, vous avez raison, cette basilique n'est qu'une preuve formidable de la puissance de l'argent ; elle a été bâtie par les Philistins et les marchands du Temple.

— Dufayel et le Sacré-Cœur, kif-kif, dit Kahut.

— Deux beaux pendants d'oreille, paracheva Perdigal.

Puis, furieux, il reprit :

— Si l'anarchie d'un Jésus n'a pas suffi pour les en chasser, d'autres se lèveront, superbes, le pic en main, la torche au poing, qui les enseveliront sous des ruines.

Enflammé, Kahut, dont le père avait été proscrit au 2 décembre, hurla :

— Vive la Commune !

— Oui, mais votre Commune brûlait des choses saintes, répliqua Gabriel souriant, et, courbe la tête, fier Sicambre, ton Courbet jetait à terre la Colonne, veuve de son Empereur.

— La belle affaire : le prix du sang de milliers de victimes, répétait Perdigal en veine d'humanitarisme, et puis je te passe « ta breloque » pour cette cochonnerie.

Et son poing furieux se tendait vers la basilique.

Il poursuivit :

— C'est le triomphe du « pompiérisme » et de l'argent, comme tu le disais, mais encore n'ont-ils donné des gros sous qu'à la condition qu'ils auraient leurs noms inscrits sur des plaques de marbre. Ils ont donné cent sous ou vingt-cinq louis pour être bienfaiteurs. Vrai, ce n'est pas trop cher ; les morts glorieux de Juillet payaient de leur sang leurs noms gravés au Panthéon.

— Fruit des évolutions, fit Gabriel.

— Non, des révolutions, rectifia Perdigal.

Libre, à Paris, Perdigal affichait des opinions socialistes et républicaines, car s'il l'eût fait chez lui, dans le collet monté de sa province c'eût été une mauvaise note, un déplacement peut-être, pour Perdigal père.

Aussi, lorsqu'il partait en vacances, à Montpellier, ne manquait-il jamais d'aller, chaque dimanche, entendre la messe à Sainte-Anne, rendez-vous de la noble compagnie, et, suivant les conseils de son brave homme de père, il n'avait garde d'oublier de saluer, humblement, M. le Premier Président, afin de faire remarquer sa présence.

Son cousin s'offusquait de théories pareilles, et se permettait de lui faire quelquefois des reproches pour l'assagir.

— Ce que tu deviens « barbe », mon pauvre vieux, disait Perdigal bon garçon, et « barbe de capucin » encore, ce qui est impardonnable.

Presque toujours, ces courtes chicanes finissaient ainsi :

— Au nom d'une mienne morale je te somme de payer — subséquemment — une tournée de petit blanc pour nous tous. Et, comme nous autres sommes imbus de tolérance, nous te concédons et acceptons volontiers le vin blanc de la messe...

Et Gabriel s'exécutait.

Le peintre, chez qui le Sacré-Cœur était passé à l'état d'obsession se réveilla, un matin, d'un cauchemar terrible :

— C'était épouvantable, racontait-il ensuite : non, imaginez-vous toute l'Inquisition sortant de son sépulcre, comme un pullulement de larves, pour ma seule agonie.

Des cris de joie pour étouffer ma rage, et des grondements fantastiques de « Savoyardes » avec des glas et des *De profundis*, j'en ai froid dans le dos. Puis l'amoncellement sur ma poitrine oppressée, de montagnes de pierres, pour l'édification de mille Sacré-Cœur, en rachat de mes fautes.

Ma tête seule n'était point ensevelie et, devant mes yeux, tournoyaient, avides, des vols de busards et de corbeaux.

Comme je criais : « Secours ! » une face de grenouille — visqueuse et flasque — il n'y a qu'Eux pour avoir des gueules pareilles, — me soufflait, en ricanant, dans le nez.

Enfin, je sentis deux grosses mains velues de curé de campagne qui m'étranglaient avec un scapulaire.

Aussi, nom de Dieu, je déménage, terminait-il en respirant bruyamment comme s'il venait d'échapper à une tourmente d'enfer.

Mais Perdigal, enfant terrible, forte tête et rapin, se serait cru déshonoré s'il avait déménagé comme tout le monde.

Aussi donna-t-il rendez-vous à toute une bande, sans pitié, de l'École.

Ils arrivèrent, huit ou dix, barbus, hirsutes, et dans la nuit ils raflèrent toutes les « poubelles » errantes.

Puis, avec eux, ils les grimpèrent, tout là-haut, au sixième, chez Perdigal, dans ce perchoir où l'on avait une vue si belle de l'église.

Avec des patiences angéliques, ils attendirent, tout en absorbant une quantité respectable d'alcool étranger, whisky ou gin, l'heure convenue.

En effet, Perdigal avait promis de donner une aubade en l'honneur de son ennemie, mais il voulait que tout le monde en profitât.

Comme de vagues lueurs s'opalisaient dans le ciel, très floues, tout à coup de la basilique s'égrenèrent un à un les premiers appels de l'Angelus.

— Je vais t'en donner des prières, gueula Perdigal et, du palier, haut perché, ils laissèrent choir, une à une aussi, comme les coups de la cloche, les « poubelles » qui s'abîmèrent dans l'escalier avec un bruit de tonnerre.

— Ah ! mon cher, disait-il, le jour même, à son cousin Gabriel qui n'était point venu, pressentant quelque histoire, tu as manqué une occasion superbe. Ce qu'on a rigolé !

Puis, indigné, il ajouta :

— Crois-tu pas, cette satanée nom de Dieu de concierge, elle m'a expulsé comme une vulgaire congrégation !

CHAPITRE VII

La chair ardente.

Mai chassait les dernières bruines d'un hiver qui avait été rude.

Des poussières de soleil poudraient les marronniers en fleurs, où les moineaux avaient de longs pépiements.

Les femmes étaient plus jolies, dans leurs blanches chemisettes, où, sous l'ajouement des dentelles, se nacrèrent des transparences de chair.

Paris, enfin, faisait sa toilette comme une jolie femme, et se fleurissait de jeunesse nouvelle.

Les germinations lentes voulaient éclore, sous la poussée des sèves, et, pareillement, des désirs montaient aux lèvres des amants, qui s'apaisaient dans des étreintes.

Gabriel, dans l'amour de Mourrette, sentait cette angoisse indéfinissable. La volupté, éveillée, peu à peu, sous ses caresses, avait maintenant des appels impérieux.

Ne connaissant pas toute la science des féminins caprices, il se croyait gentiment aimé et vivait heureux, dans les câlineries qu'elle lui prodiguait.

Il ne concevait rien au delà de ses tendresses et c'était pour lui une chose due, qui ne devait finir jamais. Elle était sa maîtresse comme elle eût été son esclave.

C'est qu'elle était une amante jolie ! Et sa chair gardait longtemps le parfum de sa chair.

Mais Mourrette était femme, et dans sa tête de passereau frivole chantaient les renouveaux. Oustalet devenait exigeant, demandant à sa maîtresse de longues heures de pose pour l'œuvre qu'il accomplissait, mais le modèle n'avait pas le cœur à l'ouvrage ; d'autre part, elle avait goûté

toutes les joies qu'elle croyait pouvoir demander à Gabriel ; ayant assouvi sa curiosité dans cette initiation du cœur et des sens, comme c'était le printemps et que des senteurs enivrantes montaient de la terre, elle abandonna l'atelier bohème et le nid douillet et, pour d'incertaines promesses, elle s'en fut essayer ses ailes.

En apprenant sa fugue, le sculpteur dit :

— C'était une garce.

Et ce fut son adieu.

Mais Gabriel, douloureusement surpris, pleura.

Ce fut sa première blessure, elle fut longtemps à se cicatriser.

Avec les souvenirs, évocateurs d'images chères et de profils disparus, ses larmes revinrent plus d'une fois, pleines de désespérances.

Son art, passionnément aimé jadis, ne lui suffisait plus.

Il se complaisait, du reste, dans sa douleur et restait des heures entières à se faire souffrir.

Il était comme ces enfants égarés qui n'ont d'autre ressource que leurs larmes.

Mais, lorsqu'il eut sacrifié à l'infidèle en poète, dans la désolation de ses chimères envolées, il sentit moins les regrets de son âme, revenu à des réalités plus cruelles.

Sous une transformation implacable le mal se déplaçait. Il n'était plus au cerveau : sentiment, imagination, n'étaient que folie ; il ne souffrait plus dans son cœur, mais dans sa chair.

Il avait des insomnies où passait la vision exacte de ses paradis perdus, où l'amour promenait des fantômes.

Des chairs s'offraient, frôleuses et tentatrices. Des mots chantaient à ses oreilles avec des musiques pénétrantes.

Des reins se cambraient dans un affolement. Il voyait des détails équivoques.

S'il fermait les yeux les formes restaient plus nettes, et, comme après avoir fixé le soleil on a des taches persistantes, des corps de femmes

folâtraient, dans l'énervement d'une valse, avec des étreintes et des attouchements.

Il mordait ses poings et ses draps.

Alors il voulut prier, mais il voyait leur nudité sous la robe des saintes. Il s'agenouilla devant un crucifix d'ivoire, délicat bijou du XVI^e, mais l'image disparut aussi, il ne vit plus la face douloureuse d'un Jésus de paix et de miséricorde, mais un spasme de joie illuminée, et, devant ses yeux, se dressait la nudité fatidique du « Christ » auprès duquel se frôle une Magdelaine luxurieuse.

Il descendit dans la nuit.

Mais il passait des appels chuchotés, des couples se silhouettaient, qui se prenaient des caresses.

Les arbres entremêlaient leurs feuillages et se tendaient leurs bras, chargés de nids.

L'âcre senteur des ruts invisibles montait d'une terre féconde. Les nuages eux-mêmes se poursuivaient, là-haut, pour des fornications étranges.

Dans les maisons, il devinait des étreintes et des enlacements.

Puis les parures de cette Ville-Courtisane, les statues, s'animèrent. Leur nudité de bronze ou de pierre se mouvait sous la lune, avec des tressaillements.

Des seins se dressaient prometteurs, des ventres s'arrondissaient avec des flancs largement hospitaliers, et, de l'ombre, des croupes de cavales surgissaient, abondantes.

Des figures se détachaient, pâmées, et des gorges avaient des ondulations de palombes.

C'était une hallucination infernale où Gabriel sentait chavirer sa raison ; les tempes en feu, sous l'accroissement de son désir, il fuyait, poursuivi de gestes souples et provocants.

La masse énorme de l'Opéra se dressa, gigantesque, ceinturée de vierges nues, des vierges dont les seins durs et l'étroitesse des flancs étaient plus désirables sous le ruissellement des lumières, puis, plus haut, étincelantes aussi, auprès du buste de Garnier, des nudités toutes en or.

Alors, il eut peur et se prit à courir, les ongles meurtrissant ses paumes, et pour tromper sa fringale, il ruminait d'anciennes voluptés.

La peur lui exagérait les fantômes, il les voyait partout délirants et jouisseurs ; sourdement germaient les semences dans cette folle nuit, elles étaient partout, partout, dans les maisons, sur les arbres, dans la terre ; tout à coup il s'arrêta, haletant, les paupières exorbitées.

La Concorde étalait sa nudité solitaire, d'où jaillissait, au milieu, l'Obélisque, comme un Priape, érectant vers la lune !

DEUXIÈME PARTIE

LE CŒUR VIBRE ET S'ÉPANOUIT

CHAPITRE PREMIER

Des roses.

Les deux cousins décidèrent de partir ensemble, en vacances, pour le Midi.

Aussi, très calme, le cerveau assagi, après la rafale des pensées mauvaises, Gabriel Lauriol paressait, douillettement, dans son lit cannelé de cuivre.

Il se levait, heureux de vivre, réveillé d'un trop long cauchemar, et, pour laisser pénétrer un rayon de soleil matinal, il ouvrit — toutes grandes — les persiennes.

À ses pieds des roses s'effeuillèrent, en grappes, et des effluences montèrent, embaumées.

Gabriel en augura des espérances meilleures, et les relevant, en touffe, avide, il les huma, délicieusement, en artiste amoureux de douces choses.

Mais il goûta, soudain, un tel enivrement de volupté féminine que ses narines se dilatèrent, et frissonnèrent, à petits coups, comme deux ailes

d'oiseaux qui se frôlent.

Une phrase musicale vint sur ses lèvres :

Fleurissait une rose, au bord du chemin ;

et la pensée de Massenet le poursuivait encore avec des Noël's joyeusement païens.

Il chanta :

Le Dieu qui remet nos péchés
Est né dans un berceau de roses...

Dans une flûte de cristal, il mit les fleurs, reines orgueilleuses.

Puis il rangea les pétales détachés, dévotement, dans les feuillets d'une partition volumineuse.

Ce bonjour de poésie lui laissa, tout le jour, des rêves vagabonds, et le fit anxieux du lendemain.

Dès l'aube, il courut aux croisées et, comme elles étaient veuves de souvenir, il en éprouva des tristesses.

Longtemps il resta, le front sur la vitre, l'âme lointaine, interrogateur.

Instinctivement, il voyait devant lui, mais les persiennes closes, là-bas, gardaient leur secret, dans une sauvegarde jalouse ; et la cour, étroite, paraissait avoir des mystères.

Ses doigts nerveux tambourinaient des marches, sur le verre, et le parfum des roses mourantes odorait encore, qui lui donnait des désirs non formulés et des tendresses qu'il devinait prochaines.

Ce ne pouvait être, se disait-il, qu'une femme, et, par déduction il la voyait divine et virginale. Il se faisait une conception particulière de sa beauté, qui était radieuse.

Elle était là, vivante et mouvante, parmi les objets familiers. Elle était Princesse de légende et déjà châtelaine de son cœur, car il le lui donnait, ce cœur meurtri de trahison.

Ne venait-elle pas, du reste, à propos et tout exprès, avec des caresses consolatrices, pour l'oubli de ses blessures récentes ?

Et telle était l'évocation de cette heure de poésie qu'il ne se fut point étonné de la trouver cachée comme la Belle au bois, et, Prince charmant, il se fût agenouillé près d'elle, en lui baisant ses mains pâlies, pour le réveil de son âme dormeuse...

Il tressaillit : une forme se dessinait, là-bas, indécise, très floue, mais lorsqu'elle se retourna il vit une vieille qui promenait sa face de guenon souffreteuse dans une chambre banale.

Alors, comme si la pauvre femme eût été cause de ses imaginations déçues, il se recula, furieux, afin de ne pas lui crier des choses méchantes.

Mille pensées se pressèrent dans son âme désorientée et pleine d'une terreur confuse ; alors, prenant dans ses mains d'une aristocratique blancheur sa tête blonde comme celle d'un chérubin de Botticelli, jusqu'au soir il s'abîma dans une lourde songerie...

Maintenant, dans la mélancolie du soir qui tombait, il égrenait sur le clavier d'ivoire le frôlement d'un *Nocturne* de Chopin, et, dans l'au-delà du rêve, ses doigts couraient après d'insaisissables harmonies. Et les notes valsaient devant ses yeux préoccupés à dresser de vagues chimères à corps de femme, qui s'évanouissaient et renaissaient incessamment.

Alors, d'un geste brutal, il lança au milieu de la chambre ses morceaux d'études, qui s'effeuillèrent, et, brusque, il referma, le piano qui poussa un long gémissement de bête blessée.

Les grandes saintes et les doux Jésus, peu accoutumés, semblèrent avoir eux-mêmes des tristesses dans leurs dévotions interrompues.

Il parcourait sa chambre, très vite, avec de nouvelles interrogations et de nouveaux pourquoi.

— Pourquoi ces roses, si ce n'était une preuve d'amour ?

— Pourquoi cette femme — il était sûr que c'était une femme — restait-elle inconnue ? Était-ce plaisanterie ou galanterie ?

Il calculait les probabilités et les chances.

— Elles n'étaient point tombées du ciel, ces roses ? Comment s'étaient-elles trouvées là !

Ce n'était pas la vieille guenon d'en face. Alors qui ? Avec la logique de Don César de Bazan, il pensa qu'une vieille en annonce une jeune, mais, tonnerre, alors pourquoi se cachait-elle ?

Il se surprit à jurer, à voix haute ; tout à coup il s'arrêta : à la croisée voisine il aperçut, le brise-bise écarté, sous le rayonnement en halo d'une lampe, une tête de jeune femme, qui paraissait écouter.

Le lendemain il y avait des roses aux persiennes et Perdigal partait, seul, pour Montpellier.

CHAPITRE II

Éducation de femme.

Née d'un Nord-Américain, dont l'unique souci était les affaires, et d'une aventurière espagnole, qui avait su se faire épouser après maintes galanteries, Maud Lirson avait gardé de son père l'énergie froide et raisonnée, mêlée à l'astucieuse dépravation de sa mère.

Elle avait poussé, herbe folle, enfant gâtée. À l'âge que l'on est convenu d'appeler : âge ingrat où, chez nous, les fillettes à jupes courtes, n'osent encore relever les yeux sans pudibonderie, Maud courait déjà les salons cotés de Washington.

Coqueluche des jeunes ladies initiatrices qui l'adoraient et l'acceptaient (comme un luxe avec les bonbons, les miroirs et les houppes) à leurs pieds, sur la soierie des coussins, avec les Loulous de Poméranie, gros comme le poing.

Mais la fusée de son rire moqueur irritait les vieilles madams, rigides et sèches comme des versets de Bible, et qui s'effarouchaient de la liberté scandaleuse de sa morale, cependant que les gentlemen, âpres au gain, bâtissaient des projets de trust dans la vapeur du stout et du whisky.

À quinze ans, elle savait le nom de tous les amants de ses grandes amies, avec la particularité « de leur manière » ou de leurs vices. Et c'était délice que de l'entendre conter.

Après s'être frôlée, comme une chatte à l'avril, contre l'homme, son petit nez rose fouineur, reniflant le mâle, elle allait se mêler aux groupes des jeunes hommes, aux appétits robustes, solides comme des dieux antiques et qui causaient d'amour dans la puissance avide de leurs vingt ans.

Et Maud traînait après elle un bataillon de flirts.

Elle avait pressenti, toute jeune, par l'atavisme maternel, toute la volupté de deux chairs qui se donnent. Dans ses causeries pimentées son désir avait grandi, excité par degrés jusqu'à l'exaspération, mais elle avait su, par un raffinement doublement vicieux, maîtriser les ardeurs de son corps pour pouvoir, au jour venu du sacrifice, se donner toute, d'une seule fois, dans sa fringale si longtemps contenue.

Et malgré qu'elle se fût livrée, avec une amie de son âge, à d'étranges ébats, ce qu'elles appelaient « jouer aux hommes », elle était presque vierge.

La mort subite et simultanée de ses parents la laissa à la tête d'une de ces colossales fortunes qui, en Amérique, se chiffrent par millions.

Miss Lirson repoussa des offres empressées de mariage et, délaissant le « home » familial, se prit à courir le monde, insoucieuse et libre.

C'est ainsi qu'un beau matin Le Havre la vit débarquer, flanquée de Kate, gouvernante sans âge et sans sexe, être passif et doux à face de guenon.

Le soir même elle dormait son premier somme dans une chambre au luxe épais et de mauvais goût d'un hôtel high life « English spoken. Man spricht deutsch » de la Capitale.

Maud se lassa vite de cette vie agitée et par trop même à celle qu'elle venait de quitter.

Elle eût fui si des musiques proches ne l'eussent captivée et n'eussent réveillé en sa chair tourmentée d'inaispaisables voluptés.

Peut-être fut-elle retenue davantage par le profil de l'artiste entrevu au travers des vitres voisines.

Des lors, elle épia, jalouse comme une maîtresse, les moindres faits de Gabriel.

Elle vivait sa vie, pareille.

Et lorsqu'aux rendez-vous de Mourrette les lourdes draperies en rideaux faisaient impénétrables les secrets de la chambre, sa sagacité féminine devinait les caresses et, comme si les baisers reçus lui étaient volés, elle avait des colères grondeuses.

La pauvre Kate subissait les orages, une fois même elle voulut la battre.

Elle rôdait chez elle, sauvage, avec des reproches ou des rages muettes, cependant que son ouïe fine percevait les bruits étouffés comme des plaintes.

Alors elle avait des mots durs comme des jets de pierre.

Puis, dans son « dressing-room », elle se mettait nue et criait à Kate de lui donner son tub.

CHAPITRE III

Résolutions.

En amour, les femmes seules ont des pressentiments qui ne les trompent pas.

Maud, dans sa science innée des choses amoureuses, le savait si bien que, malgré ses accès de jalousie impétueux, elle se contenait, frissonnante et attendait son heure.

Trop fière, femme devant une femme, elle s'abstint jusqu'au moment où elle devina, d'instinct, une situation anormale — brouille ou fugue inattendue — mais assurément rupture passagère.

Avec le sang-froid d'un Yankee qui mène une affaire, elle profita des événements.

Alors elle envoya des roses.

Et son âme fut satisfaite lorsqu'elle vit l'anxiété douloureuse de Gabriel lorsque, le lendemain, les persiennes n'étaient pas fleuries.

Non vue, elle guetta l'inquiétude qu'elle avait fait naître dans le cœur du jeune homme et son front soucieux, d'un blanc mat, derrière la vitre.

Elle aima ses yeux tristes qui avaient des mélancolies.

Et lorsqu'il eut joué, prise aux rythmes obsesseurs, elle se laissa surprendre.

À nouveau elle envoya des roses et tout le jour elle parut s'assagir, préoccupée.

Et Kate, la vieille Miss, se ressouvenait des colères passées qui agitèrent à tous les vents sa pauvre tête de guenon craintive.

Par avance, soumise à toutes les volontés, elle attendait, résignée, le réveil qu'elle présumait plus terrible devant le silence plus inquiétant de sa jeune maîtresse.

Elle se disait que les marées et les bourrasques les plus grandes ont ainsi de ces accalmies soudainement trompeuses qui ne font parfois que redoubler l'effort de la tempête. Minutes de mortelles angoisses où tout se tait, les flots fuyant, vaincus. Mais, tout à coup, n'ayant fui que pour mieux bondir, dans un suprême élan, ils se précipitent en hurlant, Titans escaladeurs de grève, sur les rocs impassibles.

Son œil atone papillotait, et sur sa face de guenon passaient des résignations fatalistes.

Maud regardait le crépuscule qui tombait, lentement, sur la ville, et les minces traînées de soleil mourant, par plaques sur le mur et sur les vitres qui étincelaient.

Sa main chiffonnait la mousseline claire des rideaux qu'elle écartait pour mieux voir.

Tout à coup elle se retourna si brusquement, que Kate sursauta dans son fauteuil en poussant un petit cri.

— Il ne viendrait jamais, fit Maud, comme si elle eût achevé tout haut son rêve, alors j'irai.

Elle coiffa sa chevelure d'une toute petite toque de velours noir, où s'abritaient deux ailes de colombe.

Elle jeta sur ses épaules une écharpe soyeuse, puis :

— Kate, je rentrerai très tard, peut-être, dit-elle.

À peine la gouvernante avait-elle ponctué d'un « *All right !* » l'interpellation qui lui était adressée, que Maud sortit en ouragan.

Sans surprise, depuis longtemps accoutumée à ces sautes de vent, brusques et capricieuses, Kate reprit sa somnolence sans pensées, murmurant simplement :

— « *My God !* »

CHAPITRE IV

Prémices d'amours.

À ce moment, l'émotion de Gabriel était arrivée au suprême degré, ses nerfs étaient follement tendus, prêts à se briser, comme un frêle cristal, au moindre contact, mais aussi à donner toute l'intensité qui débordait de son cerveau, torturé dans sa puissance créatrice.

Ravi d'une douce espérance, il annotait ses sensations pour donner une réalité à son rêve.

Le piano docile répondait aux volontés du maître, souffrait de sa douleur, de cette mélancolie, de ce je ne sais quoi de vague, qui tombait avec la nuit. Il donnait ses harmonies avec, largesse, vibrant comme une chair sensuelle.

Ayant dégagé de son enveloppe humaine la conception divine de son art, Gabriel créa de la beauté.

Mais l'étincelle n'était pas durable. Le piano avait tu sa voix. Et l'artiste, acharné sur son œuvre, continuait à penser et s'épuisait en de vaines recherches.

Ah ! l'inspiration qui lui manquait et qui se dérobaît au moment triomphal, il la voulait à tout prix !

Qui la lui donnerait, et qui exalterait, pour la première fois, son âme encore peu donnée ?

Il se voyait seul, perdu dans ses folies, conscient de son impuissance, devant la stérilité de son inaction.

Pour arriver au but, il se sentait incomplet ; mais il voulait marcher quand même, quitte à rouler après dans les abîmes où tant d'autres étaient tombés, avant lui, qui tous étaient partis enivrés de gloire.

Mourrette ou figure de femme entrevue dans un moment propice, tout ce qui donne un désir, une joie, une larme, une plainte, Muses, inspiratrices de chef-d'œuvre, dans quel pays d'espérance vous trouvez-vous ?

Sur les routes fleuries, sous l'orbe montant des soleils, ou sur les âpres sentiers, les poètes iront toujours, empanachés de téméraires franchises ; et, hardiment, éternels chevaliers de Sigurd, ils disputeront aux monstres des légendes la Walkyrie prisonnière.

Gabriel poursuivait sa chimère lorsqu'un invisible frôlement lui fit tourner la tête.

Une femme était debout derrière lui.

Sans mot dire, Gabriel se redressa et prit dans ses mains les deux mains finement gantées qui l'avaient arraché à son rêve.

Ils restèrent ainsi, muets, immobiles, fascinés, les yeux plongés dans les yeux, comme s'ils eussent voulu prendre toute leur pensée dans un regard.

Non surpris de sa présence, il la contemplait, religieusement. C'était pour lui l'envoyée céleste qu'il avait appelée à grands cris, dans la fougue de son inspiration.

Il était étonné seulement de la voir si discrètement belle.

Puis, il eut une peur craintive que, vision, un souffle la fît s'évanouir.

Mais elle était bien vivante, heureuse sous la pression grandissante de ses doigts.

Qui dira l'infini d'un serrement de mains à l'heure où deux âmes se consacrent à jamais, par d'insolubles liens, pour une éternité amoureuse ?

Leurs lèvres n'avaient pas encore échangé les serments que l'on jure immortels, ni les « toujours » factices ; aucun acte n'avait affirmé leur abandon volontaire, et déjà leurs cœurs étaient unis, irrésistiblement poussés l'un vers l'autre de par la volonté d'une destinée impitoyable.

— Je t'attendais, murmura simplement Gabriel.

Et comme elle restait silencieuse, il se troubla. Il lui disait des mots confus et rougissait en lui disant : Madame.

Il la crut fâchée de son tutoiement et s'excusait avec gaucherie, il suppliait :

— Pardonnez-moi, si j'ai pu vous blesser d'une parole imprudente, si j'ai dit des discours insensés, j'avais si peur de vous paraître enfant.

Voyez-vous, je ne connais pas les mots qu'il faut trouver, c'est si nouveau, si rapide, si fort et si inattendu...

Je suis effrayé de mon audace... si vous alliez vous enfuir... je ne sais plus... je ne sais pas... je vous aime...

Et Gabriel pleurait sur l'épaule de Maud.

— Non, dites encore, fit-elle enfin, parlez. Si je suis venue, c'est pour longtemps.

— Longtemps ? répétait Gabriel éperdu.

— Toujours, se reprenait-elle.

Puis elle ajouta :

— Je vous aime tant aussi.

Elle lui murmura ces choses, tout bas, dans le cou, en promenant ses doigts légers dans les boucles dorées.

Doutant encore, il releva ses yeux humides, un souffle expira sur sa lèvre :

— Bien vrai ?

— Mais oui, darling.

Ils se prirent alors leur premier baiser.

Puis, elle eut des curiosités enfantines, elle lui dit aussi ses envies et ses jalousies.

Ils riaient de se voir rire et s'interrompaient pour des caresses.

Ensuite elle voulut voir.

Elle allait, emplissant la chambre de son mouvement et de sa vie.

Elle avait des demandes ingénues. Ses doigts capricieux touchaient à tout.

Elle admira les Vierges primitives, une, surtout, Vierge à l'Enfant, toute petite, minuscule.

Heureux, Gabriel lui expliquait :

— C'était, disait-il, la copie d'un tableau grec qui se trouvait dans l'église Santa Maria Maggiore, à Rome.

Il jetait un nom, une date :

— Salvi Giovanni — 1625.

Elle aima un petit Saint Jean « parce qu'il vous ressemble », lui dit-elle.

C'était un Florentin du xv^e.

Très femme, elle eut des cris de joie admirative devant un petit cadre, incrusté de nacre, où brillaient des camées.

— On dirait des regards, disait-elle, petite fille.

Elle allait de l'un à l'autre, caquetant. Elle faisait des découvertes.

— Et celui-ci couleur de ciel... et celui-là couleur de vague...

— Et encore celui-ci, le plus beau, ajouta Gabriel.

— Lequel ? dit Maud.

— Là, celui-ci, entre les gris perlés et les roses de marbre... c'est le plus beau.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est beau comme vos yeux.

Satisfaite, elle lui donna un baiser, et l'étreinte fut plus longue.

Et lorsqu'elle se retourna, elle aperçut le lit, qui semblait plus grand dans la pénombre.

Les draps s'étaient eucharistiques.

Ils comprirent alors leur même pensée... et Kate, cette nuit-là, attendit vainement sa jeune maîtresse, qui ne rentrait pas.

CHAPITRE V

Les noces pourprées.

Les rais de soleil, obliques, pénétraient dans la chambre avec des poussières fines, qui valsaient, les cannelures des cadres brillaient et aussi les verroteries, comme mille feux, quand Maud et Gabriel se retrouvèrent enlacés.

Elle souriait, cette Maud gamine, à son amant qui ne se ressouvenait plus, se croyant endormi en un conte de fée, ou dans les paradis enchantés promis par le Prophète.

Elle eut un rire, qui s'égrena, limpide et sonore, et qui rompit le charme de l'illusion, pour la réalité bien plus belle.

Maintenant, en foule, les souvenirs s'éveillaient des voluptés de la nuit.

Sans honte, ils profitaient d'une aurore nouvelle qui se levait pour eux.

Malgré sa connaissance approfondie des choses de l'amour, et de leurs sensualités, Maud, dans la floraison subite de sa virginité, avait été douloureusement et bienheureusement surprise.

Elle avait eu peur de ce déchirement au seuil de sa tendresse.

Mais elle se réveillait dans la joie de l'offrande portée sur l'autel du divin Eros...

Après, ils s'étaient pris avec des frénésies. Elle avait gardé son amant, longuement, sur sa chair, les bras noués à ses reins.

Elle eut des assouvissements et ses ongles s'enfonçaient, aigus avec des meurtrissures.

Énervés, ils avaient senti monter en eux l'appel désespéré du Principe de Vie, qui débordait de leurs vingt ans comme d'une outre éventrée.

Ils s'étaient rués, ivres, à la conquête de leur désir, avec des ivresses farouches, pour la communion humaine de leur corps.

Ab ! toutes les beautés sublimes et idéales n'existaient plus dans leur esprit aveuglé, il n'y avait plus que l'amour, l'amour, l'amour...

Puis, harassés par la violence mutuelle de leur passion, ils étaient retombés sans vigueur, dans la béatitude de leur apaisement.

Et maintenant ils se réveillaient, côte à côte, dans leurs forces renouvelées, pour des destinées triomphales.

Et comme Adam et Ève après la faute, ils reconnurent alors qu'ils étaient nus, mais ils étaient sans remords, dans la savoureuse ivresse du péché.

Maud avait encore des désirs dans les yeux.

Le frôlement de leur chair les faisait naître et des frissons légers couraient, à fleur de peau, dans l'épanouissement de leur nudité.

Sa nuque fragile était renversée sur le bras nerveux de Gabriel, montrant le halètement de la gorge dans la promesse attendue du baiser.

Elle s'offrait, tenant dans ses petites mains la coupe de ses seins, tendue à des lèvres aimées.

— Prends-les... encore, dit-elle.

Et Gabriel ne sut pas refuser.

Non rassasiés, ils restèrent au lit, y faisant des dînettes de poupée, avec des friandises de péché.

Le jour monta tout à fait, ensuite redescendit, et les heures nocturnes les virent, à nouveau, dans l'étreinte de leur extase amoureuse, anéantis, perdus, dans leur volupté.

CHAPITRE VI

L'amour se cache.

Leur première pensée fut l'isolement de leur amour.

C'est un sentiment particulier aux amants de vouloir ravir aux yeux profanes leur bonheur, afin d'en mieux goûter tous les charmes, toutes les beautés et toutes les grandeurs.

Dans la joie de cet égoïsme, ils acquirent, non loin de Paris, un nid douillet dans la verdure.

C'était un vestige de somptuosités passées, toute une époque d'autrefois qui s'évoquait, fanée comme un pastel du vieux temps, de ce grand parc silencieux, aux allées régulières, où l'on s'étonnait de ne point voir passer des marquises et des bergères.

Aussi dans la paix des grands arbres, les heures coulaient délicieuses, où les amants vivaient leur rêve.

Des buis, classiquement taillés, bordaient des gazons menus ; çà et là surgissaient, en corbeille, des massifs de roses.

Au milieu des pelouses, des stèles fleuries portaient des nymphes et des amours de marbre, tirant de l'arc.

Dans le parc serpentait un ruisseau : la Viosne, que sautaient légèrement des passerelles feuillues et des petits ponts. L'un d'eux était d'une grâce ravissante : dans un souci d'art, d'anciens maîtres gentilshommes l'avaient fait copier d'un pont de Venise — ces vieux ponts aristocrates qui veillent sur l'impassibilité silencieuse des « canaletti » — et l'eau, où se penchaient des saules, reflétait son arche en croissant de lune, et ses regards quadrilobés.

Toute la poésie de leur âme se dégageait de cette nature, ils aimaient moins vite dans la certitude de leur éternité.

— Tout n'était-il pas oublié pour leur seule tendresse ?

Ils n'avaient même pas la pensée que rien pût voiler leur horizon et ravir leur bonheur.

Gabriel goûtait de troublantes délices et Maud, très femme dont la sensibilité prompte cède aux moindres impressions, se trouvait heureuse dans son âme et dans sa chair ; le cadre qui l'entourait lui paraissait une conséquence naturelle que l'on devait à son désir.

Son intelligence s'était assimilé toutes ces tendresses que lui contait Gabriel, et son puéril caprice s'amusait à faire revivre ces beautés disparues d'une époque où tout était factice : les femmes, les amours et les royautés.

Il lui disait aussi des histoires badines avec un marivaudage et des mièvreries qui eussent fait croire à la métempsychose des êtres, dans l'imprévu de ce décor Pompadour.

Ils adoraient ainsi le Dix-Huitième, d'instinct ils comprenaient les caresses cachées sous la discrétion d'un geste.

Et le bon vieux temps des pastorales défilait en eux, avec des personnages pittoresques et toujours nouveaux.

C'étaient des marquises-bouquetières, des Marions et des Lisettes à robes-paniers de satin, des bergères à larges chapeaux fleuris, aux houlettes enrubannées, toutes poudrederisées à frimas, comme des duchesses.

Sous le ciel, délicatement rose, en ce parc de Watteau, ils les revoyaient avec des petits barons, pomponnés et soignés — bibelots de Saxe et de Sèvres — et les officiers aux uniformes des gardes françaises.

Délicieux amants. Immortelles fêtes galantes. Ils avaient des airs de grandiose majesté et parfois, ployaient un genou, sur l'herbe rase, pour baiser une main gantée.

— Tiens, disait Maud, vous auriez fait un abbé bien mignon avec vos grands cheveux en boucles.

— Soit, mais un abbé peu sage, si je t'avais connue... J'aurais été, du reste, dans le style.

— Oh ! oui, très Louis XV.

— Très, et vous m'auriez confessé votre amour ?

— Peut-être, et j'aurais dit : « L'abbé, vous êtes un ange. »

— Petit démon, va, ajoutait Gabriel, rieur, en lui tapotant la joue épiscopalement.

Ils jouaient la comédie avec une coquetterie subtile et un libertinage ingénu.

— Chevalier, reprenait Maud, je n'ai point trouvé de fraises dans le bois.

— C'est méchant, répliquait son amant, moi sans chercher si loin, j'en ai trouvé beaucoup.

— Vrai ?

— Mais oui, les deux fraises de vos seins et celle de vos lèvres et puis encore... une autre...

— Chut !

— Oh ! ce n'est qu'un point de langue rose, plus expressive qu'un baiser.

— Impertinent !

Et Maud essayait de rougir.

Ils étaient comme ces petites filles qui, dans une cour d'asile, pendant une récréation, se font de grandes révérences en s'appelant : « Chère madame, » cependant qu'elles ont grand souci de « leurs enfants », c'est-à-dire des poupées — parfois bien laides — qu'elles dorlotent tout de même avec une tendresse déjà maternelle.

Maud aimait son amant sous toutes ces formes : en mère, en grande sœur, en petite fille, mais surtout en femme passionnée.

S'ils allaient fouiller dans la poudre des siècles, c'était pour arracher leurs secrets à ces bouches closes, afin de connaître leur manière d'aimer et de se posséder avec de toujours nouvelles voluptés dans la perpétuelle envie de leurs flancs non encore satisfaits.

Alors ils se prenaient, sur les gazons, sous un effeuillement de roses, dans la chanson du vent et celle des oiseaux...

CHAPITRE VII

Les vents d'automne.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne.

Et l'exquise mélodie de Verlaine chantait en Gabriel, jusqu'au fond de sa rêverie, d'une même langueur malade qui se dégageait, si douce, de l'âme enfantine du « chétif trouvère de Paris » pour venir troubler de ses énervements raffinés, l'âme propice de l'artiste.

On a des inquiétudes pareilles aux soirs d'une fin de saison, dans l'agonie, que l'on croit éternelle, de la nature dépouillée.

Hier encore, tout était riant et superbe de vie, les oiseaux, les fleurs et les choses. Et maintenant les oiseaux sont partis, les papillons, couleur de ciel ou de soufre, n'ayant pu les suivre de leurs ailes trop frêles, les vents les ont emportés ; et les fleurs, ne pouvant leur survivre, sont mortes dans leurs corolles repliées.

Les choses seules restent dans leur attitude familière, mais comme des comparses inutiles, estompées dans le fond gris des seconds plans, très flous.

Eux, dans les joies de leur amour, n'avaient pas cru à la mort du printemps.

Les feuilles jaunies se sont desséchées et les premiers vents d'automne les ont prises. Elles achèvent de mourir dans les allées, un soleil sans vigueur les tache de rouille.

Les corbeilles sont dévastées et la Viosne, dans son cours lent, emporte les dernières roses, on croirait voir passer l'âme dolente d'Ophélie.

Sur le pont d'amour les marquises et les bergères ont tourbillonné follement, si follement qu'elles ont disparu là-bas, bien loin, dans le rêve.

Des rondes passent, avec des dépouilles et des voix chantent dans la brise :

Vous n'irez plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

À Gabriel qui lui dit cette ressouvenance enfantine, Maud répond :

— Non, non, darling, le printemps reste dans mon cœur, et les chansons parfois sont menteuses, l'automne n'a point emporté les lauriers d'amour, du reste les fillettes du bourg n'achèvent-elles pas ainsi la ronde :

Mais le voici, le voici, le voilà
Celui que j'aime,
Que mon cœur aime ;
Mais le voici, le voici, le voilà
Celui que mon cœur aimera.

Et Maud chante, mutine, à Gabriel qui sourit.

Elle a des caresses frôleuses.

— Laisse les roses, les feuilles éparses, dit-elle, les baisers fleurissent-ils pas sur nos lèvres, éternellement ?

Mais Verlaine, doux et tendre, est resté dans son âme, il lui souffle, à mi-voix, comme une excuse ou un regret :

*Les sanglots longs
Des violons
De l'Automne,
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.*

— Fi ! le méchant qui a des tristesses, lorsque sa petite Maud aimée est là, tendre, accueillante et bonne...

— Pardonne...

— Oui, mais dites alors des vers jolis puisque vous avez l'âme aux poésies.

Assis aux pieds de sa maîtresse, la tête sur son genou, les yeux à demi fermés, tandis qu'elle, de ses doigts, frôle sa joue... il se recueille un instant, puis il dit les vers du poète :

Chez Miss Katy, la houri rose,
La poupée aux tempes d'émail,
Nous irons, prêtres sans camail,
Assouvir nos haines de prose.

Palpant l'hermine de Tiflis
En d'onctueuses mains papales,
En des cornets de cristal pâle
Nous humerons l'encens des lys.

Sur d'harmonieuses enclumes,
Katy, les doigts pleins de frissons,
Fera pleuvoir des sons, des sons,
Ainsi que des plumes... des plumes...

Maud se penche et lui clôt les yeux tout à fait, avec des baisers presque chastes.

— Je voudrais t'écouter encore !

— Je n'ose.

— Mais si, insiste-t-elle... je vous aimerai bien.

Ces paroles prometteuses le tentent. Il dit alors : « Pour un Vitrail. »

Et sa voix douce, un peu traînée, laisse échapper comme un égrènement :

Emmy l'azur vos yeux brillants
Comme des Mages d'Orient
Pareils aux améthystes rares...

Comme des Mages d'Orient
Porteurs d'orgueilleuses simarres,
Emmy l'azur vos yeux brillants,

Pareils aux améthystes rares,
Les ors lourds des destins avarés
Sont pour des Amours bienveillants :

Emmy l'azur vos yeux brillants.

Les caresses promises sont données, longuement.

— Encore, exige Maud.

— Non, vraiment, je ne sais plus... Voyez le crépuscule tombe, divinement beau dans sa mélancolie, n'est-ce pas la plus belle poésie, l'évocation tendre des choses irréelles ?

En effet, des pourpres anémiées avec des chromes apâlissants, se traînaient, très bas, à l'horizon, au travers des branchages dénudés, se silhouettant.

La Viosne profilait ses eaux glauques, entre ses rives jaunies, elle coulait lentement, comme vers une mort.

Sur les stèles les nymphes étaient frileuses et les petits amours grelottants.

Des feuilles tournoyaient, dans un vol...

Seuls, là-bas, les grands sapins étaient sombres, comme de bons géants.

Maud admira, mais dit :

— Un crépuscule, alors !

Et les lèvres de son amant, qui avaient des musiques, chantèrent :

Comme dans les contes de fées
Qui nous bercèrent autrefois,
Vers le soir il me vient parfois
Des parfums d'amour, par bouffées.

Les vents m'apportent, à mi-voix,
Des cantilènes étouffées,
Comme dans les contes de fées
Qui nous bercèrent autrefois.

L'aspect automnal du sous-bois
Se pare d'étranges trophées :
Sylvains rieurs, faunes narquois,
Au milieu d'amours à carquois
Tout comme en un conte de fées,

Ils vécurent encore de beaux jours dans l'agonie paisible des champs.

Mais comme la bise sifflait plus fort dans les arbres et que le ciel s'emmitouflait de brumes, ils firent un dernier pèlerinage, dans le parc, aux

reposoirs d'amour.

Ils dirent adieu à toutes les beautés mourantes et quelques jours après, ils rentrèrent à Paris.

TROISIÈME PARTIE

LE CŒUR VOLE ET CHANTE

CHAPITRE PREMIER

Les conceptions de Pierre.

L'idée de faire une œuvre magistrale avait été grandissante dans l'esprit d'Oustalet.

La torture d'une conception nouvelle l'avait tenaillé. Il ne voulait pas de ces Vénus quelconques — nymphes, baigneuses ou Lédas — sortant froides et inexpressives d'un marbre, exécuté selon les règles prescrites par une École.

Ce qu'il voulait, c'était une divinité moderne, uniquement d'Art et de Volupté, surgissant, avec la force d'un symbole, de son cerveau, comme Pallas-Athènè du cerveau de Zeus.

— Si je savais qu'elle en jaillît, disait-il à Perdigal, en se frappant le front, je te dirais de me fendre le crâne.

Et tel était le souci de son art qu'il aurait enduré des supplices, pour le seul triomphe de la Beauté.

À l'image de Mourrette, il avait ébauché des nudités nombreuses, avec des variétés de poses, mais chaque fois, ne les trouvant pas suffisantes, il les avait détruites.

Ensuite Mourrette s'en était allée, et, malgré son scepticisme, il avait éprouvé des douleurs intérieures plus grandes que les souffrances bruyamment manifestées.

Il ne voulut plus, alors, de modèle et se renferma, seul, avec sa pensée.

À la poursuite de son insaisissable chimère, il ne prit même pas le repos annuel, qu'il goûtait de juillet à octobre, chez lui, dans la campagne saine, paisiblement ensoleillée.

Trois mois, d'un travail continu, il s'acharna, en oubliant le boire et le dormir.

Il vivait une vie d'ascète et, l'ébauchoir en ses mains salies de terre, il mangeait, sans savoir, du fromage et du pain, toute sa pensée étant à des formes fuyantes, à des contours incertains.

Une maquette, entre toutes, le satisfît enfin, alors il exécuta son œuvre.

Il insuffla son rêve à la glaise amollie, que ses doigts pétrissaient avec des émotions religieuses. Longuement, patiemment, il la modela, avec amour, comme si c'eût été un enfant, chair de sa chair.

Lorsqu'il jugea que la conception était à terme, que son œuvre, suffisamment belle, avait rendu tout son idéal, il en fit un moulage en plâtre.

Revenu à Paris « de son bain de soleil », la verve plus intarissable que jamais, pétillant d'exubérance, Perdigal tenait à avoir la primeur de l'œuvre ; mais Oustalet avait jeté sur elle une grande toile, ainsi qu'on en met avant les inaugurations.

Le sculpteur refusait de la découvrir :

— Pygmalion, va, grondait Perdigal.

— Serais-je amoureux de ma Galatée ? répliqua le sculpteur en riant.

— Possible que tu couches avec, fit le peintre, et ses mains tâtaient des contours et des formes.

— Et puis, tu ne serais pas à plaindre, continuait-il, elle a l'air bien foutu, ta garce.

Il avait des expertises dans les doigts.

— Matin, reprenait-il, quelle sacrée chute de reins, pour une vierge, mes compliments. Elle est solide, nom de Dieu, quelle croupe ! Toute une

soldatesque y passerait.

« Diou me damne, » acheva-t-il, trouvant plus expressif le juron du pays.

Il sembla à Oustalet qu'on salissait son rêve, il pria son ami de se taire.

Déjà Perdigal avait une autre idée :

— Enfin, quoi ! tu inaugures, puisque tu as fichu des machins officiels...

Et il secouait la toile.

— Tu inaugures, donc tu rinces, conclut-il avec sa logique habituelle.

— Volontiers, dit Pierre, préviens alors les amis.

Et Perdigal se chargea de faire les invitations.

CHAPITRE II

Perdigoal chez Gabriel.

Paresseusement dans leur lit, Maud et Gabriel avaient des chatteries.

Un formidable coup de poing ébranla la porte de la chambre, cependant que la sonnerie d'entrée avait des appels échevelés.

À cette façon de s'annoncer, Gabriel reconnut son cousin.

— C'est Perdigoal, fit-il à voix basse, je n'ouvre pas.

— Mais si, dit Maud qui, après les descriptions que lui en avait faites son amant, tenait à connaître le peintre.

— Pas ainsi, voyons, reprit Gabriel.

— Mais si, redit-elle, tire simplement les rideaux.

Un autre coup plus terrible encore que le premier fut frappé, accompagné d'un inintelligible grognement.

— Attends donc, cria Gabriel, qui passait un pantalon à la hâte, attends donc, que diable.

Il ouvrit.

Perdigoal fit une entrée sensationnelle et, tout de suite il commença :

— Ah ! ça, dis donc, rêvais-tu que tu étais ministre, tu fais faire antichambre aux amis à présent ? Ce n'est pas tout, où t'étais-tu fourré ? Tu disparaissais, on te cherche, on vient chez toi, on veut être aimable, et l'on trouve quoi ? porte close et visage de bois.

Il ne tarissait pas ; ensuite il se planta sur ses courtes jambes, les bras croisés sur la poitrine, le feutre en bataille, devant son cousin :

— Ça, mon vieux, tu n'as pas embelli, tu sais, tu es pâli comme une pensionnaire. C'était bien la peine de ne point venir en vacances pour se

mettre dans des états pareils.

Il y a du jupon là-dessous, et...

Perdigal suspendit ses reproches..., il renifla puissamment, à la manière des phoques :

— Nom de Dieu, ça sent la femme, chez toi, fit-il d'une voix d'ogre qui découvre de la chair fraîche.

Il s'avavançait vers le lit clos, Gabriel l'arrêta.

— Ah ! excusez, mon Prince, je vous dérange, bien le pardon.

Et le damné méridional esquissait de grands gestes de civilités et de respects.

Il fit alors des découvertes.

— Et des « dussèches » encore ! mazette !

— Voyons, tais-toi, supplia Gabriel, navré.

Incorrigible, il continuait :

— Matin, des liquettes de batiste avec des entre-deux de dentelle, et des rubans, et des broderies, ma chère.

Respectueusement il désignait la chemise de Maud, sur un fauteuil, neigeuse comme une mousse.

— Tu ne te mouches pas avec des briques, reprit-il, tenant un mouchoir aux broderies Richelieu, délicatement, entre le pouce et l'index.

— Maudit bavard !

— C'est bon, c'est bon ! On flanche ! Sacré moutard, tout de même, ce n'est pas chic de lâcher les copains, et, malgré tes cachotteries amoureuses, tu n'es point excusé, je te tiens, et ce soir tu es des nôtres...

— Mais... essaya Gabriel.

— Il n'y a pas de « mais », Oustalet tient essentiellement à t'avoir.

Et, avec componction, il ajouta :

— On inaugure !

— Quoi donc ?

— Notre-Dame-des-Voluptés-sans-nombre !

Ensuite, faisant un salut régence devant les rideaux toujours fermés, son large feutre balayant le tapis, il dit :

— Noble Dame est priée d’y venir.

— Nous viendrons, monsieur Perdigal, fit Maud, rieuse.

Perdigal fut stupéfait.

— Par exemple, les princesses savent mon nom !

Et se tournant vers son cousin, il ajouta, avec une pirouette : Ce que c’est que la popularité, tout de même !

Le rire de Maud fusa, très clair, avec des sonorités cristallines, et l’envie, bien féminine, la prit de voir Perdigal, comme elle aurait voulu voir un échantillon d’étoffe à la mode, ou la curiosité d’un chapeau nouveau modèle.

— Attendez, monsieur Perdigal, dit-elle.

Puis à son amant :

— Gabriel, faites la causette, je suis à vous, je passe un peignoir. Retournez-vous. Un..., deux..., trois. C’est fait, dit-elle, riant encore.

— Nous en avons bien pour deux heures, fit Perdigal qui connaissait les femmes.

Mais si bas qu’il eut prononcé ces paroles, Maud, très fine, les entendit :

— Non, non, à l’américaine, monsieur Perdigal.

De fait, Gabriel n’avait pas expliqué, en quelques mots, sa liaison et son amour, que Maud paraissait, délicieuse, en kimono de soie jaune brodée de chrysanthèmes rouges, les cheveux noués par un ruban en papillon.

Perdigal ébloui ne trouvait pas une phrase. Il lui tendit la main instinctivement.

Maud lui donna un shake-hand.

— Aïe... cria-t-il, cré bon Dieu, quelle poigne !

Maud et son amant éclatèrent.

— Ça vous fait rigoler ; pour sûr, j’ai quelque chose de démoli !

Et sa main gauche frottait son épaule.

— Je veux ma revanche, fit-il bon garçon, belle cousine, permettez, je vous embrasse.

— Volontiers, monsieur Perdigal.

Il lui mit deux baisers retentissants sur les joues, à la façon des pastours du Midi lorsqu'ils embrassent leur promise.

— Réconciliés, n'est-ce pas ? dit Maud en lui rendant ses baisers, c'est-à-dire en frottant son petit museau de chatte sur la joue de Perdigal.

— Nous t'enlevons, mon vieux, ou plutôt nous te gardons, déclara Gabriel à son cousin qui voulait se sauver.

— N'est-ce pas, Maud ?

— Mais oui, Kate ira nous commander un petit déjeuner soigné, et nous ferons la dînette ici, tous trois.

— Ça colle, fut d'avis Perdigal.

Et Kate étant venue, il rit longtemps de la physionomie de la vieille fille.

— Le Jardin des Plantes vous l'a passée, pas ?

Gabriel, tout joyeux de cet air du pays que lui apportait son cousin, joua des musiques entraînantes et gaies.

Maud riait toujours de l'exubérance de Perdigal, et, de temps en temps, elle se penchait vers son amant, et lui donnait à pleines lèvres, des caresses qu'il lui rendait, sans s'interrompre.

— Assez, assez, criait Perdigal, je suis veuf, moi, que diable !

Admiratif, il détaillait Maud et tout bas il disait :

— Nom de Dieu, le beau morceau de fille.

La dînette promise fut presque un somptueux gala ; des petits riens très chers, et des vins précieux qui arrachèrent des exclamations à Perdigal :

— Rien que ça de chic, messeigneurs ! Et avec ça ?... susurrail-il comme une demoiselle de magasin.

Puis il ajouta, débouchant une bouteille de Pomard (Albert Morot-1875) :

— C'est égal, si la mère Perdigal ou la vieille tante Camboulive voyait ça, les saintes femmes, elles en feraient une maladie.

Et il se versa une large rasade.

CHAPITRE III

Du spasme.

Si d'un premier mouvement l'amour se cache, il finit par s'afficher comme un spectacle.

Il se montre, il parade, il paone, il a un air d'orgueil qui semble dire :

— Regardez-moi bien, je suis le bonheur qui passe.

Ce sentiment est si naturel qu'on y obéit sans y prendre garde.

Gabriel se laissait guider par lui lorsqu'il consentit à venir chez Oustalet, avec sa maîtresse.

De plus, Maud — Américaine et femme — était heureuse de connaître cette vie d'artiste, un tantinet bohème, débridée et folle, par réaction des conventions et des tenues officielles.

Perdigal avait averti que son cousin amenait « une femme du monde » et il avait prié sa bande d'« être un peu convenable ».

Sauf Mourrette, toujours fugitive, ils étaient tous fidèles au rendez-vous.

Le ménage Kahut-Louchon toujours « lune de miel », Henri Du Cau de la Salle, qui venait enfin de passer son premier troisième, et Jeune-Plèbe, plus pâle que jamais, de plus en plus abruti et vidé par son vice persistant.

Lorsque Maud et son amant arrivèrent — en retard comme les gens chic — il y eut une gêne passagère.

Perdigal, qui trouvait à présent que l'on écoutait trop bien sa parole, faisait des entrechats pour se mettre en train.

Mais la bonne grâce et le sans-façon de Maud conquièrent bientôt l'assemblée.

Seule Louchon était encore intimidée comprenant toute sa bêtise, devant l'intelligence « de la dame ».

Elle suivait, à la lettre, les préceptes de Kahut, qui lui recommandait toujours :

— Dans le doute, absinthe-toi.

Aussi édulcorait-elle, en principe, une mominette savante.

— Tu seras rien paf, si tu commences ainsi, avait dit Perdigal en vain.

Lorsque la flamme bleuâtre d'un punch fut éteinte, et ledit punch avalé, le moment fut déclaré solennel, et Perdigal ayant soufflé un air déchirant dans une trompette, acquise par lui pour la circonstance, Kahut et Oustalet firent tomber le voile qui cachait à leurs yeux l'Œuvre : la Notre-Dame-des-Voluptés-sans-nombre.

Ils restèrent interdits, stupéfaits.

Puis des exclamations retentirent :

— Mais qu'est-ce qu'elle a donc ?

— Mais c'est un monstre !

— L'horreur !

Louchon versa une double ration dans son verre, et Perdigal souffla plus fort dans sa trompette.

C'était une femme nue, accroupie sur les talons, les hanches débordantes, les flancs très larges, sans souci des proportions ; seule une tête, sublimement horrible, se rejetait en arrière, pâmée, convulsée par l'hystérie.

Au milieu du corps, — chose étrange — entre les seins et l'embryon, deux mains crochues, crispées, écartaient verticalement deux grandes lèvres, fendues en coup de sabre, bâillantes comme un hiatus.

Dans ses connaissances approfondies Du Cau de la Salle fit :

— Mais c'est un sexe.

— Oui, avoua le sculpteur.

Et il ajouta :

— C'est un symbole.

Et tout de suite, il voulut les gagner à sa cause :

— Oui, je suis sorti des conventions, j’ai symbolisé le Spasme. J’aurais pu renouveler les priapes antiques, les phallus, les cultes de la Pierre noire, chers à Héliogabale.

J’aurais pu ballonner ce ventre, dans la fécondité de son assouvissement, mais j’ai préféré l’image, agrandie et stérile, de toutes les voluptés résumées par un Organe.

Vous direz, ils diront tous que c’est monstrueux, que ce n’est pas naturel, mais voilà, j’ai voulu quelque chose de grand, dans l’au-delà des conceptions humaines.

Du reste les imaginations primitives, plus propices que les nôtres, n’avaient-elles pas enfanté les Cyclopes, avec leur gros œil rond, étincelant, au milieu du front ?

Et pourtant nos poètes, nos artistes, nos auteurs, notre monde enfin, notre civilisation, ont accepté les Cyclopes comme un symbole : l’intelligence jaillissant du cerveau.

Moi, c’est un symbole de l’Amour, de la Volupté, du Spasme : une Trinité de jouissance éternelle, et j’ai pris mon modèle où vous savez.

Par une sorte d’opération césarienne de l’amour, j’ai fait surgir de perpétuelles sensations — sans la crainte de l’enfantement — aussi dirai-je, avec un néologisme, j’ai ovariectomisé sa fécondité importune.

J’ai pris son idée à Baudelaire, mais Baudelaire mettait la blessure au flanc, moi, je l’ai préférée élargie et plus belle, saignante, effrayante, dans le mitan du corps.

Emballés, tous admirèrent, mais avec une crainte cachée. Cette fièvre, cette fougue morbides les étonnaient.

Perdigal trouvait « ça » épatait et manifestait son enthousiasme avec des éclats de trompette :

— Mon vieux, c’est génial, dit-il ; ce que tu vas leur en boucher un coin aux accroupis de l’Institut !

— J’ai bien peur qu’ils ne comprennent pas, chuchota à Maud Gabriel.

— C’est un spasme étrange, critiquait Du Cau de la Salle. Médicalement parlant, le spasme est une contraction, involontaire, des muscles et particulièrement des muscles qui n’obéissent pas à la volonté.

Les muscles de ton œuvre sont tendus, uniquement vers un seul but : la jouissance démesurée d'un plaisir. C'est de l'érotomanie.

— Mais, mon vieux, cette jouissance, ce spasme, reprit Perdigal, avocat de toutes causes, la peinture les donne ; pourquoi pas la sculpture qui a plus de moyens ?

— La musique les donne aussi, interrompit Gabriel, et bien plus, par ses éternuements, ces voluptés intenses que vous recherchez.

Elle s'adresse à votre susceptibilité nerveuse et exerce sur vous une influence toute particulière : tenez, j'ai connu une jeune fille qui avait des crises d'hystérie en écoutant *Werther* et *Thaïs*.

— La femme est du reste plus portée à ces accidents, ajouta Du Cau de la Salle, par sa nature elle cède à la moindre impression avec une rapidité très grande. Il est vrai qu'elle y est poussée par les désordres moraux qui sont les conséquences des variations subies par son organisme : la première éruption, les retours périodiques, la grossesse, l'accouchement, sont autant de causes qui exaltent sa sensibilité et son imagination d'une façon spéciale et prodigieuse.

Et vous avez raison, Gabriel, l'étude prématurée et excessive d'une musique mélodieuse, attendrissante, voluptueuse, les énerve par de trop fortes émotions.

— Tu dissertes comme feu Hippocrate, fit Kahut.

— Savantasse, va, paracheva Perdigal.

Ils parlaient tous à la fois, debout autour de la « Notre-Dame ».

Ils découvrirent des morceaux d'une exécution merveilleuse. La tête surtout était magistralement traitée, mais à côté de la fougue inspiratrice il y avait des défaillances, des fautes très grandes, des imperfections qu'ils ne voyaient pas, admiratifs.

Pierre écoutait, absorbé dans sa pensée. Il regardait seulement Maud, par échappées déjà il trouvait sa divinité défectueuse et réfléchissait qu'avec un tel modèle il eût produit œuvre meilleure.

Jeune-Plèbe, lui, était hypnotisé en quelque sorte par ce sexe démesuré. Il aurait voulu toucher, mais il n'osait pas, et des luxures montaient en lui, envahissantes.

Louchon trouvait que c'était bien vilain « cette affaire-là », mais Kahut déclarant que c'était très beau, elle disait comme lui, tout en trempant, gourmande, des morceaux de sucre dans un reste de punch.

Maud risquait des caresses dans le cou de Gabriel, et ce faisant, elle dit, parlant de Pierre :

— Mais il est fou, le cher garçon !

Et comme les yeux du sculpteur rencontraient ses yeux, elle devina sa pensée secrète.

Involontairement elle tressaillit et, peureuse, elle se réfugia dans les bras de son amant.

Perdigal alors, avec des discours, persuadait à Oustalet qu'il fallait envoyer sa Notre-Dame au Salon prochain.

Et sa haine contre les académies « bourgeoises » revenait :

— Ils vont en faire des gueules, comme ça...

Et il ouvrait, autant que possible, ses bras très courts dans un grand geste.

Il ôta sa pipe des dents :

— Que veux-tu, ils verront qu'ils ont affaire à quelqu'un, ces fossiles-là, eux qui ne se sentent plus pisser, ça les rajeunira.

Dédaigneux, il cracha.

CHAPITRE IV

Madame de Sévigné — Mourrette.

Alors que la bise de décembre siffle, porteuse de désolation, les petits oiseaux, qui n'ont pas fui la tourmente, viennent frapper du bec, désespérés, les vitres dentelées de givre.

Mourrette, frêle moineau, était revenue, et la porte d'Oustalet s'était rouverte toute grande.

On avait échangé des pardons avec des baisers ; pour une fois encore, on oubliait.

— Ces explications-là, avait dit Perdigal, ça finit toujours sur des matelas.

Mais pourtant, avec les jours mauvais la misère joyeuse de cette bohème devint plus grande.

Les paysans du Midi — père et mère d'Oustalet — affectés depuis quelques années par une crise commerciale vinicole, ne pouvaient, sans se priver beaucoup, envoyer une mensualité, même minime, à leur fils.

Du reste celui-ci, très orgueilleux, leur avait écrit qu'il se suffisait à lui-même et qu'il gagnait convenablement sa vie.

Dès lors, l'art, pour lequel il eût tout abandonné, fut presque sacrifié.

Ce fut la course perpétuelle, à travers ce Paris fermé à la misère, pour la conquête du morceau de pain.

— Heureusement, disait-il, j'ai fait mon œuvre.

Et il comptait sur sa « Notre-Dame des Voluptés » avec des illusions d'artiste.

Qui sait ? Un hasard ne pouvait-il pas se produire ?

Ne pouvait-elle pas être reçue après tout ? Alors, l'attention du public, la vogue, la gloire, une médaille peut-être, qui sait ? Qui sait jamais ?

Ah ! ces rêves de fou dans ces âmes d'enfants !

Il ne laissa jamais entrevoir sa détresse matérielle devant ses amis de peur qu'ils ne voulussent intervenir.

Jamais aussi la vie ne fut plus insoucieuse et dorée qu'à cette époque.

Vaillante, Mourrette essayait d'être fidèle, elle ne trompait presque plus son ami.

Elle entourait l'artiste d'une affection câline et partageait toutes ses illusions.

— Ça passera, disait-elle, puis bah ! on est heureux.

Et pour tromper leur faim, ils se mangeaient de caresses.

Cependant le jeune modèle avait su la nouvelle liaison de son ancien ami Gabriel, et lorsqu'elle eut entrevu Maud, sa jalousie en fut excitée. Aussi songea-t-elle à le reconquérir, par coquetterie et amour-propre.

Mais Maud n'aimait point retourner chez Oustalet qui l'effrayait, et, les grands froids venus, les deux amants restaient chez eux, frileux et tendres, près du foyer flambant, avec des souvenirs et des dorloteries.

Alors Mourrette fit parvenir cette lettre à Gabriel, où la pauvrete avait mis gentiment son petit cœur de passereau frivole :

Mon petit Ga,

J'ai relu, aujourd'hui, tous les vers que tu m'avais faits, et je les ai trouvés encore plus beaux que lorsque j'étais près de toi ; c'est pourquoi je n'ai pu résister à l'envie de t'écrire et de te dire que j'ai senti battre quelque chose dans ma poitrine.

Est-ce mon cœur ? Je croyais pourtant ne plus en avoir.

Oui, mon petit, ils sont bien jolis tes vers, elles sont bien belles tes poésies. Tu parles si bien de l'amour et peut-être n'y crois-tu pas ?

Alors, seraient-ce des mensonges ?

Mais ne crains rien, des mensonges dits ainsi doivent être pardonnés de grand cœur.

Tu dois te demander si je deviens folle de t'écrire de cette façon. Toi mieux que personne tu dois comprendre qu'il est des jours où l'on ressent beaucoup plus toutes choses et qu'il est des impressions bizarres que l'on ne définit pas, auxquelles on s'abandonne sans savoir pourquoi. C'est pour ainsi dire un rêve d'âme où l'on revit les instants heureux, mais passés, sans se souvenir de ceux qui nous ont fait pleurer.

De gros baisers pour tes beaux yeux.

Ta Mourrette.

— Diable ! fit Perdigal, auquel son cousin avait montré la lettre, elle a de la littérature, cela devient dangereux, fiche le camp.

Gabriel n'eut aucune peine à décider sa maîtresse à le suivre dans le Midi. Ils iraient à Nice et peut-être en Italie.

CHAPITRE V

En wagon.

Seuls dans le sleeping-car qui les menait à toute vapeur au pays du soleil, les deux amants étaient joyeux, comme des écoliers en vacances.

Maud frappait les mains, petite fille, et regardait la fuite vertigineuse des arbres, rayés par les paraphe longs des fils télégraphiques.

Puis, la nuit venue, elle remarqua :

— Savez-vous, monsieur mon amant, que c'est notre voyage de noces ?

— Véritablement, chérie.

— Eh bien ! que fait-on à sa fiancée ?

— Des choses bien folles, reprit Gabriel.

— Moi, je ne sais.

— Eh bien ! ceci, dit-il en lui donnant des baisers sur les yeux.

— Puis ceci, et c'étaient des baisers dans le cou.

— Puis encore ? fit Maud haletante.

— Ceci, ceci, ceci, et les lèvres de son amant couraient partout, partout, fugitives ; mais celles de Maud les happèrent comme des ventouses, et, goulues, elles aspirèrent leur amour.

Les mains s'aventuraient curieuses et la chair de Maud avait des tressaillements de belle bête sauvage.

Elle se coulait dans ses bras et, relevant aux tempes, de ses doigts fuselés, les boucles blondes, elle lui mit un baiser au lobe de l'oreille, murmurant :

— Prends-moi ?

— C'est fou.

— Non, c'est bon.

— Folle, répétait-il, on nous regarde.

Mais c'était l'œil jauni et curieux de la petite lampe ronde, à flamme courte.

Elle insistait, plus féminine, avec des caresses plus subtiles, voulant connaître toutes les voluptés, tous les désirs.

Ses mains se crispaient volontaires.

— Je veux.

Et gamine, elle aurait presque pleuré, comme si on lui eût ravi un joujou favori.

Mais n'était-ce pas joujou d'amour qu'elle réclamait pour son plaisir ?

— La fiancée sera bien sage, ajoutait-elle pour le convaincre.

— Oui, mais Maud est gourmande, c'est vilain ! disait Gabriel taquin.

— Vous le fûtes aussi, gourmand, et très, pour les friandises de mes seins, reprit Maud avec une moue mi-fâchée, mi-grondeuse.

— Chut ! m'amour mignonne.

Sous les baisers, l'âme grisée, il leur semblait qu'ils allaient vers le Bonheur. Et le train les roulait, enivrés, vers les jardins délicieux où sommeillent les amants éternels.

Comme Maud s'offrait encore, ils se prirent d'une étreinte toujours pareille, avec la même fureur, la même joie que la première fois.

Ils eurent le même cri, arraché à leur chair par la volupté jouisseuse. Et ce cri se perdit dans les halètements et les trépidations du train, qui se hâtait maintenant, dévalant la vallée grandiose du Rhône, sur lequel les premiers feux du soleil mettaient des miroitements de bijoux.

Seule, la petite veilleuse les regardait toujours de son œil rond, à la flamme jaunie et discrète.

CHAPITRE VI

Côte d'azur.

Ce fut un voyage de noces, ainsi que l'avait déclaré Maud, mais ce fut aussi une véritable débauche d'amour, dans la luxuriance de ce Paradis des Voluptés.

Cannes, Nice, Monte-Carlo, Menton, Vintimiglia ou Bordighéra, ils s'aimèrent partout, leurs désirs ravivés et leur chair plus mordue, sous la caresse chaude et enveloppante du soleil — Dieu et Roi !

Puis ils songèrent à faire leur nid, et pour qu'il soit durable, dans leurs amours satisfaites, ils achetèrent, sur le flanc du mont Boron, tout près de Villefranche, une villa toute blanche avec des briquettes roses, et qui semblait plus près du ciel.

Tout là-haut ils étaient recueillis et paisibles et paraissaient commander le bonheur à toute « la Riviera » qui se déroulait de chaque côté, avec des splendeurs orientales et des richesses inouïes de coloris.

Devant eux ils voyaient, aux jours clairs, un profil, très vague, de la Corse.

Puis à gauche, du côté de Beaulieu et de Saint-Jean, dans les massifs d'oliviers à têtes rondes, les figuiers, les citronniers, les orangers, des villas qui semblaient minuscules, agrippées, comme des chèvres, sur la pente des collines, ou rangées géométriquement le long d'avenues, parmi les palmiers à longues palmes.

Plus loin, Èze, sur un rocher isolé, qui se dressait à pic, flanquée de vieilles maisons, en grappes, avec son église toute blanche, dont la flèche élancée trouait l'azur impeccable du ciel.

Ensuite toute la côte, admirable et unique, jusqu'à San-Remo et Bordighéra, par-dessus la Tête du Chien dominant Monaco, et qui cache Menton.

À droite, ils avaient Nice et la baie des Anges et la plage jusqu'à Antibes-la-Jolie, avec, en avant, les îles Marguerite, et derrière eux, comme horizon, la sereine majesté de l'Estérel.

Autour de la villa, un parc miniature où s'étagaient des palmiers rares.

Il y en avait comme de longs bambous à panaches, bagués d'or vert, d'autres emmaillotés de chanvres, plus petits, étalaient leurs huit branches, en éventail, puis encore d'autres, trapus, semblaient sortir de cache-pots d'écorce.

Dans leur stipe, enroulés en spirales, des caryota se mettaient des papillotes, en queue de cerf-volant.

D'autres, dans leur écorce rugueuse, avaient leur cime piquée de longues palmes, comme des épingles ou des plumes de chef indien.

Il y avait aussi des strelitzia dont les larges feuilles se tailladaient, sortant en fuseau de leur stipe jauni.

Mais un des palmiers était étrange, avec, à la naissance du sol, des racines pendantes, comme des grappes de phallus.

Puis, plus nombreux et courts, dans l'enchevêtrement de leur éventail de harem, les chamérops vulgaires, qui formaient des allées.

Et le vent qui passait au travers des palmes faisait un bruissement léger et continu comme une pluie.

Flore lointaine des Antilles, de Malacca, du Cap ou d'Australie, qui ne se sentait point étrangère sous la divinité de cet azur.

La brise, la mer, la terre étaient si embaumées et si douces, dans l'heureuse harmonie de leur conception, que Gabriel se prit à travailler une symphonie très large où il y avait de l'amour, des parfums et des vagues.

CHAPITRE VII

Un jour qu'il pleuvait...

Il pleuvait sur la mer immense, et Gabriel, balancé dans son « rocking-chair », regardait au travers de la véranda, les vitres qui pleuraient doucement, et plus loin, là-bas, les barques, comme des goélands effarouchés, qui rentraient, à l'abri du port, dans la petite-darse.

Il lisait *Monsieur de Phocas* de ce Lorrain qui montra si bien les travers, les vices et les tares du cosmopolisme envahisseur ; mais le livre, à reliure fine, avait glissé de ses doigts et il était resté, les feuillets larges ouverts, sur le tapis aux arabesques multiples.

En ce jour maussade, Gabriel avait la nostalgie du soleil ; et les mirages exquis que faisait miroiter le délicat conteur devant ses yeux, n'avaient fait qu'augmenter la désespérance de son regret.

Il rêvait d'un Orient lointain, des sveltes minarets et des mosquées dodues, aux émaux qui étincellent.

Il laissait aller son âme à la mélancolie.

Il avait des nonchalances soudaines dans la quiétude et l'égoïsme de son amour.

Dans les abstractions continuelles de son esprit, il ne voyait plus qu'un être unique, qui se dressait, grandiose, dans la puissance de sa beauté : sa femme, sa Maud bien-aimée.

Son art, il l'avait asservi aux caprices de sa maîtresse, aux désirs incessants de sa volonté.

Lorsqu'il jouait encore ce n'était plus animé d'une étincelle divine, ni transporté dans le hors-là des célestes musiques, mais seulement heureux si

Maud lui disait : « C'est bien, » dans les caresses attendues en récompense du plaisir satisfait.

La femme qu'il avait espérée comme la flamme sacrée qui devait ranimer les superbes triomphes, cette femme, cette Muse s'était glissée en ennemie dans son âme hospitalière.

Et la guerre avait éclaté sourdement, de puissance à puissance, mais avec des armes inégales, pour la conquête de ce cœur qui ne pouvait être à deux.

La Femme terrassait l'Art par l'étreinte de ses voluptés sans nombre.

Si, pareil aux phœnix fabuleux, l'art essayait de renaître sous les cendres du foyer, une caresse plus sensuelle l'annihilait à tout jamais.

Gabriel assistait — sans voir et sans savoir — au tournoi où se disputaient, âprement, les lambeaux de sa chair mutilée.

Une tempête morale déferlait en lui, furieuse, et au travers de ses paupières mi-fermées, il voyait grandir la colère des flots qui faisaient fuir, plus rapides, les fragiles esquifs des pêcheurs attardés.

Un sautillement d'oiseau lui fit deviner Maud qui entraît.

Elle se pencha. Ils se prirent, longtemps, comme toujours, un baiser sur la bouche.

Les idées mauvaises et les mélancolies s'enfuirent à tire-d'aile.

Tout de suite Maud gronda, gentiment maternelle :

— O my dear, c'est fou d'être ici à une heure pareille. Le froid va vous gagner.

Et, entourant son cou de son bras, elle se mit sur ses genoux, poursuivant :

— Oh ! le petit enfant terrible, vous êtes glacé ; rentrez vite, vite, vous faire dorloter par les câlineries de votre Maud aimée, qui vous gâtera beaucoup, beaucoup.

Gabriel la baisa encore.

Puis il sourit, reprenant la gronderie commencée :

— Encore « vous », fit-il, si c'est possible, un vieux ménage comme le nôtre ?

— Pardonnez, darling, nous n'avons pas, nous autres, élevés dans la raideur anglaise, cette affection qui rapproche les âmes sous une même pensée... je ne sais pas, voyez-vous, si je pourrai le dire...

— Voyons, essaye... Comment dis-tu ?

Et Maud rougissante, en petite fille, prononça avec un zézalement léger :

— Je t'aime.

Au dehors le vent sifflait avec rage apportant sa rancœur jalouse jusqu'au pied des portes de la villa, qui lui défendaient l'entrée de l'immobile bonheur de cette paix amoureuse.

Dans le parc, les palmiers secouaient leurs palmes comme une chevelure.

La villa était jolie, luisante, lavée, plus propre avec ses briquettes plus roses.

Il pleuvait sur la mer immense et, à l'horizon, la Tête de Chien s'estompait dans la brume de pluie, semblant vouloir écraser Monaco.

Le soir venait, et le phare de Villefranche, tout au bout du cap Ferrat, jetait une lueur blafarde, comme une lampe d'agonie sur les ondes, sans reflet sous le ciel de cendre.

Il pleuvait sur la mer immense et les vagues énervées de ces tracasseries incessantes, secouaient de fureur leurs flots échevelés.

Et, là-haut, dans la petite villa insoucieuse, Gabriel et Maud, insensibles aux terreurs angoissantes de la nature, ayant toujours de nouvelles choses à se dire, de nouveaux serments à se jurer, continuaient leur causerie d'amour dans la hâte de leurs vingt ans.

CHAPITRE VIII

Nuit de Noël.

C'était veillée de Noël.

Non pas un Noël triste, comme il en est aux pays du Nord, où l'on voit dans les campagnes unies de neige, sous les arbres lourds de flocons, des cadavres d'oiseaux, à qui Dieu oublia de donner la pâture et qui, las de porter des peines trop grandes pour leurs ailes trop frêles, se couchèrent sur le dos et attendirent la mort, le bec encore entr'ouvert, dans l'espérance d'une becquée qui ne vint pas. Et leurs petites pattes, grêles et raidies sont tendues désespérément vers le ciel.

Non pas un Noël grelottant de Paris, où sous le ruissellement des lumières les vitrines étalent des choses chères pour la convoitise des miséreux aux yeux pleurant de faim.

Non, c'était un Noël resplendissant et calme, tout pareil à celui qui rendit immortel un bourg ignoré de Palestine.

Comme jadis dans l'humble étable, l'haleine radoucie et mutuelle de l'âne et du bœuf ranima dans ses langes immaculés le Verbe qui s'était fait Chair, un vent tiède soufflait pour des poitrines fragiles et des membres douillets, sous un ciel qui souriait avec des clignotements d'étoiles.

Dans la chambre frileusement close, où pétillait un feu clair, Maud et Gabriel se réjouissaient de fêter le Bonhomme Noël.

Gabriel goûtait son bonheur avec égoïsme, sa maîtresse l'avait enveloppé de sa présence captivante et de mille futilités féminines : bouquets de fleurs, bibelots, boutons de roses ou violettes de Nice.

Son caquetage incessant semblait bruire à ses oreilles et sa voix vibrait avec de sonores clartés, comme le grelot d'argent d'une fontaine invisible,

qui tintille en frôlant les galets chauves et les graviers épars sur le velouté des mousses.

Sa prévenance maternelle était toujours attentive.

— C'est Noël, disait-elle, et si darling le veut, nous ferons ce soir une fête.

— Je veux bien, moi, répondit Gabriel avec un baiser.

Mais Maud se détachant de son étreinte fit surgir, d'un coin dissimulé, un petit panier, puis un autre et un autre encore.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il, les yeux grands ouverts de surprise.

— Ce sont des gâteries, pour mon bien-aimé ; n'est-ce pas que tu vas dire un merci bien affectueux à la Maud chérie ?

Elle s'était habituée au tutoiement, et c'était délicieux de l'entendre dire :

— Veux-tu, dis ?

Et ils se prenaient, jamais las, encore et toujours, des baisers ardents.

Leur babil continuait avec ces enfantillages qui sont les meilleures promesses d'amour, pour deux cœurs sincères qui se donnent.

Ah ! les soucis viennent toujours trop tôt.

Preste, comme une fée de conte bleu, Maud avait dressé sur la table les gâteaux et les pâtés de viandes froides, flanqués d'un bataillon de bouteilles de champagne casquées d'or, et, mutine, elle dit :

— Oh ! je ne mets qu'un verre et qu'un couvert, c'est bien suffisant pour deux amours.

— Bien sûr, confirma Gabriel.

Ils allaient se mettre à table, c'est-à-dire Maud croquant des biscuits sur les genoux de son amant, quand, se souvenant soudain :

— Ah ! mais, j'y songe, Noël ne peut venir et passer qu'en musique. Oh ! darling, viens à ton piano.

— Que veux-tu que je te joue ?

— Ce que tu voudras, mets ton âme devant les yeux, et laisse aller tes doigts agiles, tu diras son rêve et son amour aussi, et ce sera suprêmement beau. Vois-tu, il me semble que j'ai des cloches dans le cœur, moi.

Tiens, je me souviens d'un soir de jalousie, alors que je n'étais rien pour toi, dans l'ombre qui tombait, tu jouais un *Nocturne* et je te devinais ainsi, comme tu l'es à présent, penché sur ton piano, transfiguré d'une extatique admiration.

Je maudissais tes persiennes closes, qui avec le secret de ta chambre gardaient tes tendresses.

J'étais jalouse, mais depuis, elle fut si jolie notre chambrette, que ma rancune s'est évanouie devant tout le bonheur qu'elle m'a donné.

Qu'importe, ce soir-là, j'étais colère de ne t'avoir pas, pour te crier, en mon délire, toutes les folies conçues dans ma pénible déception.

Vois-tu, c'est si méchant une femme qui aime !

Va, enivre-moi à nouveau de ces valse mortelles où j'ai tourbillonné ; comme le fol papillon ébloui d'éclatantes lumières, j'ai brûlé mes ailes éployées aux feux de tes amours.

Oh ! je ne le regrette pas, puisque je puis encore t'entendre, le voir, et te dire après :

Tu es ma vie, et je t'aime.

— M'amour jolie, interrompit Gabriel, avec des caresses aux lèvres.

Elle lui rendit son baiser.

— Rejoue-moi ce *Nocturne*, où Chopin a mis sa maladive souffrance et montre dans ses replis profonds la plus angoissante terreur cachée qu'un artiste ait vécue dans les horreurs d'une tristesse d'amour. Joue, darling.

— Oui, je jouerai, et le spectre de George Sand qui s'évoque flottera entre nous, ombre indécise, chargé de remords, et l'échine ployée sous le juste châtiment des larmes répandues et des chagrins causés. Ce fut un calvaire misérable. Que de douleurs réelles montèrent, déchirées d'angoisses et de désillusions, aux étapes où se prodiguaient ses passagères amours !

Mais aussi quelle profondeur de sentiment, quelle largesse de style, dans ces harmonies !

Écoute.

Il joua. Ensuite, Maud voulut chanter.

Désirant maintenant des musiques sacrées, elle chercha un *Noël* qu'elle savait :

Trois anges sont venus ce soir
M'apporter de bien belles choses.

Femme, elle comprenait cette musique de femme et son âme passait aux tendresses de la chanson.

Et ce fut dans un cri d'amour qu'elle termina :

Noël, Noël !
Retournez au Ciel,
Mes bons anges, à l'instant même ;
Dans le ciel bleu,
Demandez à Dieu
Le bonheur pour celui que j'aime.

Énervés, ils cueillaient baisers sur baisers.

Dans le fauteuil aux larges bras, Gabriel disait des folies dans le cou de son amante qui se pâmait.

Grisée, défaillante, il la transporta sur le lit et la déshabilla d'un geste adroit, comme une mère son enfant.

Puis il se glissa près d'elle.

Avec une petite moue désespérée, Maud alors se souleva :

— Ô mon Dieu ! et notre réveillon ?

— Bah ! fit Gabriel en soufflant la lampe curieuse, nous le mangerons... demain...

.

Dans la pénombre le feu tourmentait ses dernières flammes en d'agonisantes lueurs, montrant encore la pâleur de la nappe et les reflets cuivrés des bouteilles vaguement casquées d'or...

Au loin, claire, s'égrenait la clameur des cloches, annonçant aux fidèles qu'un Sauveur était né... et Maud et Gabriel, dans une même chair, célébraient l'hosannah de la Résurrection.

CHAPITRE IX

Ce que devenait Perdigal.

Paris, 14 mai.

Gloire aux amants dans les cieux,
Et paix sur la terre aux femmes de bonne volonté.
(*Évangile selon saint Perdigal.*)

Monsieur mon Cousin,

Vous mériteriez des châtiments renouvelés des Chinois, des Cafres ou des Caraïbes pour votre conduite, que je n'hésite pas un seul instant à qualifier d'odieuse.

Mais comme les beaux yeux d'une personne à moi connue pleureraient, et qu'il ne faut jamais faire pleurer les femmes (évangile selon le saint plus haut cité), j'esquisse de grands gestes épiscopaux et je t'adresse des absolutions, peu méritées, mais nombreuses.

Ceci dit, soyons en liesse, car, sans faire parcourir les rues de la ville par des hérauts chamarrés, sonnant des trompes aigres, c'est aujourd'hui jour de largesse.

Montjoie et chemise de nuit !

Panem et circences = du pain et des cerceaux !

Esbaudis-toi, noble cousin, à la manière rabelaisienne, mais après, qu'une respectabilité réciproque t'envahisse, en t'apprêtant à recevoir un choc terrible.

Y es-tu ? Un, deux, trois.

Lâchez tout.

Je suis amoureux.

V'lan, le choc est produit. Voyez tuile !

Voui, mon cher, je suis amoureux, d'une belle...

Maintenant que te voilà revenu de tes stupéfactions successives, considère que tu es Cinna et que je suis Auguste :

Et daigne me prêter une oreille attentive !

Les deux si tu veux, il n'y a pas d'inconvénient.

Voilà :

En ce temps-là Jésus..., non, je veux dire Perdigal, ton ami, ton cousin Perdigal, était désolé, mais là désolé comme une pucellette que l'on vient de plaquer ; suprême loufoquerie, il se sentait l'âme poétique !

Il languissait comme une demoiselle de roman qui attend le chevalier de ses rêves.

Pauvre Perdigal, pécaïre, il s'étiolait telle une pâquerette des champs, et sa pipe n'avait même plus de consolation pour lui.

Alors en ces températures un tantinet encore frileuses, — on n'est pas des princes pour aller sur la Côte d'azur, nous — sale bourgeois ! — il résolut, ce brave ami, de concilier la froideur de ses draps avec la chaleur de son âme (ô chaleur !) afin d'obtenir de tièdes et justes accommodements.

Or donc, à peu près vers la même époque, dans un Biard où les midinettes vont siroter un café à deux sous, j'ai rencontré une blonde enfant aux yeux de lotus.

Et comme elle était « petite main » rue Saint-Lazare, je lui mis la mienne... mettons sur le cœur, afin de ressusciter des amours défuntes.

Mais ladite « petite main » m'envoya un soufflet (oh ! presque une caresse, tu sais), simple échange de sympathie. Ce bienheureux soufflet fut notre bonheur — à quoi tient-il décidément, hein ? — Il y avait eu insulte publique, nous nous sommes donc rencontrés sur un terrain neutre : voyez matelas, et nos deux bras ont été échangés avec résultat. Inutile de te dire qu'il y a eu réconciliation, les adversaires se sont serrés... les mains sur le même terrain d'entente.

Je me résume : je suis amoureux depuis huit jours, déjà, et comme je connais les agréments de ce vice, je te pardonne de ne pas avoir donné de tes nouvelles depuis des temps immémoriaux.

Mais ceci n'est qu'une parenthèse, le temps de bourrer une bonne pipe, je suis à toi, je reprends ma lettre et mon histoire.

Depuis huit jours, oui, mon cher, mais voici qu'hier, l'ère dite des complications arriva.

Ma nouvelle conquête s'est chamaillée avec Mourrette.

Après s'être traitées, réciproquement, d'oiseaux migrants et autres épithètes empruntées à l'ornithologie galante, les deux femmes en vinrent aux arguments frappeurs.

Mon cher, tu aurais payé les places, c'était délicieux. Elles se sont griffées, mordues, déchignonnées, pendant dix-sept minutes (j'ai chronométré), c'était un rêve — jusqu'à ce que Oustalet, mettant en principe les préceptes du Coran : « Ne touchez jamais une femme, pas même avec une fleur... prenez une trique, » — les ait séparées avec une coquette cravache de cuir souple.

Ouvrons une nouvelle parenthèse, pour ta gouverne :

Notre-Dame-des-Voluptés-sans-nombre — a été refusée par le jury ! Si ce n'est pas dégoûtant ! Ils n'y ont rien compris, les cochons !

Depuis, Oustalet est devenu morose, sombre, irritable, furieux à tout bout de champ.

C'est un véritable hérisson, on ne sait plus par quel bout le prendre. La pauvre Mourrette en voit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Avec cela une misère, ah ! mes aïeux ! quelle dèche ! Et de plus, fier comme Artaban, il ne veut rien accepter des copains.

De plus, il s'adonne avec Jeune Plèbe, à qui son vice quotidien ne suffit plus, à des absorptions de liquides bizarres et confitures étranges d'opium ou de haki, hachi (je ne sais plus, enfin un mot que l'on prononce en éternuant), et lesdites absorptions les plongent tous deux dans des abrutissements aussi profonds que malsains.

Je ne sais vraiment comme cela finira pour eux, ils se crèvent, comme des imbéciles.

L'autre jour, je les ai trouvés tous deux, saouls comme des ânes, avec des marteaux ils démolissaient Notre-Dame-des-Voluptés, en chantant :

Il est né, le divin enfant...

Mais revenons à nos moutons.

Donc, je te disais et répétais que j'étais éperdument amoureux, mais je crois que cela va passer.

Pendant que j'ouvrais et fermais ma dernière parenthèse, la « petite main » en question qui touche à tout, vient de briser le portrait de la respectable tante Camboulive, lequel était sur la cheminée.

Je lui en fais en ce moment l'observation.

Elle me répond en qualifiant l'honorable vieille fille de « sale gueule » !

Décidément je la foutrai à la porte demain.

Cette garce a mis toute ma littérature en déroute, aussi je m'empresse de te tendre, à toi, les deux mains et à ma belle cousine, les deux joues.

Que vos amours reposent en paix !

Je vous salue, en Perdigal, *pater noster*, les jambes en l'air, *alleluia*, la tête en bas, *Amen !!!*

Votre affectionné,

PERDIGAL.

QUATRIÈME PARTIE

LE CŒUR SAIGNE ET SOUFFRE

CHAPITRE PREMIER

Peintures d'art.

Tandis que les deux amants faisaient l'école buissonnière en Italie, terre classique des amours, Perdigal, aux claires journées du printemps, s'était installé dans la villa, toute blanche et rose.

Il était venu « pour travailler », du moins c'est ce qu'il avait déclaré à son cousin. À cet effet, il avait transporté avec lui tout un attirail de peinture, presque de quoi monter une académie.

Mais les boîtes restèrent obstinément fermées et les chevalets veufs de toiles, lesquelles, contre le mur, cachaient leur face virginale.

Le dos dans un fauteuil capitonné de nombreux coussins, ses jambes courtes sur la table, il restait des journées entières à fumer son éternelle pipe, sans songer à rien, voyant du ciel et de la mer, à travers des fumées bleuâtres.

Et, pour donner à soi-même une excuse à sa paresse, il disait : « Je cherche des idées. »

Il appelait ce nouveau genre d'existence : « Faire le lézard. »

Mais « faire le lézard » est bien, c'est bon un jour, dix jours, trois semaines, mais on finit par se lasser même des meilleures choses.

Il s'aperçut qu'il prenait du ventre et qu'il s'ennuyait. Pour varier les exercices il se mit alors à « peindre des petites femmes ».

Et tant et si bien il s'adonna à ce genre de sport que lorsque Gabriel revint, il trouva les murs de la villa porteurs d'ébauches bizarres, pour la glorification des jeux de l'amour et du hasard, avec des sujets empruntés aux plus belles pages des mœurs antiques de Lesbos ou de Cythère.

Ceci n'était rien. Perdigal ayant épuisé ses munitions de toile avait peint les murs et les portes.

La porte d'entrée avait été l'objet particulier de ses soins. Il l'avait décorée d'une superbe femme, qui se tortillait en des danses plutôt orientales, vêtue d'une seule paire de castagnettes.

Il avait peint tout et partout, jusqu'aux touches de piano, qu'il avait agrémentées d'une longue envolée de petits canards, éployant leurs ailes lustrées.

Comme Gabriel se fâchait tout rouge et le traitait de « cochon », il lui répondit :

— Tu n'entends rien aux choses de l'Art !

Toutefois il demanda grâce pour sa danseuse qu'il déclarait être un morceau magnifique.

— Regarde ce ventre, si c'est tapé, hein ? proclamait-il.

Gabriel ne voulait rien savoir, mais comme le peintre navré insistait, il finit par lui dire :

— Habille-la, au moins.

Perdigal se mit à l'œuvre sur-le-champ.

Il lui mit des pendants d'oreilles et des babouches rouges, brodées d'or.

Mais son cousin trouva que ce n'était point suffisant pour sauvegarder sa pudeur et il menaça de faire enlever le panneau de la porte.

Et Perdigal alors se résigna à l'envelopper de gazes et de mousselines légères, tout en ménageant le plus possible les transparences.

Lorsqu'il eut terminé, il eut un soupir de regret :

— C'est dommage, fit-il, elle avait un si joli ventre !

Il resta encore quelque temps avec eux, apportant cette gaieté, cette exubérance communicatives qui étaient la base de son caractère, si bien que l'heure venue de rejoindre Paris, lorsqu'il partit, il sembla aux deux amants qu'une joie leur était ravie et, l'hiver venu, dans leur affection amoureuse, moins violente, il parut y avoir un apaisement.

CHAPITRE II

Un caractère.

Oui, ce fut un apaisement délicieux : après la volupté endormie, l'amour sage, sage d'une sagesse étrange qui faisait entrevoir des passions plus furieuses, peut-être.

Après s'être pris dans une étreinte furibonde, ils avaient tendu leurs lèvres goulues à tous les plaisirs et, d'un seul trait, ils avaient épuisé l'amphore.

Toutefois, ils étaient encore insatisfaits, l'âme seule sommeillait dans un recueillement.

Devaient-ils se quitter désormais, ou se bercer d'une illusion qui ferait croire à leur chaste amitié ?

Non pas. Ils préférèrent demander de nouvelles sensations à leur chair et, comme s'ils eussent eu peur que l'amour ne partît, pour se l'attacher ils eurent recours aux caresses feintes.

Sentant leur cœur chavirer, dans la peur du naufrage, ils crièrent : « Secours ! » Et la Volupté leur tendit ses mamelles.

Dès lors, ce furent des tendresses dont ils prirent le goût malgré les lassitudes qui viennent après !

C'est vers cette époque qu'un douloureux hasard les mit en présence de Pierre Oustalet, le sculpteur.

Eux qui l'avaient connu plein de vigueur et d'espérance, dans l'enivrement des succès présumés, avaient eu peine à reconnaître leur ami, en cet être hâve, miné de tuberculose et de vice, dont les yeux seuls, brillants de fièvre, semblaient vivre, loque humaine où la raison chancelante ne tenait qu'à un fil.

Ils le rencontrèrent à Beaulieu.

— Je vous cherchais ; Perdigal m'avait bien dit que c'était par ici, il m'avait même, je crois, donné une adresse, mais je ne sais plus... je ne me rappelle pas.

— Il y a tant de choses, du reste, dont je ne me souviens pas, ajouta-t-il en passant douloureusement sa main sur son front.

Gabriel et Maud, pris de pitié, le recueillirent et la villa fut hantée comme d'un souvenir disparu, d'une âme qui aurait eu de tragiques désespoirs.

— Je suis venu ici, expliquait-il ensuite, afin de respirer un air pur. Oh ! mes chers amis, que c'est bon le soleil !

Et ses yeux, dont Maud avait toujours eu la crainte, ses yeux avaient des flammes dévorantes.

Oustalet devait avoir une trentaine d'années, son visage osseux était sabré de rides, indices d'une précoce souffrance.

Ses mâchoires puissantes annonçaient de terribles appétits pour des sensualités naturellement bestiales, auxquelles le milieu artistique et littéraire, dans lequel il avait vécu, avait donné des goûts de Beauté et d'idéal.

Il était de ceux que l'on aime ou que l'on hait sans milieu.

N'admettant ni dans l'art, ni dans le monde la médiocrité, il avait gardé dans sa détresse un orgueil incommensurable qui essayait, après l'abattement, de se dresser quand même contre le destin qui l'avait terrassé.

Cet orgueil seul le soutenait et il disait encore, malgré tout, que « blesser sa fierté c'était presque le crever ».

Et dans son front bombé, où se lisaient des colères amassées, on voyait défiler les rancunes d'une race et toute une génération de paysans têtus.

Plein de confiance il avait placé son Art dans les merveilles les plus grandioses, au fond des paradis défendus, où, téméraire mortel et nouveau Prométhée, il s'était glissé pour dérober le feu du ciel, l'étincelle, l'âme, la vie, qui devaient animer les argiles, pour la gloire de son génie.

Mais son audace avait été punie avec de sévères rigueurs. Il avait roulé avec les légions endiablées dans les gouffres entr'ouverts et, lorsqu'il

voulut escalader les monts infranchissables, il se meurtrit la chair sur les rochers et, quand dans un immense effort il se souleva sur les sommets atteints, il trouva le Kérub flamboyant qui gardait l'énigme des Édens interdits.

Il s'était heurté aux conventions du monde.

Il leur contait les tristesses de sa vie misérable.

— Ah ! cette putain de vie, disait-il, elle est dure à gagner !

D'ailleurs, pouvons-nous, nous, les miséreux, les besogneux de l'art, faire une œuvre pure ?

Nous qui avons le souci de notre pain quotidien il nous faut faire les enfants avant terme, pour quelque argent, et vous ne voulez pas, ensuite, qu'ils soient mal foutus, estropiés, rachitiques !

Quelquefois il avait des résignations :

— Ils m'ont fichu par terre ; parbleu, je n'étais pas de force, je n'étais pas assez riche, alors ils m'ont balayé. C'est ça la vie, le maigre est bouffé par le gras, le petit par le grand, et toujours ce sera kif-kif.

Mais il avait aussi des révoltes :

— Ah ! mais, je ne suis pas claqué encore, reprenait-il avec des colères, votre vieil ami a la peau dure.

C'est pourquoi la Destinée s'est amusée à en jouer du tambour, mais elle peut la battre longtemps encore, la bougresse, c'est une bonne peau de cochon bien tannée.

La vieille carcasse est encore solide !

Et son poing sec frappait sa poitrine, qui sonnait creux et se soulevait avec une toux déchirante.

Il leur disait l'hiver et les angoisses terribles de la faim, les courses éternelles par la Ville-du-Diable, c'est ainsi qu'il appelait Paris.

Sa jeunesse et sa santé s'étaient usées dans l'insomnie des nuits passées en un labeur de tous les instants ; et malgré ce toujours au bout c'était la chute des espérances déçues.

Les avenues largement illuminées finissaient en cul-de-sac sombre où l'échec émoussait, peu à peu, son immense trésor de volonté.

Un soir Gabriel voulut lui parler de Notre-Dame-des-Voluptés, alors sa rancœur éclata formidable.

— Ah ! oui, du propre le spasme, la volupté, les femmes ; des cochonneries. Vous y avez cru, vous, à ça, moi j'y ai laissé mon âme.

Par phrases hachées, à l'emporte-pièce, il crachait son fiel :

— J'ai avorté, c'était trop grand, trop beau pour eux surtout, trop hardi aussi, quel rêve ! Je voulais une école à moi, ouvrir une route nouvelle. Et Mourrette aussi, une saleté, elle est venue, elle est partie ; qu'elle soit au diable...

Et sous son ricanement on devinait des larmes. On sentait un cœur ravagé.

— Ah ! les agonies de Paris sont épouvantables, poursuivait-il, il vaut mieux mourir sous le soleil latin, c'est plus chic, on crève plus à l'aise ; là-bas, on étouffe, c'est l'océan qui roule ses houles de passions mauvaises. Vous êtes mal enraciné, une lame plus forte vous emporte.

Vous sombrez avec votre génie, personne n'y prend garde, c'est la bataille, et, en soldat de la vie, on tombe obscurément, dans le tas, sans savoir ; on vous piétine sans pitié, frères, amis ou inconnus, aveuglés qu'ils sont par la folie du but qu'ils croient atteint.

Ah ! oui. Se baisser, vous ramasser, vous consoler, des blagues, on n'a pas le temps. Et puis, un de moins ça fait de la place pour les autres...

— Mais vous aimiez Mourrette, vous aviez sa tendresse, essayait Maud, vainement consolatrice.

— Ah ! Mourrette, Mourrette, répétait le sculpteur, des caresses, des baisers qui traînent partout, puis, les femmes, toutes des garces ! De la chair à jouir, pas plus, faut pas demander davantage.

Ah ! Mourrette, Mourrette, disait-il encore, avec des quintes de toux qui le secouaient avec des hoquets et des dégoûts.

Cette désespérance terrifiait Gabriel et Maud dans leurs quiétudes.

Ils ouvraient des yeux très grands, dans l'ignorance de ces douleurs et de ces combats.

Ils contemplaient ce cœur, comme un champ de ruines, et restaient stupéfaits, après ces récits qui finissaient toujours ainsi :

— La salope m’a tout pris !

Sans qu’on sût jamais s’il parlait de la femme ou de la ville.

CHAPITRE III

L'équivoque désir.

Dans sa sauvagerie, le sculpteur s'était enfermé dans une large pièce du rez-de-chaussée de la villa. Là, il vivait des heures de souvenir ou d'assoupissement.

Il subissait aussi l'attraction de la mer dont le rythme énervant lui semblait un appel.

Les premiers temps, il se mêlait fort peu aux propos futiles des amants, comprenant que sa rancœur du monde et l'anarchie de ses sentiments faisaient tache, dans la franchise des illusions de leur jeunesse.

L'air pur, la vie calme avaient renouvelé ses forces qui semblaient vouloir disparaître, et dans le besoin d'action qu'éprouvait son cerveau, sa nature se réveillait comme d'un long hébètement.

Il se reprit à rêver, comme aux jours d'autrefois, avec de puériles espérances.

C'était surtout la présence de Maud qui évoquait en lui des formules neuves.

Ses yeux d'artiste habitués aux nus la déshabillaient d'un regard.

Aux échancrures du corsage il devinait le galbe et la coupe des seins, il suivait la ligne des reins sous les replis savants des jupes.

Il devinait en elle tant de choses exquises et cachées ! Il les étalait, dans sa concupiscence, mettant à jour les coins les plus secrets avec l'audace et la brutalité d'un viol.

Une envie de la posséder, de la prendre, de sentir sa chair chaude sous ses mains, grandissait en lui, follement.

Il ne l'eût point voulue douce et consentante, non, il la voulait se débattant, la meurtrissant, la déchirant, affolée et pantelante sous le rôle de son désir.

Et Maud sentait, perpétuellement, la blessure de ce regard de fauve fouiller sa chair, elle en subissait l'hypnotisme et la magie. Elle avait peur.

Des rosées pudiques envahissaient ses joues et son corps avait des frissons involontaires.

Ces terreurs jetaient la pauvre amante, craintive et troublée, dans les bras de Gabriel, mais elle n'osait pas en avouer les causes.

Oustalet passait, à présent, ses journées avec eux, dans leur intimité qu'il déflorait de mauvaises pensées.

Il ne voyait en elle qu'obscénité et vice, et ses mouvements et ses gestes il les interprétait avec d'équivoques sensualités.

Sa démarche, ses cuisses dessinées sous le collant des robes, sa gorge nue, les frisons sur la nuque dorée, sa bouche — surtout ses lèvres — lui donnaient un infâme désir.

Une fois même qu'il la vit se pencher, une envie irrésistible le prit de fourrer sa main, avec un geste ignoble, sous la lingerie soulevée, afin de prendre, goulûment, des jouissances défendues.

D'instinct, elle se retourna, devant qu'il l'eût frôlée. Elle le vit si proche d'elle que, toute pâlie, elle se mit à trembler.

Mais son énergie naturelle la ressaisit ; elle dégrafa lentement le haut de son corsage, la chemise parut, éblouissante avec une tache de chair ; alors, du creux des seins, au milieu d'un nid de dentelles et de broderies, elle prit un coquet revolver à crosse d'ivoire, un vrai joujou incrusté d'or.

— Voyez-vous, dit-elle simplement, sans élever la voix, avec cela on abat les méchantes bêtes. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Alors d'un même geste, elle remit le joujou dans sa cachette parfumée, puis, froidement :

— Voulez-vous rattacher mon col, je vous prie ?

Le sculpteur, les doigts tremblants, remit les agrafes une à une.

La dernière s'accrochait.

Maud sentit le souffle chaud de l'homme frôler sa nuque.

— Je vous remercie, très cher, fit-elle.

Elle avait maté la bête.

Après le dîner, le même soir, alors qu'ils prenaient du thé dans le petit salon tendu d'étoffes claires, Maud fut plus voluptueuse, plus caressante, plus désirable que jamais.

Elle eut pour son amant d'orgueilleuses tendresses, et dans leur causerie elle butinait la lèvre fleurie de Gabriel.

Elle se sentait triomphatrice et souveraine, elle vibrait plus fort, heureuse au fond d'avoir été désirée ardemment, jusqu'au crime.

Dans ce terrible jeu, elle avait des regards furtifs vers Oustalet, mais celui-ci, impassible dans son immobilité, le dos appuyé au marbre de la cheminée, les mains aux poches, fumait la pipe.

Ses yeux, comme morts — sans mépris et sans haine — les regardaient, avec un léger sourire de pitié, entre deux bouffées de tabac qui se perdaient, au plafond, en spirales.

CHAPITRE IV

Avril.

L'hiver s'acheva dans une fête.

Les bourgeons crevaient sous la montée des sèves.

La vie débordait. Les semences allaient éclore. La terre s'affolait de ces concupiscences et, sous le soleil, la mer étalait ses houles satisfaites, comme le ventre nu d'une fille impudique qui, assouvie, tressaille encore par moments.

C'étaient des soirs de clair de lune dans la partie la plus belle du monde, où la mélancolie n'éployait pas ses voiles funestes, comme là-bas, aux jardins lourds et classiques d'une Allemagne attristée.

L'âme de Werther y flottera, toujours indécise, fantôme mutilé qui ne sut pas cueillir les baisers égrenés sur des lèvres trop chastes et qui mourut d'amour insatisfait.

Ces soirs-là, Pierre Oustalet s'enfiévrant, et il apportait dans ses causeries, comme dans toutes choses, la violence de son geste et de son verbe.

Lui, qui avait été vaincu, prêchait le triomphe de la gloire, par la force. Il devenait lyrique.

— Soyons forts, disait-il, les Werther, les Chatterton ne surent pas aimer, ils furent faibles, et les faibles chevaucheront toujours des chimères, mais lorsque la fatalité brisera leurs ailes, ils seront entraînés à la dérive de leur désillusion.

Luttons, nous autres, contre l'impétuosité des courants et avec Faust vidons la coupe ensorcelée qui donnera l'éternelle jeunesse et l'éternel amour.

Il faut que Charlotte connaisse l'amour de Marguerite, qu'elle vibre sous les étreintes de l'amant, au lieu de partager la couche nuptiale refroidie par les tendresses indifférentes du mari exécré.

Il prenait Gabriel à témoin.

— N'est-ce pas, ce seront de divines amantes, nous les amènerons toutes à leur perte, les tenaillant de volupté, et nous disparaîtrons ensemble, s'il le faut, dans l'abîme, pour nous retrouver endormis dans le sein accueillant des nuits de Walpurgis.

C'est une damnation superbe que la damnation de la chair !

Malheur à l'ingratitude de ceux qui dans la vie méconnaissent le printemps, symbole d'amour !

C'est de l'amour que nous naquîmes, dans un spasme, il nous faut vivre pour lui et par lui.

Avec de grands gestes qui semblaient faire surgir des ombres, il continuait, éloquent, dans la nuit, très douce :

— Écoutez dans l'ombre cette germination qui monte, ce travail qui s'accomplit.

Tout cela aime. Tout cela vit et grouille...

Eh bien ! puisque les chênes séculaires et les oliviers pacifiques enfoncent, tour à tour, leurs racines, comme des phallus érotiques, dans les flancs nourriciers de la terre, afin d'y puiser de nouvelles vigueurs ; puisque de grêles arbustes, rangés un à un le long des avenues, étirent leurs frêles branchages pour se donner le baiser de leur première feuille ; puisque les blés orgueilleux et les avoines folles, et les seigles et les froments, inclinent leurs nuques souples, frôlées par l'haleine du vent qui passe au travers des épis, puisque l'amour est dans les nids sous l'aile des mésanges, dans les champs avec les grillons cachés, dans les bois avec les chevreuils accouplés ; puisque l'heure est sonnée où la nature est en gésine :

Pourquoi les hommes, ah ! laissons de côté les vieillesses chenues et les eunuques misérables à leur stérilité, l'amour n'est point pour eux, ils ne comprendraient pas, la face amollie et blême, dans la stupidité équivoque de leur sexe châtré ;

Pourquoi les jeunes, les forts, les seuls vraiment hommes — je ne parle qu'à eux — pourquoi n'iraient-ils pas se joindre, cohorte valeureuse aux forces productrices, pour apporter à Dieu leur obole d'amour ?

Qu'elle soit féconde ou pas, leur caresse, qu'importe ? Aimez, c'est l'essentiel. Il donnera à tous l'absolution finale : il vous sera pardonné si vous avez beaucoup aimé.

Et c'était pour Maud qu'il disait :

— Oui, le Christ l'a promis à celle de Béthanie qui répandait des pleurs et des parfums sur ses pieds de dieu, fatigués par les marches humaines, alors qu'il était au logis de Simon.

Il avait maintenant des gestes d'apôtre :

— N'a-t-il pas dit : « Croissez et multipliez ! » C'est pourquoi à chaque renouveau il passe sur la terre les promesses attendues dans l'incontinence des frimas de décembre, promesses qui donnent un nouvel élan aux floraisons avant-coureuses des splendides étés.

Les brins d'herbes et les hautes futaies subiront la joie des avrils, la brise, l'abeille ou le papillon apporteront le pollen aux calices des fleurs. La brebis connaîtra le bélier vigoureux. Le loup aussi ira trouver la louve en sa tanière, alors pourquoi pas les amants ?

Et Gabriel dit à mi-voix à Maud qui souriait :

— *Pecato di carno, non é un peccato !*

Et il ajouta :

— Pas vrai, chère ?

CHAPITRE V

Sur la grève.

Maud et Gabriel n'avaient pas besoin de préceptes et de paraboles, ils agissaient suivant la poussée de leur âme et de leurs sens.

Dès qu'ils sentirent les premiers effluves du printemps, ils partirent, courant les chemins, foulant les sentiers, et laissant à chacun un peu de leur tendresse et de leurs baisers, comme les moutons des débris de laine accrochés aux ronces des buissons.

Ils emplissaient leur chambre de fleurs des champs, apportées en trophées de leur école buissonnière, et chaque brindille était, pour eux, un souvenir.

D'autres fois, subitement calmes, ils allaient se tenant la main, comme les pasteurs et les bergères, les doigts entrelacés, avec des cachotteries et des chuchotements discrets, comme s'ils eussent eu peur qu'on entendît leurs paroles, leurs paroles d'amour.

Plus d'une fois les promeneurs surprirent au milieu d'une route cette belle fille, à jupe claire, se dressant sur la pointe de ses souliers de Cendrillon, pour embrasser sur la bouche ce grand garçon qui se laissait faire en riant.

Seules les vieilles filles insexuées et dévotes criaient au scandale en levant les bras au ciel.

Un après-midi, poursuivant tous deux leurs pensées, ils descendirent le petit chemin qui dévalait tout droit de la villa à la grève.

Heureux, les vagues clapotant à leurs pieds, ils allèrent longtemps, cherchant une solitude paisible qui abritât leur bonheur.

Ils découvrirent le creux d'un rocher et s'assirent parmi les galets et les coquillages.

Leur fringale avait eu un moment de répit et, déjà, une longue semaine d'abstinence et de continence s'était écoulée, les laissant tout étonnés.

Mais ils comprenaient, ils sentaient très bien qu'ils ne pourraient aller au delà ; aussi n'osaient-ils tourner leur regard l'un vers l'autre dans la peur de trouver, en leurs yeux, une envie mutuelle. Coquette, Maud devinait les désirs de son amant, et faisait tout pour les aviver.

Elle avait dénoué les torsades de sa chevelure dont l'or roux se mêlait à l'or pâle du sable, et, les bras repliés au-dessous de sa tête, elle regardait fixement son bien-aimé.

Toute son âme ardente passait dans les flammes de ce regard, sous les cils clignotants et rabaissés, à cause du soleil oblique, qui déclinait.

Elle était allongée de toute sa grandeur, les jambes doucement écartées, les jupes relevées laissaient voir les broderies chères de ses pantalons de soie blanche attachés de rubans mauves, plus haut une tache de chair trop blonde et comme éblouie de lumière.

Avec la pointe d'une coquille en cornet, Gabriel traçait des signes vagues que la mer effaçait aussitôt.

Dans le dos, Maud lui jetait des petits galets ronds et du sable.

Mais comme il était insensible à ces appels, elle se prit à son propre jeu ; et son désir le voulait, à présent, impérieusement.

Ses pieds trépignaient d'impatience, relevant plus haut la jupe, montrant davantage la blancheur des lingeries, et agrandissant la tache de chair.

Elle se roulait sur le sol, se mordant violemment ses lèvres pour ne point crier. Ses yeux étaient tout petits, imperceptibles, presque clos et ses narines se soulevaient, avides.

La chemisette de crêpe de chine blanc, trop gonflée, était prête à se rompre sous la pression des seins.

D'un geste brusque elle la déchira : les seins surgirent en bataille.

Elle aspira une large bouffée d'air pur, fortement, et sa gorge ondoya d'un roucoulement de colombe.

Toutes raidies, ses mains de poupée crispèrent le sol, ses lèvres avaient un léger tremblement. Entre ses quenottes serrées un désir passa :

— Viens, je te veux.

Gabriel ne répondit pas, il chantonnait :

Nous avons écrit sur le sable...

Alors, elle suffoqua, avec des sanglots dans la voix, suppliante, elle lui disait des choses folles, des prières, et des promesses.

Colère elle arracha les rubans et les broderies, elle éventra les pantalons et ses cuisses palpitantes apparurent avec dans le fond une tache d'or fauve éclatante au soleil.

— Viens, viens, darling, à moi, viens.

Elle pleurait d'amour.

Et comme elle se redressait à demi, les bras tendus, dans une offrande, Gabriel la renversa et s'écroula sur elle.

Elle eut un cri.

En même temps, un appel de bête lubrique éclata au-dessus de leurs têtes, strident et prolongé.

Ils n'y prirent point garde. C'était Pierre qui avait vu.

CHAPITRE VI

Folie.

Il prit sa course à travers champs, écrasant les mottes, les fleurs ou les graviers, qui criaient sous ses pas.

Tel le galop pesant d'un cheval de labour, devenu furieux sous l'aiguillon des guêpes et qui emporte tout, aveuglément, sur son passage.

Il tomba, se releva, puis roula encore sur les cailloux.

Meurtri il reprit sa course, les yeux grands ouverts regardant le vide, et paraissant poursuivre un point, là-bas, loin, qui fuyait devant lui.

Son visage avait la grimace hilare des masques de comédie antique, un ricanement mauvais tordait ses lèvres.

Les haies franchies avaient égratigné ses mains et ses vêtements qui pendaient, en loques lamentables.

Il courut longtemps, suant, sanglant, souillé et maculé de boue. Il était hideux.

Des gamins lui jetaient des pierres, le croyant ivre.

Enfin il atteignit la villa dont il sauta, d'un bond, la clôture.

Toujours courant et secoué de rires, il pénétra dans son logis, dont il barricada l'entrée.

Au milieu de la pièce, il s'arrêta, respira longuement, mais ses forces étaient épuisées, alors il s'écroula.

Ses nerfs se contractèrent horriblement ; les pupilles dilatées les yeux roulaient, dans leurs orbites, injectés de sang. De sa bouche une bave moussue s'échappait et coulait dans sa barbe et sur son cou tuméfié.

Sa face était rouge, violette, noirâtre, ses membres étaient raidis, un râle léger soulevait sa poitrine.

Cela dura quelques minutes, puis la raideur convulsive cessa, et la turgescence violacée de la face fût remplacée par la pâleur de la mort.

Un tremblement général Secoua tout son corps, puis une sorte d'assoupissement survint, envahissant.

Il resta ainsi, comateux, près d'une heure.

Successivement l'usage des sens et la sensibilité lui revinrent, il prononça des mots très vagues, enfin il reprit connaissance, la tête pesante et douloureuse...

Une sorte de folie créatrice le prit, et comme Gabriel lui avait donné, aux premiers jours de sa venue, de la glaise, que son indifférence avait jusqu'alors dédaignée, il se mit à pétrir cette terre qui s'amollissait, peu à peu, sous ses doigts encore tout engourdis.

La puissance du travail, l'amour de son art semblaient sortir d'un long sommeil.

Il se réveillait à seize ans dans les prémices de sa jeunesse. Il avait au cœur des destinées où rien n'apparaissait que les avrils vainqueurs.

Son Languedoc, éternellement jeune, l'ensoleillait de rêve, il travaillait avec joie, sans savoir, laborieux.

Les idées affluaient à son cerveau, enchevêtrées et folles.

Il y avait du soleil, des bruits de mer, des étreintes, et sur tout cela, des voluptés et de l'amour.

Il n'arrivait pas pourtant à classer des souvenirs si proches.

Des nudités s'étaient montrées à lui, dans la bestialité des sentiments, mais c'était lui qui, dans son vice, les avait recherchées.

Il avait vu partir les amants, il les avait suivis, il les avait guettés pour surprendre leur spasme, dans sa dépravation.

Il avait voulu voir tressaillir des chairs voluptueuses et, pour cette femme, il fit siennes les caresses données. Il en eut toute la violence sans en avoir l'apaisement.

Mais à ses yeux d'artiste une seule chose était apparue : un ventre nu de femme, dans toute sa splendeur...

Ses doigts se hâtaient davantage, pétrissant la glaise, il parlait, fiévreux, tout en fouillant la terre grise de son ébauchoir :

— Mais le voilà, le Spasme, disait-il, la voilà la radieuse *Notre-Dame* que j'ai cherchée, je l'ai vue, victorieuse...

Les faits revenaient un à un, minutieux de détails, après la crise, tandis qu'il recouvrait maintenant une charpente bizarre.

Il commença par modeler des formes indécises. Il établissait une ébauche fantastique, lorsqu'il entendit au-dessus de lui le pas de Maud animer la chambre. Il eut dans son groin un reniflement de porc.

Il humait au travers du plancher cette chair de femme satisfaite ; puis, ce fut le pas de Gabriel, ensuite un silence : il devina des caresses qu'ils se prenaient encore.

— Je t'aurai..., je t'aurai, grognait-il, et son poing furieux s'enfonçait dans la masse flasque.

Puis il eut une basse ordure.

— Pierre, fit à ce moment même la voix de Gabriel, Pierre, es-tu là ?

Le sculpteur ne répondit pas, mais comme son ami essayait de tourner le loquet de la porte, Oustalet hurla, formidable :

— N'entre pas, nom de Dieu, je travaille.

CHAPITRE VII

Pressentiments de femme.

— Non, my dear, non, pas aujourd'hui.

Et Maud repoussait d'un geste grave son amant étonné.

— Es-tu mal, chérie ?

— Non, mais je ne sais, ma tête est lourde.

— Aurais-tu fait des rêves méchants ?

— Méchants et mauvais, oui, oui, oui... répétait-elle.

Sa poitrine se soulevait, oppressée d'une frayeur encore confuse, et sous la chemise aux dentelles fines, la pointe des seins soulevée se montrait tout effarée.

— Viens te blottir dans mes bras et tes craintes seront dissipées, dit-il à son amante.

— Non, darling, reprit-elle en se détachant de l'étreinte amoureuse de Gabriel, non, j'ai senti la mort se glisser dans nos bras.

Elle fermait les paupières pour ne plus voir, mais l'image obsédante était si bien gravée dans sa mémoire que les yeux clos elle frissonnait, impulsivement.

— Bah ! c'est un cauchemar qui se dissipera avec les brumes du matin, un peu de soleil sur tout ceci et la gaîté reprendra ses droits méconnus.

Ce disant, il sauta vivement du lit et ouvrit, grande, une des fenêtres.

Un flot de lumière pénétra qui inonda la chambre d'un seul coup. Au travers de l'autre persienne, des milliers de paillettes valsaient, poussière d'or.

Gabriel fut pour l'ouvrir.

— Non, non, pas celle-ci, s'écria Maud, c'est par là qu'Elle est partie.

Comme il souriait, incrédule à son caprice, elle reprit dolente :

— Darling, il ne faut pas sourire à la mort, c'est une amante goulue qui ne rend jamais les baisers qu'on lui donne.

La terreur primitive troublait sa sentimentalité féminine. Elle ramena vivement les draps sur son corps, et ses quenottes peureuses s'entrechoquèrent.

Alors, le musicien appuyant sa tête auprès de celle de son amie, essaya de la distraire de son rêve persistant.

— Mon Gabriel, fit-elle heureuse, tu me défendras, dis ?

Elle redevenait petite fille, et ses mains se crispaient, autour du cou de son amant, où s'enfonçait, sans vouloir, l'étreinte douce de ses ongles rosés.

— Mais oui, ne suis-je pas là, moi qui t'aime, ton amant, ton aimé ?

N'es-tu pas la Vénus que mon âme adore ? Ne suis-je point ton grand prêtre, pour nos cultes d'amour ?

Va, je te préserverai de la souillure des mains non consacrées.

Il trouvait des mots câlins et des phrases affectueuses qui la charmaient :

— Est-ce que l'on touche aux divinités ? disait-il : toi, tu es ma déesse resplendissante, la mort ne viendra point te déflorer, car ta lèvre est fleurie de caresses et le miel des baisers s'y cache.

Voyant tant de tendresse, l'affreuse déchéance, cette goule de mort, fuirait épouvantée, agitant ses bras osseux, les mâchoires ébréchées claquantes d'effroi, du dépit de sa force vaincue.

— M'amour jolie, reprenait-il avec des attouchements discrets, les doigts frôleurs.

Malgré ces paroles, elle ne voulut point se lever — caprice d'enfant gâtée, touchée au fond par ses soins empressés et délicats.

Assis auprès d'elle, il resta tout le jour, l'endormant de promesses.

Elle ne demandait rien mieux que d'être consolée, convaincue. Ils s'amusaient, riant de rien, passant d'une pensée à une autre, avec des effronteries gamines.

— Et cette grande peur ?

— Dissipée, répondit Maud, mais il reste en moi une vague intuition, un pressentiment, que je ne puis malgré tout définir.

Il me semble que mon cœur bat plus vite, et j’entrevois mon âme comme une page nette où nos avenir sont écrits.

— Folle, interrompit l’amant.

— Oui, folle, je le sais, et je n’ose aussi te dire tout ce que je ressens.

C’est une vision précise, non pas un charlatanisme de commande, transmission vulgaire de la pensée d’un autre, non. Mais nous autres, accoutumés à ces crises de spleen, nous concevons mieux, par nos sens vivement émoussés, ces tristesses primitives qui sont comme les annonciatrices de catastrophes prochaines.

— Neurasthénique, va, fit Gabriel, rieur.

— Ris pas, tu sais, cette nuit j’ai eu peur de notre amour. Il m’a semblé que nous avions trop de bonheur dans notre âme, trop de volupté dans notre corps.

Et si ce matin je me suis refusée, c’est qu’il me paraissait n’être pas suffisamment tienne. Ma pensée aurait été lointaine et je n’ai point voulu, car, lorsque je me donne je suis toute à toi, farouche, avide, ivre, dans l’extase de mon désir.

Ne pouvant être entièrement à toi, je me suis refusée : tu me pardonneras, darling ?

Sans répondre, Gabriel regardait sa maîtresse, dont les paupières étaient cerclées de bistre.

Ce regard lui fouillait l’âme, comme un scalpel ; Maud devina sa pensée :

— Tu cherches dans mes yeux, dit-elle, as-tu jamais compris la tendresse passionnée d’un regard qui offre ?

— Si les yeux sont les paroles de l’âme, jeta lentement Gabriel, les tiens sont beaux, j’y vois des amours profondes et des crépuscules alanguis.

Tes yeux sont des sphinges, les vulgaires ne les comprendraient pas, ni les Œdipes ; seul un amant les devinera et leur fera dire les secrets cachés.

Sous cette vision. Gabriel sentit grandir sa passion et toute la poésie de son cœur se dégagea avec les dernières pensées de mysticisme, subsistant malgré la Volupté.

— N'est-ce pas, Maud, que les amants ont seuls des conceptions sublimes ? Et sous le masque paisible des Vierges de Sanzio, nous trouverons toujours la bouche de l'amante.

Les Vierges primitives aussi. Elles sont fardées de vertus, de fausses modesties, et le lys virginal que tiennent leurs mains pâlies, il y a beau temps qu'il fut défloré.

Et dans leurs yeux, puisque ce sont eux qui cachent les caresses, nous verrons des amours assouvis et non l'extase sainte, non pas le spasme irréal des religions, mais la joie féconde,

La Joconde, elle-même, de son sourire chaste nous dira son amour, et les flancs larges ouverts des Vénus de Milo tressailleront aussi sous les regards des colosses antiques.

— Comme tu aimes bien, fit Maud.

— Non, je comprends l'amour seulement et, artiste, je dis que les artistes sont toujours des amants.

Mais je conçois aussi qu'une œuvre soit leur seule maîtresse.

Les poètes aussi sont tels, et Milton et Klopstock, et Camoëns, et Dante, notre Mistral à nous, fils de Provence, tous feront leur poème en un rêve d'amour.

Rabelais, divin aussi, traînera son rire dans son œuvre comme ses héros dans les tavernes suant les truands et les filles, ribaudes grasses, prêtes à toutes les largesses.

Et tous les autres encore dont chaque page contient une profonde tendresse :

Béatrix ou Laure ; plus haut Aspasia, Cléopâtre, Sapho ; dans la Bible, les Saintes filles, et Marie de Magdala ; plus proche Manon et plus près Mimi et Mireille, en un mot toutes les amoureuses, les ardentes et les ingénues, dont les noms sont écrits en lettres d'or sur le Gotha des voluptés.

Maud, soulevée, parmi les coussins, écoutait charmée ; elle dit :

— Et toi, mon amant, que voudrais-tu être ?

Il eut alors des pensées païennes :

— Je voudrais être Sardanapale ou bien Néron, ou aussi Héliogabale.

Ou bien de très antiques Pharaons, qui bâtissaient des temples de granit rose et des villes toutes blanches sous le ciel très bleu.

Je voudrais être tous ceux-là, avec leurs passions et leurs voluptés pour des sensations précieuses.

J'aurais eu des esclaves très belles, et si ton âme avait voulu sacrifier à des pensées folles ou jalouses, nous aurions percé leurs yeux pâles avec de longues aiguilles d'or.

De leurs seins, durs comme la croupe blonde des Sphinxes d'Harmakis, la divinité du Soleil levant, auraient coulé des gouttelettes de sang, une à une, comme des larmes.

Et leur âme serait partie avec Anubis et Thot, vers le royaume de l'Ouest où rayonne Osiris.

Tu n'aurais plus été jalouse.

Et les eunuques de Nubie qui auraient veillé à ta porte pour le caprice de tes désirs, seraient allés quérir les prêtres, aux barbes parfumées, majestueux dans leur robe de lin, finement drapée.

Ils auraient incliné devant toi, l'idole toute nue, leurs têtes graves, cerclées de bandelettes de fils d'or, et, leurs paumes étendues dans un geste onctueux, ils auraient apporté des bénédictions sacerdotales.

Jusqu'à l'aube renouvelée, sur des patènes d'or rouge on aurait brûlé des parfums rares, des parfums doucement aphrodisiaques.

Mais voilà, je ne suis Sardanapale, ni Néron, ni aussi Héliogabale, et les Pharaons, Maud chérie, sommeillent éternels dans leurs pyramides inconnues, ou sous la vitre blême des musées, et nos pensées veuves sont usées.

Et c'est pourquoi, sans espoirs, sans esclaves, sans eunuques et sans grands prêtres, je t'adore simplement avec des timidités de petit garçon.

— Oh ! le grand fou.

Les lèvres de Gabriel couraient sur la nudité de Maud, qui déjà se livrait pour un sacrifice proche.

À cet instant même, au seuil de la maison, un cri éclata, terrible ; désenivrés, les deux amants se soulevèrent avec une exclamation :

— Grand Dieu !

— Oh ! je t'avais bien dit, fit Maud peureuse, dans ses craintes renouvelées.

— Mais non, voyons, rassure-toi, c'est en bas, chez Pierre, ne t'effraye donc pas.

Et Gabriel sortit.

Malgré ses frayeurs, voulant savoir, Maud passa un peignoir de dentelles, elle mit ses pieds menus dans des babouches, et suivit, curieuse, son amant.

Du rez-de-chaussée la porte était toujours close, et tout était dans un profond silence.

Ils contournèrent la pièce, par le jardin.

Alors Gabriel se hissa sur un petit banc de pierre, adossé au mûr, parmi les lierres et les glycines.

Maud silencieuse se glissa près de lui.

Un spectacle effrayant les épouvanta, un cri s'étouffa dans leur gorge.

Ils restèrent sans mouvement, à leur place, stupides, figés, stupéfaits, muets d'horreur.

CHAPITRE VIII

L'idole.

L'œuvre s'était poursuivie toute la nuit et le jour tout entier.

Oustalet, soutenu par une espérance ardente avait donné un effort de géant.

L'argile s'était assouplie sous ses doigts habiles. La chair avait affermi ses formes sensuelles et, petit à petit pu par plans largement exécutés, de l'ébauche primitive le chef-d'œuvre était apparu.

Sur un roc isolé, lavé par les houles, une femme paraissait échouée, apportée là par la tempête. Après la fuite des ondes elle était restée, épave grandiose, étalant sous le ciel l'outrage de sa nudité satisfaite.

Le ventre proéminent et obscène, les bras rejetés en arrière, soutenaient une chevelure éparse qui baignait légèrement dans les eaux.

De même, les pieds déjetés et tendus qu'une vague déferlant encore venait lécher d'un baiser.

Seul, l'orteil recroquevillé par un spasme suprême, émergeait impur de l'écume des flots.

L'ébauchoir avait donné des frissons qui couraient impudiques tout au long de ses flancs.

Des algues aux membranes fragiles, des varechs dentelés et des herbes effilochées, épanouissement bizarre d'une flore maritime, cherchaient un abri dans l'écartèlement discret des jambes.

C'eût été une Sirène agonisante, si la coupe des seins raidis n'eût montré une Bacchante dans l'épanouissement complet de sa luxure.

Au soir des vendanges, dans les vignes lourdes de fruits, on trouve ainsi des filles étendues. Cependant que le gars rapide s'enfuit, à l'horizon, elles restent là, savourant le rut, et frémissantes encore aux souvenirs de l'étreinte échangée.

On sentait l'artiste amoureux passionné de la femme, ayant une connaissance approfondie de la beauté féminine, à cette croupe qu'on devinait forte, à ces hanches charnues et massives, à ces cuisses rondes, à ces bras si bien attachés.

La gorge renversée et souple semblait appeler des caresses qui s'y seraient posées, légères comme un duvet.

Et cette tête de femme portait en elle des chefs-d'œuvre.

C'était bien une divinité d'amour.

Son visage gardait des désirs satisfaits, mais le front restait pur, non souillé, et les sourcils bien arqués se relevaient à leur pointe, vers les tempes minces, méphistophéliquement.

Les yeux ouverts se noyaient dans des extases païennes, agrandis par le vice des savantes recherches.

Le nez se profilait, gamin, avec des narines dilatées comme des ailes.

Un seul coup d'ébauchoir avait fendu la bouche et les lèvres humaient le relent des baisers reçus, épaisses, sensuelles, goulues.

Le menton était fin, les oreilles toutes petites. Ah ! c'était bien *Notre-Dame-des-Voluptés*, avec ses joies ardentes, ses infamies, dans l'encanaillement de son amour.

À première vue ce qui frappait c'était le ventre.

Ventre fécond, trop grand pour un corps de fillette, trop beau pour celui d'une femme, divin pour une amante.

Toutes les tendresses, toutes les ivresses étaient résumées là, dans cette chose promise à des sens raffinés.

Étoile de jeunesse resplendissante, éclatante dans le rayonnement de sa splendeur audacieuse, ventre ! aube immaculée plus blanche que l'hostie dans la pâleur des linges consacrés.

Il était prêt à recevoir les semences humaines dans le débordement exagéré de ses flancs nourriciers.

Il porterait glorieux l'Enfant éclos dans un germe, l'Enfant, preuve irréfutable du principe de vie, à moins que ce ne soit un ventre prostitué livré sauvagement par notre proxénétisme de civilisés à la curée de nos désirs.

Vers le milieu du mamelonnement s'ombrait, délicate et rosée, la fosse où se cachait l'embryon minuscule, et la chair, doucement, descendait, discrète, pour se renfler un peu plus loin, vers le mont de Vénus, au-devant du pubis entouré d'une légère toison pubescente.

Au fond, on devinait une ombre...

Oui c'était bien *Notre-Dame-des-Voluptés-sans-nombre* !

Chaque coin était travaillé, fouillé minutieusement, et savamment étudié dans son anatomie. Tout y livrait le secret des recherches perverses que le sculpteur avait stigmatisées de son empreinte magistrale.

De sa mémoire naufragée, l'étincelle avait jailli, le coup avait été terrible, qui avait façonné le fer mais qui avait épuisé, pour toujours, ce bras herculéen.

Malheureux Oustalet ! Sa vision avait été juste, mais il avait créé, sans savoir, une œuvre de génie et il restait devant sa *Notre-Dame* comme les bergers innocents, devant la divinité radieuse des Bonnes Mères et des Saintes.

La sueur ruisselait de son front et coulait dans un sillon de ride sur sa face rendue douloureuse par l'effort accompli.

La volonté, salvatrice des jours de souffrance, avait seule subsisté, voulant produire, terrassant à la fois la faim, la soif et le sommeil, cerbère tricéphale qui engloutit le monde dans sa gueule béante, crocs sinistres où pendent les haillons des pauvretés.

Mais, hélas ! la réaction prévue n'avait pas été assez forte, ou n'était pas venue à temps, et la volonté à son tour avait succombé.

Âme, raison, cerveau ; lumière, intelligence, tout ce qui fait l'homme demi-dieu ou héros, tout avait sombré et s'en allait, à la dérive, arraché, emporté, par le flot torrentiel des passions.

Le corps, enveloppe loqueteuse, restait avec un semblant, une apparence irréaliste de vie, guidé seulement par un instinct de conservation.

C'était comme une défroque abandonnée en plein champ. Loup-garou, épouvantail qui font peur aux petits moineaux et aux petits enfants.

Corps dépouillé, coquille vide et sonnant creux, d'où la limace s'est enfuie, ou bien encore maison déserte d'où l'idée directrice s'est retirée, close, pour une cause restée encore mystérieuse.

L'idée s'était envolée vers les firmaments étoilés de gloire et d'idéal, juste au moment où la perfection était enfin atteinte.

Malices du destin !

Mais voilà, il est une ligne tracée qu'on ne peut dépasser sans témérité, et Pierre avait atteint la limite des possibilités humaines, et sans voir la fosse infranchissable, qui était traîtreusement tapie sous les lauriers, il avait sauté vers l'au-delà, saut terrible qui lui avait coûté la raison, si chère.

Il avait probablement trop vu ce que les dieux nous tiennent caché, c'est pourquoi une puissance plus forte que la nôtre l'avait rejeté dans son rêve terrestre, mais avec l'oubli de toutes choses.

À la porte du paradis on doit t'avoir dit :

— Pauvre fou ! pauvre fou ! Tu iras désormais errant et maudit, toi qui as voulu t'élever sur le front de ta race.

Ta tête, pavot orgueilleux, est tombée, abattue par nos colères.

Tu achèveras ta vie, cette misérable vie commencée dans la tristesse, dans la honte la plus grande et la plus misérable.

Ignominie sur toi !

Les enfants te jetteront des pierres, car l'enfance est mauvaise aux malheureux, l'enfance porte dans son sein une âme d'homme naissante et l'enfance est cruelle.

Les vieillards se détourneront de ta route, radoteurs et veules.

Les jeunes, plus arrogants, te cracheront au visage et te maculeront d'injures et de boue.

Les femmes, elles, riront effrontément sur ton passage et les prêtres feront de grands signes de croix.

Mais poursuis ta route.

Passe dans ta folie, promène ta gueuserie au travers de leurs vices ; va, toujours, car au bout de tes douleurs, nos paradis t'ouvriront leurs portes magnanimes. Et nous te dirons alors ce que les hommes ont écrit :

Beati pauperes spiritu...

Douce pensée consolatrice !

L'œuvre était terminée, Oustalet restait étonné et stupide, l'ébauchoir en ses mains salies de glaise.

Un rire contractait ses mâchoires, un de ces rires doux qui sont si près des pleurs.

Il tournait autour de sa statue, Idole qu'il adorait par un dernier vestige de sa pensée contemplative.

— Pauvre... pauvre... elle est morte... morte... morte... et nous lui ferons de belles funérailles, morte... morte... morte..., chantonnait-il d'une voix basse.

Dehors le ciel était bleu dans la nuit claire, une légère brise montait de la mer, qu'on entendait là-bas, charmeuse. Les longues palmes agitaient doucement leurs éventails. C'était une heure bonne pour aimer. Dans la grande salle, l'Idole s'étalait imprécise.

Alors le sculpteur dit :

— Nous allons veiller la morte, Dieu nous prêtera les cires et les cierges pour sa divinité.

Par une des fenêtres, sur le côté, il s'évada.

Il reprit la route que les amants avaient tant de fois parcourue, alors qu'ils fleurissaient leur rêve.

Oustalet gagna l'église à cette heure solitaire, silencieuse, enveloppée d'ombre spéciale, où seule la veilleuse, tombant de la voûte, jetait une lueur falote, rougie à peine, comme une larme.

Des cierges grêles, placés par des mains dévotes, sur un autel, dressaient leur nudité sur les branches multiples d'un candélabre.

Au fond et plus haut, parmi les bouquets desséchés et les plantes d'étoffe fanée, une niche où se détachait la silhouette d'une Vierge de plâtre peint,

qui essayait de sourire à un Enfant Jésus, aux joues bouffies, à l'air maussade, qu'elle tenait dans ses mains amincies.

Sur le maître-autel deux grosses cires frangées de galons tressés, reste des premières communions.

Le sculpteur fit une rafle complète.

Les bougies courtes d'un pauvre saint Antoine, et les bouts, mi-fondus dans les chandeliers de la messe, il s'empara de tout.

Des pas résonnèrent sur les dalles, instinctivement il se tapit derrière les chaises entassées qu'on loue aux fidèles pour les cérémonies dominicales.

Un abbé gras passa. Les pas s'espacèrent et leur écho se perdit aux voûtes, gouffre d'ombre.

Pierre sortit de sa cachette, prit encore deux cierges et trois bougies longues qui veillaient devant une sainte quelconque.

Il repassa devant l'autel virginal — *Virgo immaculata*. Il aperçut, comme un fantôme, la statue de plâtre. Souriant de pitié, il murmura :

— La mienne est bien plus belle.

Furtif, comme pourchassé par des mains invisibles, il s'enfuit, emportant crispé sur son sein son butin triomphal et sacré.

Bientôt il fut auprès de son Idole qu'il caressa du regard, ainsi qu'un voyageur venant des terres lointaines et qui retrouve son épouse endormie.

Heureux de sa rigidité toujours pareille, il reprit sa chanson monotone :

— Elle sera belle... belle... belle...

Puis il dit encore :

— Elle aura des ruissellements de lumières et de pierreries... topaze, émeraude... émeraude... saphir, énumérait-il en touchant chaque fois un coin de chair.

Il distribuait des richesses fabuleuses.

— Sur la pointe des seins... deux rubis, au cou, un collier de perles rares... rares... rares... À ses lèvres, un arc de corail et de pourpre, plus beau que l'arc d'amour.

Pour les yeux des saphirs et des améthystes, à l'embryon une opale avec un cercle de diamants aux mille facettes éblouissantes.

Puis, là, l'incarnat des fards avec un rubis tout petit.

Des bracelets lourds... aux bras, d'or rouge ; aux chevilles aussi, d'or vert ; aux mains, d'or jaune, avec aux doigts des chrysolithes et des grenats...

Au poignet, non, au poignet un mince serpent d'or avec un petit œil de perle... oui, oui, un serpent, comme Satan... Satan... le diable, hi ! hi ! hi ! le diable !

Il riait convulsivement.

Il apporta une à une les lumières.

Les gros cierges d'abord, qu'il plaça à l'entour de la stèle, vers la tête.

Puis les autres, de ci, de là, un peu partout, dans la grande salle.

Il organisa sa mise en scène avec une science étonnante chez un esprit désormais impuissant.

En furetant dans un coin il trouva des bougies de couleur, réserve de Gabriel, pour ses études musicales.

Pierre les alluma toutes, les bleues, les roses pâles, les rouges, par intervalles avec les blanches, les lisses et les serpentines.

Et lorsque tout flamba, ce fut féérique, la lumière coulait comme un flot de soleil, inondant le corps de l'idole, que l'éclat vacillant des clartés faisait frissonner dans sa nudité toujours insatisfaite.

C'est alors qu'il poussa le cri qui déchira les ténèbres et qui troubla l'amante dans ses pressentiments douloureux.

Du dehors, dans l'idole, Gabriel reconnut sa maîtresse, nue.

CHAPITRE IX

Le Grand-Prêtre.

Au même moment, un miaulement de chatte monta, affolé, plaintif et pitoyable, cependant que rapide elle fuyait les étreintes d'un matou débauché.

Pierre l'entendit et dit :

— C'est le cri de la nature faible, mais nous, nous allons célébrer la Nature dans sa force, avec tout l'apparat de sa majesté.

Prêtre, nous sacrifierons la victime expiatoire, apprêtée par des mains consacrées pour les holocaustes nécessaires à nos tragiques et saintes voluptés.

Et semblant ressaisir un lambeau de pensée évanouie, il cherchait, cherchait... cherchait... enfin, il s'arrêta et sortit d'un coin dissimulé, une vieille corbeille d'osier, épave sauvée du naufrage de sa vie de bohème, pauvre vestige, témoin muet de tant de misères et de mornes désolations.

Toutes les poussières et les crasses successives et lourdes des logis en garnis (oh ! garnis si peu) avaient laissé leur empreinte sur cette chose, seule richesse de cette pauvreté.

Il l'ouvrit, et sous les loques, les paperasses et les vêtements apparurent des lingerie bizarres, dépouilles opimes d'un culte inavouable : aube, étole, chasuble, missel noir, rouge sur tranche, et tout au fond, un petit bouc de bronze, fortement cornu, aux lippes tombantes. Il avait un ricanement qui se perdait dans sa barbe, très longue.

Il prit la chasuble et le missel, puis le bouc, qu'il plaça sur un socle improvisé.

La bête lubrique, au milieu des lumières, semblait se ressouvenir de scènes pareilles. Ses yeux ronds et gonflés de stupre luisaient et contemplaient le corps étalé sous ses pieds fourchus.

Pierre se dépouilla complètement et, sur sa nudité, il posa la chasuble. Elle était blanche, parsemée de larmes sanglantes et de virilités arrachées, qui formaient une croix.

Il dit :

— Je suis le Grand-Prêtre.

Et posa le missel sur le ventre de son Idole.

Il se signa :

— Au nom de l'Amour, le Maître tout-puissant des mondes, des douces Espérances de notre Foi et des Voluptés éternellement reines ... Ainsi soit-il.

Alors commença une messe aux rites fabuleux. Il conta d'une voix plaintive, pour une assemblée imaginaire, les Évangiles vécus des choses amoureuses.

Maintenant il disait à mi-voix les litanies qu'on chantait les mercredis et les vendredis aux Sabbats d'autrefois :

Lucifer qui préside à l'Orient, prenez, pitié de nous.
Belzébuth, prince des démons, prenez pitié de nous.
Léviathan, monstre des eaux, prenez pitié de nous.
Baal, prince des séraphins, priez pour nous.
Baalberith, prince des chérubins, priez pour nous.
Astaroth, prince des trônes, priez pour nous.
Rosier, prince des dominations, priez pour nous.
Carreau, prince des puissances, priez pour nous.
Bélion, prince des vertus, priez pour nous.
Perrier, prince des principautés, priez pour nous.
Olivier, prince des archanges, priez pour nous.
Junior, prince des anges, priez pour nous.

Et tous les autres encore, maintenant et toujours :

Sarcueil, priez pour nous.
Fume-Bouche, priez pour nous.
Pierre-de-Feu, priez pour nous.
Carniveau, priez pour nous.

Terrier, priez pour nous.
Coutellier, priez pour nous.
Candelier, priez pour nous.
Béhémoth, priez pour nous.
Oilette, priez pour nous.
Belphégor, priez pour nous.
Sabathan, priez pour nous.
Dolers, priez pour nous.
Garandier, priez pour nous.
Pierre-Fort, priez pour nous.
Axaphat, priez pour nous.
Prisier, priez pour nous.
Kakos, priez pour nous.
Lucesme, priez pour nous.

Nous vous aimons, nous vous servons, nous vous adorons, priez pour nous, priez pour nous...

Et l'étrange prêtre étendit les bras comme pour envelopper des formes invisibles.

Falotes, les lueurs tremblotaient doucement, sur la chair pâmée.

— Nornes, s'écria-t-il.

Ô mes sœurs invisibles ; Urda, Vérandi, Skalda !

Descendez de vos ciels moroses, pour cette nuit, et je vous offrirai les caresses premières de mon impubère beauté.

Ô mes celtiques filandières !

Urda, vous qui gardez, dans vos coupes encloses, les souvenirs passés sous des voiles de deuil.

Sous la poussière grise et froide des oublis qui meurent — les pétales fanés des roses qui furent magnifiques et les serments qu'on promit éternels —, tout est poudre dans votre immortelle nuit et vous n'avez jamais connu de telles fiançailles.

Venez !

Vérandi, vous voyez les âpres destinées se débattre folles dans les angoisses inutiles des jours insoucieux, mais toutes pareilles elles iront dormir quand même aux songes du passé ; et je viendrai aux lendemains d'Urda.

Ô Vérandi, ma sœur !

Venez !

Vous Skalda, qui laissez divaguer nos puériles espérances, vous nous êtes apparue sous des gazes d'émeraude, qui tendaient vos fécondes mamelles à nos lèvres avides. Nous avons sucé le lait mortel de vos désirs. Je m'en suis enivré, ma sœur, mais après vous c'est le noir chaos sans fin.

Venez !

Venez, vous verrez votre œuvre éblouissante :

Votre victime, toutes les pensées ont germé dans ses flancs, sans jamais pouvoir l'apaiser.

Alors nous l'avons choisie pour nos expiations.

Elle va mourir maintenant.

Urda, Vérandi, Skalda, venez ! ô mes déesses !

Il s'adressait, à présent, à l'idole :

— Et toi, Femme, sois résolue et sois heureuse.

Sous le glaive, c'est toi, Vierge encore, que nous immolerons pour notre repos futur, devant que les mensonges n'aient souillé tes lèvres ignorantes.

Car les femmes mentent toujours.

Tu seras mon Épouse immaculée comme tu fus ma Fiancée chaste.

Et ta chair s'épanouira comme un fruit velouté où les bouches indifférentes n'auront pas encore baisé.

J'avais dit que j'aurais ton amour.

Avec patience, j'avais attendu le moment sacré des noces spirituelles, aujourd'hui elles me sont permises.

Je te prendrai et tu mourras.

En main un long cierge, il fit le tour de son Idole en chantant.

Trois fois il salua le Bouc qui regardait.

Puis il lut à mi-voix des prières.

— Et maintenant, reprit-il, sonnez, clochettes d'or, harmonies cachées ; vous, grandes cloches enjuponnées de bronze, sonnez à toute volée,

carillonnez et célébrez avec moi la communion que j'offre à mes divinités :

Notre-Dame-des-Voluptés, des Spasmes et des Désirs, ô Trinité de Chair, prenez la part que je vous donne.

Le voile de sa puberté se déchirera pour illuminer vos couronnes de gouttelettes d'or.

Bouc, reçois les fumées enivrantes.

Et que tes babines infernales tressaillent longuement.

Tes pieds fourchus et tes cornes pointues laboureront après les entrailles salies.

Lumières, donnez-nous toutes vos clartés !

Ange déchu, relève-toi.

Ô Lucifer, regarde !

Et renversant l'autel et le livre, il se rua, bête en délire, sur le ventre étalé de sa divinité.

CHAPITRE X

La bête.

Ignoble il se ruait.

Les épaules d'argile cédaient sous la pression saccadée des ongles.

Un sifflement rauque sortait de sa gorge haletante de molosse.

Et l'idole semblait sourire.

Il prenait des baisers furieux sur l'échancrure des lèvres insensibles.

Ses pieds frappaient le sol d'une ruade colossale, pareille à celle des bœufs abattus qui agonisent.

D'un seul coup sa mâchoire aux lourdes appétences arracha le sein épanoui.

Et, colère de n'avoir pas encore des joies à immoler, il insulta la masse de chair qui semblait appeler de nouvelles luxures :

— Rends-moi les caresses reçues, les forces que je t'ai données : ma jeunesse et mes espérances.

Rends-les moi, chienne prostituée.

C'est le vice qui fait battre tes tempes.

Oui, je te les dirai mes haines grandissantes, vous avez tout donné et vos douceurs d'amantes et vos rôles — si doux — de mères pour une jouissance, pour vautrer votre chair aux rendez-vous infâmes.

Femme, votre cœur a flanché et vos yeux ont brillé — avides aux fauves lueurs de l'or.

Vous avez étalé vos flancs pour recevoir du plaisir sans conception.

Vous avez montré la fleur de vos nudités.

Cette chair dont nous étions si follement jaloux, dans notre dévotion, cette chair vous l'avez livrée à des baisers malpropres, à des attouchements séniles, tandis que nous nous endormions dans l'enivrance de vos paroles, et que vos mains mettaient un bandeau de caresses sur nos yeux.

Vous savez bien que vos lèvres mentaient lorsque vous les livriez à nos tendresses dévorantes.

Pourquoi leur faisiez-vous murmurer des mots d'amour ?

Pourquoi ? Si c'étaient des mensonges.

Tout n'est que tromperie en vous, il n'est de vrai que le cri arraché de force à votre volupté dans le spasme jouisseur du moment.

Ah ! pute ! ah ! pute !

De ses larges poings, il meurtrissait le corps de sa Notre-Dame qui s'obstinait à lui sourire.

Soudain il se retourna.

Il aperçut au travers des vitres, rapprochés par l'épouvantement, les indiscretes figures de Maud et de Gabriel, pâles comme la mort.

Surpris, comme une bête affolée qui cherche à fuir, il courut lourdement au travers de la chambre, hurlant, délirant, enragé.

La chasuble, déchirée, pendait en lambeaux.

De ses ongles il labourait sa poitrine poilue qui, ensanglantée, était horrible. Ses pieds aussi étaient meurtris.

— Ah ! vous avez voulu voir, s'écria-t-il, eh bien ! regardez ce que c'est que l'Amour.

Voilà la femme, procréatrice qui sut rester stérile dans sa volupté... et maintenant elle est vieille, elle est lasse, son ventre est ridé et flétri, ses mamelles sont vides et sèches.

Nous avons exprimé le suc de ses perversités.

Elle est pourrie, ignoble, ses membres sont grêles, ses mâchoires ébréchées et branlantes...

Holà ! fossoyeur immortel, viens jeter cette chair bleuie au fumier des pourritures éternelles.

Ses gestes le rendaient plus hideux encore, laissant voir sa nudité.

Il s'adressait maintenant à l'Idole :

— Femme, voyons, montre ton cœur, ton âme, ta beauté !

On te voit, allons, fais-toi belle !

Vite des poudres, des houppes et des fards, on te voit, bombe ton torse rayonnant, gonfle tes seins, étends les bras, arque tes cils, et que l'iris se glisse au fond de ta prunelle.

Sois provocante, allons, ils te payeront cher, très cher.

Ah ! tu ne peux plus te prostituer, on t'a vidée enfin, outre inféconde, la peau de ton ventre retombe sur tes os.

Et tes lèvres sont repues. Mais ris, ris donc quand même au monde qui passe ; tu es à moi, ris, je le veux.

Accroupi, il lui soufflait des injures à la face, et de sa main il lui tirait des poignées de cheveux.

Puis, d'un bond, il se précipita, se vautra, se roula, insensé.

L'autel croula, parmi les cierges renversés.

Seul le Bouc était debout, qui ricanait dans sa barbe longue.

Il le prit par les cornes et l'envoya d'un geste terrible vers les amants, dans les vitres qui éclatèrent.

Mais pris de peur, Gabriel s'était enfui soutenant Maud qui défaillait.

N'ayant plus rien à détruire, le pauvre fou mordait la cire des cierges en riant.

Puis nu, entièrement, il courut encore dans la grande salle bouleversée, enfin il sortit et son hurlement se perdit dans la nuit.

CHAPITRE XI

L'enfant.

Un léger croissant de lune égayait le ciel calme et les flots civilisés.

Seule une barque glissait, rapide, vers la haute mer.

Après un long moment, les rames immobiles comme un oiseau qui plane, retombèrent, lassées, l'homme s'accroupit au fond de l'esquif et chanta...

Ce furent de puériles tristesses qui s'égrenèrent dans la claire nuit. Et parfois on entendait des pleurs au milieu des chansons.

Il redit les souffrances subies avec des rondes, puis, des berceuses maternelles :

Le petit va bientôt dormir,
Le petit va bientôt dormir.
Do... do...
Do.

Et puis encore :

Au jardin de mon père,
Il y a un rosier.

Ou la *Légende des cloches* :

Il fit trois tours et le voilà noyé,
Il fit trois tours et le voilà noyé.

Il aperçut les étoiles et leur conta des histoires d'amour, avec des baisers pour les plus brillantes.

Il leur donnait des noms de femmes et des caresses.

Des mots s'échangèrent, que le vent emporta.

Puis, la brise devenant plus forte et les vagues plus grandes, il prit les rames qu'il jeta à la mer. Et sa voix très douce reprit :

Il fit trois tours et le voilà noyé,
Il fit trois tours et le voilà noyé.

Alors la barque frêle fut ballottée de çà, de là, au caprice des ondes certaines d'une proie.

Et l'homme dressa sa nudité.

Curieuses, les étoiles le virent et ne rougirent pas.

C'est vers elles qu'il étendit les mains.

L'aube était venue ; comme elles pâlissaient, une à une, il leur dit :

— Oh ! mes amours jolies, attendez-moi. Je viens.

Et la barque fragile disparut, perdue aux brumes matinales, comme il chantait une dernière fois :

Il était un petit navire,
Il était un...

CHAPITRE XII

Tout passe... tout casse...

Quelques jours après, à l'endroit même où Gabriel et Maud avaient aimé, dans le creux des rochers, on trouva un cadavre rejeté par les flots.

C'était celui de Pierre.

Gabriel le réclama et lui fit de simples funérailles.

Et tandis qu'il suivait seul le cercueil, il éprouva une angoisse indéfinissable, il lui semblait qu'il s'enterrait lui-même.

Lorsqu'ils se retrouvèrent ensuite, avec Maud, dans la petite villa, toute blanche, elle leur parut vide.

Leurs pas y résonnaient comme dans un sanctuaire, ils glissaient comme des ombres, s'arrêtant au moindre heurt, dans la crainte d'éveiller des souvenirs.

Pareille à son amant, il semblait à Maud que quelque chose en elle était brisé.

Leurs lèvres s'étant rencontrées, par hasard, dans une tendresse vainement renaissante, des frissons secouèrent leurs chairs endolories.

Une lassitude les faisait s'éloigner l'un de l'autre. Elle passait de longues journées dans la véranda, recueillie et farouche, la pensée lointaine, les yeux obstinément fixés vers la haute mer qui, pour elle, portait dans ses flancs verdâtres des secrets d'épouvante.

Un soir, elle dit à son amant :

— Vois-tu, darling, j'avais raison, nous avons aimé trop vite, il ne restera bientôt plus rien.

Indifférent, il essayait de ranimer en elle des voluptés qu'il savait n'être plus.

Il voulut alors demander, en ces heures toutes de tristesse, la guérison de ses souffrances à de pieuses harmonies.

Mais, comme aux premières journées, il restait impuissant, le cerveau vide, les doigts inertes, devant le clavier qu'ensevelissaient des poussières fines.

Ils en arrivèrent à ne pouvoir supporter leur présence.

Maud sortait très souvent, vagabonde. Elle allait à Monte-Carlo chercher dans la folie du jeu un apaisement qui ne venait jamais.

Avec une impassibilité de *Yankee* elle perdit des fortunes, mais son amour ne lui fut pas rendu.

Tous deux voyaient venir le soir avec une horreur indicible, ils avaient comme peur de se trouver ensemble.

Dans leur couche, animée jadis de si tendres caresses, ils restaient glacés. L'apaisement leur avait donné le dégoût de leur chair.

Malgré ce, pressentant des désastres, Gabriel voulut retarder, ne fût-ce que d'une heure, ces détresses implacables. Il écrivit une lettre désolée à Perdigal, le priant de venir.

Il arriva toujours joyeux et content de lui-même, les mains aux poches, la pipe aux dents, le feutre en auréole.

Mais son rire sonna faux dans les échos de la villa qui gardaient des hantises.

— Ben quoi ! faisait le peintre gouailleur, c'est l'influence de Monaco qui vous trouble à ce point. Rien ne va plus ?

Allons embrassez-vous, que diable, dirait-on pas que votre « mère-grand » est morte ? Vous me faites pitié. C'est cela, à la bonne heure. Encore une fois.

Les deux amants se tendaient les lèvres, presque avec ennui.

Pour la vingtième fois, ils lui contaient la tragique aventure.

— Mais oui, mais oui, je sais, disait Perdigal, mais ce n'est pas une raison pour avoir des mines pareillement déconfites, sacristi !

Et il ajoutait :

— C'est malheureux, je ne le conteste pas, c'était un bon ami, mais nom de Dieu, « per un capélan perdén pas la gleise » (pour un curé ne perdons pas l'Église).

Depuis la nuit du drame, ils n'avaient point osé entrer dans la chambre de Pierre. Perdigal, lui, voulut voir. Ils le suivirent, pleins de craintes.

À terre, dans du soleil, parmi des cires fondues et des étoffes consacrées, l'idole était là, resplendissante et toute nue, déformée par sa chute et les caresses brutales du pauvre fou.

— Nom de Dieu de nom de Dieu, s'exclama Perdigal, la belle garce !

Il était ravi d'admiration.

— Quelle anatomie, cré Dieu !

— Est-elle foutue, nom de Dieu !

Et des jurons appuyèrent son enthousiasme.

— Et cette expression, et ce mouvement !

Il s'attendrissait :

— Mon pauvre Oustalet, mon pauvre vieux, va, c'est ta revanche, de ces tas de « peigne choses » de l'Institut, ils ne sont pas seulement fichus d'en faire autant, les salauds !

Ensuite, il s'indignait :

— Mais non, voilà : maintenant qu'ils t'ont crevé, ils te trouveront admirable.

Vers Gabriel, il disait :

— Hein, vieux, c'est senti cette chair, ça vibre, ça passionne... nom de Dieu, la belle fille !

Et sa main caressait le ventre d'un geste amoureux.

Se tournant vers Maud, il lâcha, imprudent :

— Mais savez-vous, belle cousine, elle vous ressemble, on dirait que vous avez posé, n'est-ce pas, Gabriel ?

Alors Lauriol, subitement furieux, dans une crise immense de jalousie, pour apaiser sa rage, comme si c'eût été Maud qu'on eût déflorée, cette

Maud qu'il avait tant aimée, se précipita sur l'idole et à coups de poing il détruisit la tête, si belle, qui bientôt ne fut plus qu'un amas de glaise informe, molle et flasque.

Perdigal, surpris, n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, qu'il avait accompli sa destruction :

— Bougre de couillon, lâcha-t-il enfin.

Tout un flot d'invectives suivit.

— Ça me soulage, s'excusait-il, s'il est permis, une œuvre pareille, un si beau morceau !

Il était désolé, sincèrement.

Mais Gabriel, très calme, assouvi, dit :

— Je me venge.

Maud avait compris cet acte de brutalité, mais il lui sembla que c'était elle que ses poings avaient mutilée. Elle en éprouva une sorte de joie orgueilleuse.

Elle fut embrasser son amant avec des caresses pareilles à celles d'autrefois.

— Vous me faites l'effet d'une jolie paire de toqués, dit Perdigal, en voyant cette scène.

Cette étreinte avait rendu à Gabriel toute sa foi naïve, elle trompa même Perdigal qui repartit pour Paris, passer les concours de l'École.

Mais en s'en allant, il leur dit, en oraison :

— Voyez-vous, les amours, c'est comme la vaisselle de bois, ça ne se casse jamais, ou quand ça casse, ça se recolle toujours.

Gabriel fut l'accompagner à la gare, il revint le cœur allégé et joyeux, mais il trouva la villa déserte et la place vide où l'aimée s'était assise tant de fois...

Il erra par les pièces veuves, l'âme ivre, sans conscience, sans larmes, sans mauvaises paroles et comme le soir venait, dans le jardin silencieux où le vent agitant doucement les hautes palmes, il vit sur les collines mauves le soleil qui mourait.

CINQUIÈME PARTIE

LE CŒUR S'EFFEUILLE

CHAPITRE PREMIER

Perdigal bourgeois à Gabriel artiste.

Montpellier, 20 mars.

Mon cher Gabriel,

Pauvres de nous ! Ce que c'est que d'être célèbre ! J'apprends aujourd'hui par les journaux ton retour d'Amérique et tous les détails de ta triomphale tournée.

Tout fier d'être cousin d'un virtuose tel que toi, et, que diable ! pour avoir aussi de tes nouvelles, j'ai une grande démangeaison d'écrire et... je t'écris.

Comme le temps passe, tout de même ! Voilà près de douze ans que nous ne nous sommes vus, partis chacun sur notre route.

Ah ! la tienne fut brillante ! Quant à moi, pécaïre, voile-toi la face, à la manière antique, ô Gabriel : ton cousin, ton fameux Perdigal, la terreur des pipelettes, le buveur effroyable de bocks et le fumeur de pipes, ton Perdigal finit dans la peau d'un bourgeois — d'un bourgeois, grassouillet et dodu,

comme un carme —, qui a des manies, des convictions et qui tient aux convenances.

Tu as certainement dû recevoir, dans tes pérégrinations aussi lointaines que nombreuses, les dépêches successives t'annonçant la mort de mon brave homme de père et de la vieille tante Camboulive. (Dieu ait leurs âmes !)

Et je suis resté seul avec la maman Perdigal.

J'ai lâché la capitale.

Fichus les rêves de gloire et l'art et le saint-frusquin et leur tonnerre de Dieu.

Je suis popote et pantoufles.

Ce que je suis devenu pompier, mon pauvre vieux ! L'ancien Perdigal en rougit au fond de lui-même, mais le Perdigal actuel est si béatement heureux, que veux-tu ? Les circonstances, l'occasion... l'herbe tendre... mais en fait de tendre, je me trouve bougrement rassis.

Je donne des leçons à une collection de gentilles petites oies toutes blanches, auxquelles j'inculque les principes de l'aquarelle.

Je fais des fleurs et des images de première communion, et je m'estime encore plus heureux dans cet état que lorsque je faisais l'âne dans une brasserie de Montmartre.

Si je suis un locataire assagi, si je bois encore quelques bocks, en revanche, je fume toujours comme un haut-fourneau, ma sacro-sainte pipe.

Mes délices sont complètes lorsque je vais la fumer, sous les Arceaux, « au cagnard », en regardant jouer aux boules.

Et quelquefois aussi, à la vesprée, avec ma femme...

V'lan, j'ai lâché le morceau, je m'étais pourtant bien juré de ne point te le dire, mais ça y est, que veux-tu ?... Oui, mon bon, le comble des combles ! Je suis marié.

Mais je ne te dirai pas avec qui, cela te ferait certainement trop rire. Il y a treize ou quatorze ans, cela t'aurait peut-être fait de la peine, mais aujourd'hui... C'est si loin tout cela que Mourrette même... Nom de Dieu ! voilà que j'ai lâché son nom ! Tant pis, je fais amende honorable, c'est

Mourrette, ta Mourrette, notre Mourrette, que j'ai épousée. Mourrette qui est ma vraie femme « pour de bon » ! Sainte Vierge, il y avait bien son passé, mais bah ! que celui qui n'a point aimé me jette la première pierre.

Car je l'aime, sais-tu, ma petite femme, elle est si gosse, si bath, comme nous disions !

Puis, elle est changée aussi, elle est engraisée comme une caillette, au point que tu ne la reconnaîtrais pas. C'est elle qui conduit maman Perdigal à la messe, chaque matin à Saint-Mathieu.

J'y vais quelquefois aussi le dimanche.

Ah ! c'est encore un « mea culpa » à faire, mon vieux, je suis devenu d'un réactionnaire !

Il faut te dire que la tante Camboulive, en mourant, m'a légué nombreuses actions du journal bien pensant de la région, et pour cela ces messieurs de l'*Éclair* m'ont en grande estime et considération.

Monseigneur m'a même commandé, quelques bondieuseries. Qui sait ? Je mourrai peut-être marguillier !

Té, de notre bande, ce ne sera pas la plus vilaine mort.

Pauvre chère bande à Perdigal, qu'est-elle devenue ?

Ce malheureux Oustalet a ouvert, tragiquement, une série noire.

« Jeune Plèbe » — brave gosse tout de même — est mort peu après, tari, les moelles vidées, par son vice persistant.

Kahut ? Ah ! Kahut, lui, a envoyé faire paître l'art et l'architecture. Sa tante Rossignol m'a dit qu'il était au Chili ou dans l'Équateur, enfin en Amérique, quelque part, où il n'élève plus que des moutons et des vaches. Il gagne beaucoup d'argent, paraît-il. Il est marié ou sur le point de l'être avec la fille d'un grand banquier de là-bas, une juive, Esther ou Sarah Maïsse. Tant mieux, ce n'était pas un méchant garçon.

Sa Louchon a eu une mauvaise fin aussi, pauvrette, va ! J'étais encore à Paris, à cette époque.

Elle était tombée bien bas, pécaïre ! et elle buvait, Seigneur ! comme une éponge.

La prenait qui voulait, pour de l'argent ou de l'alcool !

Elle ne savait pas qui, au hasard de sa route, suivant sa fringale ou la nécessité.

Mais un jour un qui passait lui fit un enfant.

Dans l'avachissement de sa misère elle fut stupéfaite de cette chose, et son œil d'ivrognesse contemplait dans sa chair douloureuse le germe qui tourmentait ses flancs inaccoutumés.

Puis cette maternité la rendit heureuse, elle lui refit — si l'on peut dire — une virginité.

Lorsque je la vis ainsi, je la trouvai tout autre, presque jolie, tout au moins intéressante.

Ses reins élargis étaient souples, et ses seins, ses pauvres seins qui avaient eu des désirs lamentables, étaient raffermis.

C'était une beauté singulière où rien ne subsistait de l'encanaillement premier.

Mais alors, profitant de cette floraison inattendue, elle se mit à prendre les hommes goulûment, avec rage. Voulant amasser de nombreuses pièces blanches pour le moutard en chemin.

Mais elle en fit trop. Sous la fatigue des étreintes successives elle eut, un soir, de très grosses douleurs.

Elle avorta.

Je la vis à l'hôpital où Du Cau de la Salle justement la soignait. — À propos, il est chef de clinique à Beaujon, je crois, ce bon Henri.

Lorsqu'elle sortit de l'hôpital, plus lamentable que jamais, elle retourna aux souillures premières. Elle doit être aujourd'hui quelque part, dans la boue de Paris, saoule éternellement ou morte.

Ce sont de bien tristes souvenirs, mais tu pardonneras, mon gars, si je m'attarde ; il y avait si longtemps que l'on n'avait taillé de bavette ensemble.

Tu excuseras mes bavardages et tu me trouveras « province ». Que veux-tu, le monde ainsi va.

Mais l'heure avance, trois fois sainte, de l'apéritif et l'on m'attend au « France », pour le vermouth et la manille.

À la hâte je serre cordialement et affectueusement tes mains de grand homme.

Ton humble, mais satisfait cousin,

PERDIGAL.

Oserai-je t'envoyer un baiser de Mourrette ? Ma foi, tant pis, c'est fait.

CHAPITRE II

Célébrité.

Oui, Gabriel était une personnalité parisienne.

Gabriel avait un nom. Un beau nom parmi ceux haut cotés des célébrités musicales du moment.

Un peu de veine, beaucoup de talent et sa fortune avalent fait sa renommée.

Il était l'homme du jour, à la mode, comme un beau cheval ou un joli chapeau.

Et c'était du dernier chic, dans les salons où l'on pose, de ne jouer que ses valse lentes et troublantes, d'une harmonie singulière, où il semblait y avoir de la volupté, de la détresse et de la mort.

N'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour complaire et satisfaire de « chères malades » :

— Oh ! ma chère, il est neurasthénique.

Cela fait bien dans une conversation, n'est-ce pas ?

Et certaines ajoutaient :

— Et puis il est si joli garçon.

Faut-il davantage pour plaire aux poupées de Paris ?

On applaudissait son œuvre, sans comprendre, par fantaisie ou par caprice, comme un joujou neuf, qui étonne.

C'est ça la gloire !

Lui se laissait aller, avec sa sentimentalité toujours pareille, à cette vie mondaine, toute de fièvre et d'inutilité. Cette vie trop vite vécue de Paris qui vous tenaille.

Il avait à trente-cinq ans sa tournée comme Pugno ou Sarah Bernhardt.

Aussi, de novembre à mai, dans la capitale, était-ce pour lui, chaque soir, fêtes renouvelées.

Sa présence était indispensable.

Indispensable, oui, vraiment, objet de luxe et de curiosité dont se paraient les vanités aristocratiques et financières.

Il revenait donc d'Amérique, où se monnaye la gloire, et où se confirment, par l'argent, les consécration artistiques.

Il jouait dix minutes et touchait dix mille francs, il est vrai que l'impresario encaissait trois ou quatre fois plus. Que voulez-vous, les affaires...

La lettre de Perdigal lui fut douce, mais réveilla en lui de latentes tristesses et des écœurements.

C'était loin tout ce passé qu'il évoquait, si pittoresque, mais lui, le revoyait tout proche, de la veille...

Du Cau... Kahut... Louchon... et les souvenirs en appelaient d'autres plus douloureux que Perdigal ne disait pas : Maud !

Maud, l'amante infidèle qu'il n'avait point revue.

Maud, toute sa jeunesse !

Maud, ses vingt ans radieux !

Et Mourrette aussi, bonne petite, il était heureux de la savoir à Perdigal, le cher, le bon Perdigal, grand fou qu'il était, même sage.

Il avait des larmes aux coins des paupières, mais il ne savait pas si c'était de chagrin ou de contentement. C'était si loin !

Il aurait voulu rester ainsi avec ses chères pensées, mais il se ressouvint que c'était le lundi de M^{me} Storine, et qu'il avait promis sa présence.

Neuf heures s'égrenèrent claires du cartel Louis XVI.

— Tous ces souvenirs attardent, fit-il nerveux, qu'ils aillent au diable !

Il passa un frac et se fit conduire avenue de Friedland.

Le salon de M^{me} Storine, de la colonie russe, était un de ces salons qui résument une époque ; fait du mélange hirsute et cosmopolite d'oisifs, de

vieilles noblesses, de boyards névrosés et de douairières hystériques.

Son arrivée arrêta momentanément les chuchotements et les rires.

Il se montra, on le montra, prit un grog, mangea du bout des dents un sandwich, puis, enfin, joua du geste pontifical que lui avaient donné des habitudes nouvelles.

Il joua.

Les beaux messieurs et les belles dames qui n'y comprenaient goutte, trouvèrent cela admirable.

De jeunes demoiselles, qui étaient là pour se marier, avaient des petits cris de pâmoison.

Sous les globes électriques, des poitrines équivoques et fardées avaient de légers battements.

Derrière la dentelle des éventails les conversations étaient mortes et les rendez-vous en suspens.

Lorsqu'il eut terminé l'enthousiasme éclata.

Il recevait les félicitations et les « cher maître » qu'on lui envoyait, à coups de boutoir, avec ce sourire stigmatisé et toujours même que donne un orgueil satisfait.

Entouré, cajolé, fêté, un essaim de jeunes femmes butinait autour de lui, et les regards d'envie des autres hommes l'amusaient.

M^{me} Storine, bouffie, s'approcha :

— Cher maître, dit-elle minaudant, c'est vraiment trop beau, vous nous gêtez et je ne trouve pas d'expression suffisante pour vous dire...

Il eut des banalités usuelles.

— Venez, reprenait la dame, venez ; une jeune personne de mes amies, nouvellement venue, serait heureuse de vous être présentée.

Il s'exécuta. C'était une corvée qui lui était devenue familière.

Au fond du salon, une femme était là, tournant le dos, très décolletée, caquetant dans un groupe d'hommes.

Gabriel ne voyait que des épaules, superbes, sous le ruissellement des lumières.

La jeune femme se retourna.

— Maud, fit l’hôtesse, je vous présente notre cher maître.

Gabriel avait pâli, cloué au sol, stupéfait.

Maud avait son éternel sourire.

Elle ne broncha pas sous le choc, divine de calme, et, d’un geste américain, elle lui prit la main et dit simplement :

— Enchantée, monsieur, de vous connaître.

Il tressaillit sous l’étreinte de ces doigts tant aimés. Tout tourna autour de lui, il avait des ronds dans la tête ; dans une danse folle, les lustres, les groupes, se poursuivaient, mais ce ne fut qu’un éblouissement, l’homme du monde réapparut, maître de lui, correct :

— Tout l’honneur est pour moi, fit-il.

Ils se dirent des mots inutiles, des couples passaient qui valsaient.

Il se glissa à travers les tourbillons jusqu’à la porte.

Il s’échappa sans voir personne, comme un voleur.

CHAPITRE III

L'équivoque caresse.

De l'avenue de Friedland à la rue La Fayette, où il demeurait, Gabriel fit la route à pied.

La nuit fraîche ranima ses pensées.

Un grand calme descendit en lui en même temps qu'un immense dégoût.

Il essaya d'analyser ses sensations. Était-ce avec joie ou tristesse qu'il avait revu Maud ?

Pouvait-il le dire ? Il ne savait pas.

Il avait gardé d'elle tant de doux souvenirs, mais aussi la seule souffrance causée avait été si profonde !

Tout s'estompait dans des demi-teintes lointaines de très vagues sentiments.

Il en avait tant connu de femmes depuis, son cœur s'était émietté dans des mains passagères.

Que pouvait-il rester de tout cela ?

Une seule chose l'étonnait, c'était de sentir ses paupières vides.

Parbleu ! il avait tant pleuré jadis, qu'il n'avait plus de larmes pour elle. Ne les avait-il pas toutes données ?

Et pareillement il sentait que son cœur était sec comme une feuille morte qui veut encore s'attacher à l'arbre, mais que le moindre souffle emportera.

Il marchait très vite, en faisant siffler sa badine, baguée d'or.

Il raisonnait :

— Elle viendra, j'en ai la certitude. Elle ne serait point femme et Maud ne serait pas Maud si elle ne venait pas.

Il avait appris à connaître les femmes, il avait payé cher cette éducation philosophique, mais aussi son âme s'était bronzée et sa philosophie était fortement teintée de scepticisme.

Dans ses appartements, soigneusement rangés, tenant de la garçonnière et du boudoir, il promenait de long en large ses réflexions, tout en fumant des cigarettes.

Malgré tout il craignit un moment qu'elle ne vînt pas, mais ce ne fut qu'une pensée et il reprit son implacable sang-froid.

Le savait-il, d'abord, ce qu'il voulait ?

Il n'aurait pas désiré au fond qu'elle vînt...

Ses impatiences étaient vite étouffées.

Quelquefois, du balcon il guettait la rue, blanche de lune, où rien ne vivait.

Alors il se souvint d'une nuit pareille, bienheureuse de calme, où il avait vainement attendu l'amante infidèle.

C'était là-bas, bien loin, tout près du ciel, la maisonnette blanche, briquetée de rose, qui regardait toujours la mer.

Elle n'était point venue.

Mais cette nuit, il le savait, il en était certain, elle allait venir, il aurait des pardons et des baisers aux lèvres, il la prendrait comme autrefois, il sentirait battre sa chair, vibrer son âme.

Il eut une folle pensée, une savoureuse vengeance : elle viendrait, lui ne serait pas là.

Il réveilla son boy :

— John ! dit-il, une femme viendra, tout à l'heure ou demain, moi je ne rentrerai pas...

Il n'achevait pas, cherchant quelque chose, une solution, une monstruosité pour lui faire du mal.

Mais le boy interrogea :

— Que faudra-t-il lui dire ?

— Que je suis chez ma maîtresse.

Et laissant John stupéfait, il sortit.

Lorsqu'il se retrouva dans la nuit, à nouveau sa fièvre s'apaisa.

Il marchait lentement, lentement, heureux s'il l'eût rencontrée, mais le hasard ne se produisit pas.

Alors il poursuivit sa route, ne voulant plus penser à rien.

Comme il passait devant une taverne à la mode, bruyante, lumineuse, il entra.

Un mélange hétéroclite, fait de fumées, d'alcools, d'odeurs âcres, de sueurs, de sexes et de fards, lui saisit les sens et comprima sa gorge.

Il se fit servir des liqueurs fortes.

Et la pensée du poète arabe lui revint qui disait que « le parfum le meilleur emprunte ses arômes à la senteur de la chair ».

Du propre, cette chair ! Qui en voulait ? Elle était à l'étalage, au plus offrant, aux enchères du vice.

Le plus riche prendra non la plus belle, mais la plus coûteuse.

En effet, elles étaient là, quelques douzaines, avec ou sans amants, pauvres filles rongées de chlorose et d'anémie, tachées de phtisie. Les lèvres, trop rouges, essayaient des promesses.

Sous les pommettes, trop faites, on devinait une chair souffreteuse où le sang ne circulait pas.

Tuberculeuses, abruties de noce crapuleuse, saoules déjà, elles se soignaient à l'alcool.

Le voyant seul, quelques-unes papillonnèrent autour de lui, provocantes, prometteuses, canailles.

Il huma plus fort le sexe et la toilette hâtive.

Elles insistaient, et pour s'en défaire, il en prit une, dans le tas.

Il la fit se gaver et boire.

Puis il la suivit dans un hôtel équivoque.

Là il acheva sa nuit sous des caresses infâmes, les reins vidés par l'abrutissement.

CHAPITRE IV

Le cœur flétri. — La chair satisfaite.

— Cette dame est venue, dit John à son maître qui rentrait.

— Ah ! fit-il simplement.

Ensuite il ajouta :

— Alors, tu lui as dit ?

— Oui, elle a répondu qu'elle ne croyait pas...

— C'est tout ?

— Elle est revenue encore ce matin.

— Après ?

— Elle est revenue encore.

— Et la revoilà, acheva Gabriel.

Un appel électrique, en effet, se faisait entendre.

— Tu ouvriras, John, fais entrer dans ma chambre. Puis tu iras aux Courses... jusqu'à demain. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Le boy s'inclina et sortit.

Tranquillement, sans se presser, il fut vers la chambre, tira avant d'entrer trois ou quatre bouffées de tabac, puis rejetant sa cigarette, dans un cendrier, il entra.

Elle était là, debout, toute en noir, la voilette baissée.

Lui s'arrêta.

Ils restèrent un long moment sans parler.

On devinait leur gêne mutuelle. Gabriel, nerveux, crispait le dossier d'une chaise.

Maud laissait percevoir sa crainte aux halètements oppressés de sa poitrine, qui soulevaient une petite montre d'or, agrafée à la pointe du sein.

— Bonjour, fit enfin Gabriel, brusque.

— Vous n'êtes guère aimable, cher, répondit-elle.

Puis elle ajouta moqueuse :

— Serait-ce votre nuit d'amour ?

— Et quand cela serait ! répliqua-t-il d'un ton qui voulait dire : ne suis-je pas libre ?...

— Ah ! darling, reprit-elle, d'une tout autre voix, nous sommes-nous revus pour nous faire du mal ?

Cet accent sincère, presque douloureux, le toucha.

— Mais non, voyons, assieds-toi...

Il lui tendit un siège.

Il se mit auprès d'elle.

— Darling, redit-elle alors.

Ce mot si doux, qu'il n'avait pas entendu depuis des années lui fit venir des larmes, lui qui croyait n'en avoir plus.

— Oh ! darling ! darling ! répétait-elle, comme nous nous sommes fait souffrir !

Elle releva sa voilette, il s'aperçut alors que ses yeux étaient remplis de pleurs.

— Maud, dit Gabriel, vois-tu, n'ayons ni des regrets, ni des mots tendres.

Les paroles de haine comme celles d'amour sont pareillement inutiles.

Nous nous sommes retrouvés après bien des jours passés loin l'un de l'autre. Bien des changements se sont produits depuis. Tu as agi selon ta seule fantaisie, nous ne nous devons ni reproches, ni amertumes.

— Peut-être aussi pas d'amitié ? ajouta-t-elle interrogative.

— Si, de l'amitié.

Elle dit encore, mais plus bas, presque imperceptiblement, d'une voix blanche :

— Et de l'amour ?

— Oh ! ne dis pas ce mot terrible, il me fait trop peur, vois-tu.

Pourquoi être revenue ? Caprice encore de ton cœur dont les vents font tourner les ailes, moulin qui broya mes amours.

— Non, darling, non. Je t'ai revu, je t'ai retrouvé si beau, si grand... je t'aime.

— Je ne crois plus en toi.

Mais Maud continuait, des rougeurs avivant ses joues :

— Je suis venue pour te dire, comme autrefois, prends-moi. Tu sais les beaux jours de jadis, où nous avions du rire dans les yeux, des chansons dans la voix ?

Va, prends la pigeonne effarée, qui s'était enivrée d'azur et d'espace ; les vautours chauves ont meurtri sa chair et souillé sa robe, prends-la, elle revient au colombier.

Tu me garderas toujours, pour toujours, dis ?

— Les heures sont mortes il y a longtemps où tu avais dit « toujours » pour la première fois !

Et secouant la tête, il ajouta :

— Je ne crois plus aux lèvres de femmes !

Pourquoi se mentir l'un à l'autre ? Nous n'avons plus la même foi. Tu m'aimes, dis-tu. Je te crois sincère en ce moment, eh bien ! prenons-nous dans une étreinte passionnée. Gardons-nous longuement, le plus longtemps possible, si nous pouvons...

Puis nous irons chacun vers notre vie, après un serrement de mains, sans retourner la tête, sans un adieu, sans tristesses au cœur.

Mais Maud reprenait captivante :

— Ne suis-je plus tout aussi belle ?

Vois.

Et ses mains arrachaient les dentelles et la robe tomba avec des froufroutements parfumés.

Il mit sa tête dans ses mains.

— Regarde, dit-elle, regarde, mais regarde donc, darling.

Il vit alors qu'elle était nue.

D'une chair affermie, un peu grasse, les membres souples, les attaches fines, les formes bien dessinées, les seins ronds et pointés, les lianes amincis avaient des frissons sur le ventre, toujours très petite fille.

— Ne suis-je plus tout aussi belle ? reedit-elle avec des caresses pour son corps.

Gabriel crut revoir l'idole, entrevue dans le cauchemar d'une nuit douloureuse.

Des flots rouges empourprèrent ses regards et comme le sculpteur, dans une folie passagère, il la prit dans ses bras, la jeta violemment sur le lit et la renversa sous son étreinte.

Elle se pâmait.

Il la posséda avec une brutalité de fauve, sans plaisir.

Et comme elle était haletante et que sa chair chaude tressaillait, par moment, il la contempla toute nue.

Avec des petits rires, comme des grelots, Maud lui caressait le visage de ses mains de poupée.

Tout à coup Gabriel vit à son annulaire un petit cercle d'or.

Maud pâlit et cacha sa main, trop tard.

— Tu es mariée ?... mariée ? s'écria-t-il.

Et dans un rêve, hébété, il répétait :

— Mariée, mariée...

Maud cachait sa honte dans les draps.

Des hoquets de dégoût montèrent aux lèvres de son amant :

— Gueuse... gueuse !...

Elle crut qu'il allait la tuer. Elle attendit, presque heureuse.

Mais les poings soulevés ne s'abattirent pas.

Il la prit, léger fardeau, et la mit hors du lit.

— Va-t'en, fit-il doucement, je ne te ferai point de mal.

Allons, va, pars, je ne te veux plus.

Tu vois bien que notre amour est mort. Le spasme même n'a pas ressuscité les voluptés défuntes. Il ne reste plus rien, plus rien de tes caresses.

Elle est brisée à tout jamais la Notre-Dame-des-Voluptés-sans-nombre.

Écœuré, il essuyait ses lèvres.

Maud sanglotait :

— Mais je t'aime, moi, je t'aime, je n'aime que toi. Je t'expliquerai, mon mari n'est pas là, nous nous aimerons, nous partirons bien loin, je suis à toi, uniquement, garde-moi... Je t'en prie... garde-moi...

Elle suppliait à genoux, se traînait à ses pieds.

Lui n'écoutait pas.

— Finies les paisibles amours.

La femme n'a pas su rester l'amante, sois l'épouse, Va-t'en.

Ah ! folles que vous êtes, vous êtes mortes de votre volupté.

L'amour est mort, et c'est vous qui l'avez tué.

Vos caresses équivoques se dressent triomphatrices sur la ruine de vos désolations.

Il continuait, halluciné :

— Mais que faites-vous là ? Partez.

Maud ne bougeait pas, stupide.

— allons, relève-toi, dit-il, tu as voulu de la joie, je t'en ai donné, tu l'as reçue. Tes flancs garderont les semences infécondes. Tu as épuisé ton désir impudique.

Affolé, il chantait :

V'là le plaisir, mesdames,
Voilà le plaisir !

Puis :

— Oui, le plaisir, le voilà qui passe, prenez-le, ça fait jouir, mais prenez garde, ça fait aussi mourir.

V'là le plaisir, mesdames,
Voilà le plaisir...

Ta chair a eu les sensations qu'elle voulait. Tu as été heureuse, tu as été infâme, va, cours vers une hydrothérapie rapide et criminelle, que rien ne reste de la joie.

Donne à ta chair des ablutions secrètes et pars.

Maud était toujours au milieu de la chambre, pleureuse et accroupie.

Il la releva :

— Va-t'en, te dis-je, fit-il plus fort.

Il la poussait maintenant vers la porte, mi-vêtue, les jupes traînantes, les seins dehors, les cheveux dénoués.

La malheureuse chancelait.

Ses lèvres frissonnantes avaient un tremblement, elle avait des monosyllabes, des oh ! oh ! où il y avait de la terreur et de l'étonnement.

Il devenait obscène.

— Mais va-t'en donc, femelle ! Va porter à ton mari tes flétrissures et tes déchéances.

— Oh ! darling, essaya-t-elle encore, mourante, darling, tu me chasses comme une fille...

— Tu n'es qu'une fille, va-t'en !

À la rue, la cateau, à la rue, à la rue...

Allons, va-t'en..., va-t'en !...

Et comme elle restait sur le seuil, défaillante, blême, sous les injures, comme Pierre avait lancé le bouc de bronze à toute volée, il lança vers elle une chaise, qui se brisa sur la cheminée de marbre, où, sur un socle, un amour souriait en tirant de l'arc.

Maud s'échappa, terrorisée, en poussant un long cri.

Lui avait des rugissements de fauve et des mots rauques comme des aboiements.

Brutal, il ouvrit les volets qui claquèrent. La nuit était venue, calme, trouée d'étoiles...

En bas, Maud fuyait, titubante, dans le silence de la rue déserte...

Peu à peu sa silhouette s'estompa et se fondit dans l'ombre.

Il resta accoudé, longtemps, les yeux fixés vers le point où elle avait disparu...

Sans rêves, sans regrets, sans désespoirs, il vit le jour qui montait sur Paris, qui dormait encore.

CHAPITRE V

Pèlerinage d'amour.

Alors Gabriel partit.

Il avait quitté Paris en fête, il était parti il ne savait pas où.

Au hasard un train l'avait emmené quelque part, où il y avait de la solitude et de la mer.

Mais la mer et la solitude, lorsque le cœur est atteint, ne sont point bonnes conseillères.

Du reste les vents du large apportaient des tristesses et des effluves glacés.

Il sentit toute la détresse des pays du Nord l'envahir de leur cauchemar de légende.

Et de voir ce ciel trop couleur de son âme, il eut envie d'un beau ciel du Midi où roulent des soleils d'enthousiasme.

Il était d'ailleurs, comme un petit garçon qui se serait égaré, il avait une grosse envie de pleurer afin d'être consolé par quelqu'un qui passerait, n'importe qui, pourvu qu'on ait des mots touchants pour sa misère puérile.

Mais avant de revenir « au pays », une vieille idée d'amant le saisit. Il voulut reparcourir les étapes de ses anciennes tendresses.

Il fut, tout d'abord, pèlerin d'amour, vers le grand parc fleuri qui, non loin de Paris, leur avait donné les illusions d'un paradis ; tout était à sa place, comme s'il l'eût quitté de la veille.

Les buis, classiquement taillés, bordaient toujours les gazons tonus.

Çà et là surgissaient encore, en corbeilles, les massifs de roses.

Sur leur stèle fleurie, au milieu des pelouses, les nymphes étaient pareilles, ainsi que les amours de marbre.

La Viosne coulait très douce, entre ses rives coquettes, sous les passerelles et les petits ponts.

Et là-bas, au fond, parmi les bouleaux et les hêtres, le vieux pont de Venise s'y mirait, en croissant de lune.

Le crépuscule tombait tout aussi beau qu'en leurs meilleurs soirs d'amour. Ce n'avait donc pas été exprès pour eux qu'ils étaient autrefois superbes, puisqu'ils étaient pareils, aujourd'hui que leur débâcle était accomplie...

Pourquoi ces arbres, ces fleurs, ces coloris délicieux et tendres ? Pourquoi ces choses d'amour, ces Eros et ces nymphes ?

Pourquoi, pour qui, puisqu'il n'aimait plus ?

Par la barrière basse, du côté des prairies, il était entré furtivement, comme chez lui.

C'est là, sous ce grand marronnier, qu'ils avaient aimé un jour, c'est là qu'ils s'étaient pris...

Ici, parmi les glycines et les jasmins, il revit le banc rustique où ils s'étaient assis, lisant des poètes chers... Ce petit coin là-bas... ils l'appelaient l'Ermitage, c'était presque un nid, où les fauvettes et les mésanges nichaient par couples... là aussi ils s'étaient enlacés...

Il s'arrêta, quelqu'un venait.

Il se cacha derrière un buisson où des oiseaux s'endormaient, et tout près l'ombre passa...

La nuit protégeait deux êtres, deux amants, tellement réunis qu'ils ne faisaient qu'une ombre...

Une voix disait :

— Alors, tu m'aimeras toujours ?...

— Oh ! oui, toujours, répondit une voix féminine.

Gabriel se soutenait à peine.

— On a remué dans le buisson, reprit la voix, peureuse.

— Bah ! des feuilles frôlées par ta jupe.

Ils poursuivirent leur route avec de nouvelles tendresses :

— Mon amour.

— Ma joie.

Gabriel eut une envie irrésistible de crier :

— Mensonge !

Mais le mot s'arrêta dans sa gorge.

— Vous mentez, je ne vous connais pas, mais vous mentez, vous mentez, je n'aime plus, je n'aime plus, je n'aimerai jamais, on ne doit plus aimer.

Vous vous quitterez, vous serez lâches !

Partez, partez !

Les yeux des femmes mentent, les lèvres des femmes mentent aussi. C'est fou d'aimer, c'est fou !...

Il courait comme un égaré, dans le parc, qui s'enveloppait de brumes.

Dans sa course, sans prendre garde, il accrocha des rosiers et la Viosne, doucement, emporta des pétales de roses...

Il ne voulut pas revoir la petite maison, toute blanche briquetée de rose qui, sur le flanc du mont Boron, accrochée comme une chèvre, regardait là-bas, très loin la baie des Anges et cette côte d'amour qui évoquait d'inépuisables voluptés.

Du reste, il le revoyait son nid douillet, comme un joujou tout neuf, il étincelait de soleil et d'azur, coquet, propre, charmant.

Et ceux qui passaient disaient :

— Comme on doit être heureux là.

Et les palmiers agitaient leur panache de palmes comme pour répéter :

— Oui, oui, ici on est heureux !

Mais maintenant les palmiers étaient jaunis et roussis de soleil, les palmes retombaient tristement, les caryota déroulaient leurs spirales, les strelitzia avaient perdu leurs larges feuilles comme les autres leurs grandes plumes.

Les petits volets gris bleu étaient clos.

Seul, à l'entrée, accroché au portail de fer, un écriteau qui portait en lettres noires, poussiéreuses : « Villa à vendre », grinçait sous la poussée du vent qui soufflait en rafale.

Non, il ne voulait pas la revoir, il ne la reverrait jamais plus. Il n'y reviendrait pas.

Les hiboux pourraient bien nicher dans les chambres, leurs hululements ne l'effrayeraient pas, c'était la maison des tristesses, la maison des trahisons et des désastres.

C'était la maison de la mort.

Alors, sans prévenir, il arriva à Montpellier.

Un peu hors la ville, presque à la campagne, entouré de couvents et de prêtres, Perdigal habitait une villa semblable à ces bergeries enfantines où les moutons sont de bouts de bois et les arbres de copeaux tressés.

C'était là que Perdigal bourgeois s'était retiré du monde tumultueux, pour vivre, paisible, toute la monotonie et toute la joie de la vie de province.

Lorsque Gabriel arriva, il s'arrêta, sur le seuil, interdit, étonné, par cette idylle familière qu'il voyait pour la première fois.

D'un sourire attristé, il eut la sensation rapide et très nette que c'était là le vrai bonheur.

Ah ! c'était bien le retour au pays qu'aucun n'aurait jamais dû quitter.

Sainte Famille des amours sages !

Dans un coin, à l'angle du jardin, sur un banc rustique peint en vert, une vieille dame à lunettes lisait ; près d'elle une jeune personne paraissait occupée à des travaux d'aiguille ou à des broderies.

Quelque chose de gros, de rond, de sale, remuait à ses pieds.

De l'autre côté du jardin il y avait, en bras de chemise, la pipe au bec, un petit homme tenant un arrosoir dont il ajustait la pomme.

C'étaient Perdigal et sa famille.

Perdigal, toujours le même, pas changé du tout, seul le feutre était absent, remplacé par un yoko de soleil, gigantesque.

Gabriel, tout ému, agita la porte grillée qui eut un bruit de vieilles ferrailles et des clochettes criardes tintèrent.

Tous levèrent les yeux ou se retournèrent.

— Mais... mais... sacré nom de Dieu !... mais c'est Gabriel, nom de Dieu !... maman, Mourrette, c'est Gabriel !

Et Perdigal se haussa jusqu'aux joues de son cousin, sur lesquelles il mit deux baisers de son cru.

— Ce sacré nom de Dieu de Gabriel ! répétait-il.

Il était heureux, Perdigal !

La bonne vieille maman rajusta ses lunettes et se leva. Déjà Mourrette, plus rapide, tenait affectueusement les mains de Lauriol.

— Embrassez-vous, que diable ! fit Perdigal, d'anciennes connaissances, c'est bien permis, des amis comme ça !

Il eût presque dit : d'anciens amants comme vous !

Ils se donnèrent un baiser qui était presque une caresse.

Tout à coup Gabriel sentit le quelque chose de gros et de rond qui lui grimpait aux jambes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il.

— Té, pardi ! j'avais oublié de te dire aussi, tiens ! c'est notre numéro 1, un petit Perdigalet.

Gabriel souleva le moutard énorme, bouffi, barbouillé de confiture et de terre, les cheveux en broussaille, noir comme une taupe.

Perdigalet poussa des cris.

— Oh ! le petit sauvage, fit la mère.

— Eh ! va donc, chialeur, lui cria son père en lui allongeant une chiquenaude sur l'oreille.

— La bonne surprise, dit Mourrette, mais pourquoi n'avoir pas prévenu ?

— Je vous dirai, s'excusa Gabriel.

Alors seulement Mourrette et Perdigal remarquèrent combien il était changé, le teint jauni, les yeux ardents d'insomnie et de fièvre.

— Mon vieux, t'as besoin de te recaler, tu sais, dit Perdigal.

— Oui, je ne suis pas très bien, cela passera.

— Oh ! nous vous gardons maintenant, vous ne partez plus, ajouta Mourrette.

Et la bonne vieille maman lui mettait des baisers d'aïeule sur le front.

CHAPITRE VI

Douces causeries.

Ils l'installèrent comme un prince, dans la plus belle chambre. Et là, de nouveau, il eut d'heureux jours, l'âme endormie, le cœur enlisé.

Un soir, il leur avait conté toute sa vie, simplement, avec ses naïvetés et ses angoisses.

Et surtout la scène dernière, irrévocable, comment il l'avait retrouvée, comment il l'avait prise, et comment il l'avait ignominieusement chassée...

Perdigal, philosophe, disait :

— Bah ! ce sont des histoires auxquelles il ne faut plus penser ; lorsque l'on a été bien malade, est-ce que l'on s'en souvient ? On jouit de la santé reconquise, et l'on n'y songe plus : l'amour c'est pareil.

Et soi-disant pour le distraire, il voulait lui faire subir ses nouvelles habitudes de manille et d'apéritif.

Mais Gabriel s'y refusait, préférant rester dans le calme de la maison.

— Comme tu voudras, disait Perdigal, et chaque soir il sortait de huit à dix.

Lui restait avec Mourrette et la vieille maman, à causer, sous la lampe.

Le gosse dormait dans sa chaise haute, la tête ébouriffée sur la table.

La vieille maman ne tardait pas aussi à somnoler, du reste un peu sourde.

Alors c'étaient avec Mourrette des intimités délicieuses.

Ces soirées étaient toutes pareilles, mais leur monotonie était douce à cette âme qui venait de subir d'affolantes tourmentes.

Il y avait parfois, entre eux, de longs silences, mais ils sentaient pourtant communier leurs âmes, comme si elles avaient continué leur causerie.

Une fois, dans un de ces recueils propices, Mourrette lui prit la main avec une pression muette.

Gabriel tressaillit.

Puis il retira sa main comme s'il eût été brûlé.

Mais, insistante, la main le chercha à nouveau. Alors il abandonna la sienne, et un grand trouble monta en lui.

— Comme vous avez dû souffrir, m'amour ! fit la voix pénétrante et douce de Mourrette.

Lui ne disait rien, les mots ne venant pas pour répondre.

— Pour avoir été si mauvais, il faut que vous ayez beaucoup souffert, redit-elle.

— Oui, j'ai souffert, jeta-t-il lentement ; j'ai bien souffert !

— Pauvre ! fit Mourrette.

— Mais l'on n'a fait que rouvrir une première blessure.

Et Mourrette comprit.

Puis bas elle dit alors :

— Pardonne !

— Oh ! j'ai pardonné il y a longtemps à la première amante.

— J'ai été méchante, dit la jeune femme désolée devant tant de douleur.

Et son cœur s'étonnait.

— Toutes les femmes sont méchantes, reprit la voix grave de son ancien amant.

Mais leurs mains se donnaient des étreintes et leurs doigts s'entrelaçaient.

— Tu peux être heureux encore, fit Mourrette.

Mais lui secouait la tête avec doute.

— Mais si, insista-t-elle.

Et la pression de ses doigts fut plus pressante.

Gabriel comprit et devint pâle.

— Oh ! non, non, ma Mourrette, non, ma jolie, je ne veux pas, je t'ai bien aimée, tu sais, mais non, plus maintenant.

C'est fini.

Tu es heureuse, n'est-ce pas, tu es une honnête petite femme, reste là. Et lui, si généreux, si confiant, si bon, je ne veux pas, non, non, je ne veux pas lui voler son bonheur.

— Mais tu souffres, toi !

Il eut alors un pâle sourire plein de tristesse :

— Bah ! il y a si longtemps !

— Pauvre chou ! On a eu de bons souvenirs ensemble, s'pas, m'amour ?

— Oui.

— Te rappelles-tu nos premières caresses, là-bas, dans la grande chambre où il y avait des bons dieux et des saintes ?

C'était bon nos baisers !

Et elle ajoutait toujours :

— S'pas, m'amour ?

— Tais-toi, tais-toi, je t'en prie, tais-toi, c'est mort tout cela.

Mais, grave à son tour, Mourrette lui dit :

— Écoute, m'amour, te désole pas, faut plus se faire du chagrin pour des histoires...

C'est des folies, tout cela ! Ça vous crève le cœur, t'as raison après tout ; j'ai eu de la chance, j'ai un homme, mon homme à moi, je le garde. Puis y a le petit loupriot aussi...

Mais n'empêche, m'amour, si tu as trop de peine, viens ici, j'aurai encore pour toi des caresses.

Va, pleure pas, pauv' vieux, je t'ai fait pleurer aussi, console tes mirettes, faut que je répare tout ça, tiens !

Alors elle lui prit gentiment la tête sur son sein, il pleura longtemps.

Mais, peu à peu, à ce bercement, sa tristesse fut moins lourde, il lui sembla qu'il était petit, tout petit, et que sa maman, sa douce maman si belle, l'endormait dans un songe.

Mourrette lui mit des baisers sur les paupières pour les clore...

Ce soir-là, Gabriel n'attendit pas son cousin, et lorsque celui-ci rentra, il trouva toute la maisonnée endormie.

CHAPITRE VII

La bête est morte.

— Oui, mon vieux, je pars.

— Ah ! ça non, par exemple !

— Mais si !

— Non, non, non et non.

Et Perdigal s'encolérait.

Gabriel reprit :

— Mon cher, j'étais en convalescence amoureuse, je suis guéri, et... je m'en vais.

— D'abord, tu n'es point guéri du tout, tu es malade, très malade même.

— Par exemple !

— Si, si, ton estomac ne vaut rien, le foie, les reins, rien ne fonctionne, tu as la cervelle à l'envers, et le cœur, pécaïre, il est pitoyable, tiens !

— Bigre, fit Gabriel riant, et avec ça ?

— Tu ne peux pas partir.

— Quel docteur tu fais ; allons, signe mon « exeat » de bon cœur, voyons !

La dispute aurait très bien pu durer longtemps encore ainsi, si Mourrette n'était intervenue.

Elle comprenait les raisons qui faisaient agir Gabriel.

En effet, celui-ci avait examiné froidement la situation et, en connaissance de cause, il l'avait jugée périlleuse.

— Si je reste, pensait-il, nous finirons par céder l'un et l'autre à cette sorte de revenez-y amoureux, et nous n'en aurions que des conséquences pénibles ; donc il vaut mieux que je m'en aille.

— Écoute, dit Mourrette à son mari, si Gabriel doit partir, laisse-le aller, mais à cette seule condition, c'est qu'il nous reviendra bientôt.

— Je-ne-veux-rien-savoir, scanda Perdigal têtue.

Pour le convaincre, il fallut épuiser tous les arguments. Il ne voulait pas démordre de son idée première et il répétait obstinément :

— Tu es malade, je te dis que tu es malade.

Enfin, il cria :

— Allez au diable tous les deux, si vous voulez.

Puis, radouci, il fit jurer à son cousin d'être de retour dans la quinzaine.

Gabriel promit.

— Sinon, reprenait Perdigal, je viens te prendre par les oreilles et je t'amène comme un lapin.

Cette idée lui paraissait très drôle, elle le fit rire longtemps.

Tout de suite il alla faire quelques préparatifs, et Gabriel, qui aurait voulu l'éviter, se trouva en tête à tête avec son amie.

Ils restèrent un instant sans parole, puis brusquement elle dit, comme si elle eût continué sa pensée :

— Oui, c'est mieux ainsi, il vaut mieux que tu partes.

Et comme il était silencieux, elle ajouta :

— Nous aurions fait des bêtises.

— Tu resteras longtemps ? fit-elle encore.

— Oui, longtemps, répondit-il enfin.

— Combien ?

— Toujours...

— Ah !!! Alors, on ne se verra plus ? demanda Mourrette.

— Non, plus, dit-il simplement.

— Mais... tu m'éciras, n'est-ce pas ?

— Peut-être !

Sans plus dire, ils se prirent la main, puis ils s'attirèrent l'un vers l'autre, et leurs lèvres s'accouplèrent dans un baiser qui prit toute leur âme.

— Alors, jamais plus ?

— Plus jamais, répéta Gabriel.

Perdigal revenait, toujours remuant, rapin quand même, le feutre en bataille, la pipe aux dents à la main il portait la valise de son cousin.

— Zou faï ta malo (allons, fais ta malle), s'écria-t-il ; en route !

— Que diable, laisse-nous faire nos adieux, dit Mourrette avec un sourire indécis — ces sourires qui sont si près des larmes.

Gabriel embrassa la bonne vieille maman et le petit Perdigalet qui pleurait, voulant accompagner son père.

— Eh ! va donc, fontaine ! fit Perdigal d'une voix si terrible que le gosse s'en alla cacher sa tête morveuse dans les jupes de sa grand'mère.

Et Gabriel, du bout des lèvres, effleura Mourrette, n'osant lui donner une plus grande caresse où ils eussent peut-être succombé.

— Adieu, m'amour, chuchota-t-elle.

— Adieu, ma jolie.

Perdigal était déjà dans la rue. Ils se retrouvèrent seuls dans le vestibule qu'ensevelissait un demi-jour d'ombre discrète, alors ils se prirent une dernière fois, éperdument.

— Encore... encore... disait-elle.

Et il lui mettait des baisers brûlants, au hasard, dans le cou, sur les yeux, sur les lèvres...

— Oh ! reviens, reviens, reste.

Il se détacha de son étreinte.

— Non, non, jamais plus, jamais plus, adieu...

Perdigal grondait dehors :

— Ben quoi, on ne part plus maintenant ?

— Au revoir, m'amour, redit encore Mourrette.

— Adieu, ma joie.

La porte se referma, brusque. Il crut entendre comme un déchirement.

En face, dans la chapelle, la voix des prêtres montait, très fausse, avec des chants latins, sur des airs de *De profundis* et de *Miserere*...

— Arrive donc, criait Perdigal, tu manqueras le train.

Il suivit machinalement, comme il aurait suivi un cortège de mort.

Perdigal, bavard, reprenait ses histoires :

— Ah ! mon vieux, tu as de la veine de revoir Paris. Ah ! ce cochon de Paris, te souviens-tu ?... C'était bath tout de même... et Oustalet, et Louchon et ma Mourrette... ah ! nom de Dieu !...

Mais Gabriel n'écoutait pas, perdu, très loin, dans un rêve.

La voix des prêtres restait à ses oreilles comme un bourdonnement.

Manquer le train ! ah ! ça lui était bien égal ; il avait manqué sa vie, que lui importait alors ?... Il partait, et jamais il ne s'était senti aussi seul, aussi désolé. Ce n'était plus maintenant des tristesses puériles, ni des regrets.

Avant, il ne savait pas, il ne comprenait pas mais aujourd'hui ses yeux voyaient clair dans son âme.

Une cassure profonde, irréparable, s'était produite en lui...

Les promesses de femmes, mensonge, mensonge, mensonge ! Rien n'était vrai.

Il sentait que c'était fini, qu'elle était morte à tout jamais, la bête qui lui rongeaient le cœur.

Et le Spasme, et la Volupté, et l'Amour ?

Tout cela c'était de la blague. C'était fichu et bien fichu, le spasme était mort, l'amour était mort, la volupté aussi !

Où était-elle la « Notre-Dame-des-Voluptés-sans-nombre » qu'ils espéraient tous glorifier ?

Ah ! pauvre bougre, c'était bien fini !

Il se sentait devenir vieux.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel
- Denis Gagne52

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur